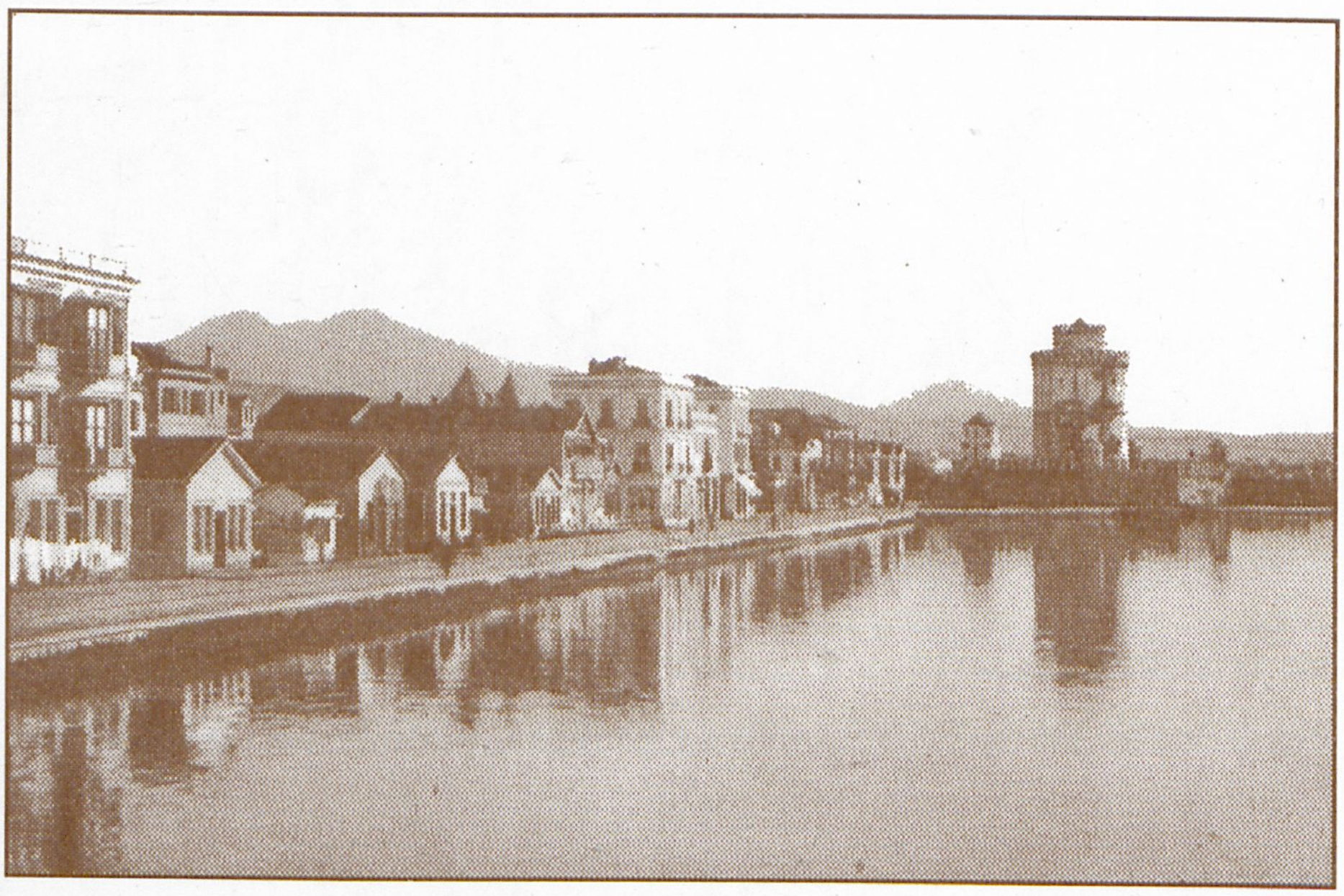
Sam LÉVY

SALONIQUE À LA FIN DU XIXe SIÈCLE



2001
SA
3111

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

SALONIQUE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

©Les Éditions Isis

Publié par
Les Éditions Isis
Şemsibey Sokak 10
Beylerbeyi, 81210 Istanbul
Tel.: 90-216-321 38 51
Fax.: 90-216-321 86 66
e-mail: isis@turk.net

ISBN: 975-428-164-5

Première impression 2000

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Sam LÉVY

SALONIQUE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

•

MÉMOIRES

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Sam Lévy (1870, Salonique - 1959, Paris) dirigea avant la première Guerre Mondiale à Salonique *La Epoca* et *Le Journal de Salonique* et à Paris entre 1946 et 1949 *Les Cahiers Séfardis*. Il publia pendant dix ans l'annuaire commercial *Le Guide Sam*, ainsi que *Le Déclin du Croissant* (Paris 1913) et *La Flama encendida.*

Ses mémoires parurent dans *Tesoro de los Judios Sefardies*, Jérusalem, de 1961 à 1966.

Universitäts- und Landesbibliothek Halle
SSG Vorderer Orient/Nordafrika
01 SA 3111

INTRODUCTION

C'est par un pur hasard que les mémoires de Sam Lévy voient le jour sous la forme d'un livre. Au début de cette année, j'avais publié mon premier livre sur l'histoire des Juifs de Turquie dans les années républicaines. Dans le courant des événements que je narrais, j'y mentionnais Sam Lévy, éditeur du fameux guide touristique *Le Guide Sam* et à une de ses visites auprès du premier ministre İsmet İnönü. Sinan Kuneralp de la maison d'édition Isis, après avoir parcouru le livre, m'a appelé pour me poser des questions sur l'éventuelle existence des biographies ou mémoires de certains personnages dont il était mention, parmi eux Sam Lévy. Je lui ai répondu que les mémoires de Sam Lévy avaient paru dans les années soixante dans la revue *Tesoro de los Judios Sefardies* et que j'en possédais une copie. S. Kuneralp, après les avoir parcourus, a décidé sur le champ de les publier et ceci avec beaucoup de raison car ces mémoires reflètent un passé et un mode de vie très colorié mais depuis longtemps disparu. C'est ainsi que ce livre voit le jour.

Nous avons jugé opportun d'inclure à ce volume un court article par Isaac R. Molho qui donne un aperçu de la vie et des activités littéraires et culturelles de l'auteur ainsi qu'un article de S. Lévy sur la visite de Th. Herz au Sultan Abdülhamid.

La maison d'édition Isis en publiant ces mémoires remet à la lumière du jour un des derniers mousquetaires de la culture sépharade, qui — à travers ses mémoires — nous fait revivre "la Salonica judia" depuis longtemps disparue.

Rıfat N. Bali
Teşvikiye, Mars 2000

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

SAM LÉVY, MIROIR DU SIÈCLE[*]

"L'art a ses saisons, ses nuages, ses éclipses, ses tâches qui sont peut être des splendeurs, ses interpositions d'opacité survenantes dont il n'est pas responsable ; mais en somme, c'est toujours avec la même intensité qu'il fait le jour dans l'âme humaine. Il reste la même fournaise donnant la même aurore". (Victor Hugo dans *William Shakespeare* au chapitre "L'Art et la Science").

Si je voudrais résumer la vie et l'œuvre de Sam Lévy un des derniers Mohicans de la presse et de la littérature juive de l'ancien Empire Ottoman, qui vient de s'éteindre à Paris (plus précisément à Neuilly) à un âge bien avancé, et toujours la plume à ses mains, pour écrire et toujours écrire avec une belle calligraphie de scribe en judéo-espagnol et en français et en turc, avec ses caractères arabes de droite à gauche, comme il aimait, il ne serait pas téméraire d'emprunter à Victor Hugo, ce grand maître, les lignes citées ci-dessus.

Car Sam Lévy était à vrai dire, durant toute sa vie, c'est à dire près de trois quarts de siècle, l'homme des contrastes, des paradoxes, le Don Quichote séfardi, comme il s'intitulait lui-même, le Juif tragique, une âme en peine, miroir de son siècle, qui a connu l'affaire Dreyfus, la Révolution Jeune-Turque, et le déclin du Croissant, la naissance du Sionisme politique de ses amis et adversaires, Nordau et Herzl, Jabotinsky et Jacobson, les deux guerres mondiales avec la perte de six millions de juifs et la disparition de la communauté juive de Salonique, sa ville natale, et la naissance de l'État d'Israël, qu'il avait appris à chérir à l'école du signataire de ces lignes, d'Izhac Ben Zwi, de Rabbi Jacob Méir, d'Abraham Elmaleh, de Moshé Shareth et quelques autres.

Rédacteur en chef des journaux *La Epoca* et le *Journal de Salonique* et du *El Luzero* de Zemlin, auteur de l'annuaire commercial des juifs d'Orient *Le Guide Sam* qui a duré dix ans, après l'apparition du *Déclin du Croissant* et de *La flama encendida,* ainsi que des *Cahiers Séfardis* parus après la bourrasque nazie, de 1946 à 1949, Sam Lévy est un des écrivains les plus prolifiques du siècle. Il mania sa plume dans les deux langues latines, le judéo-espagnol et le français avec une incomparable maîtrise, une richesse d'expressions très rare, un style aussi noble qu'élégant, dans presque tous les genres littéraires : politique, nouvelle, roman, mémoires, histoire, linguistique et poésies.

---

[*]Publié dans *Les Cahiers de l'Alliance Israélite Universelle*, No. 7-12 (84-89) Juin-Septembre 1959.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

La communauté juive de Salonique a offert à la littérature latine, depuis la fondation des écoles en 1856 par les Allatini Covo et Néhama, trois grandes figures à savoir : Lucien ou Lévy Sciuto, le poète et versificateur de grand aloi, qui, après quelques égarements, a mis sa plume princière au service du Sionisme, Joseph Néhama qui excelle encore dans l'histoire un peu romancée dans le genre Émile Ludwig et André Maurois et Samuel Saadi Halévy Ashkénazi connu comme Sam Lévy tout court.

Sam Lévy appartenait à cette famille d'imprimeurs achkénazis, débarquée d'Amsterdam à Salonique en 1742, qui se maintint dans ce savant métier jusqu'en 1917.

C'est donc par atavisme que Sam Lévy sera l'ami du livre, des feuilles imprimées, de l'édition artistique de périodiques et d'ouvrages.

Jetez un coup d'œil sur le *Guide Sam* ou les *Cahiers Séfardis* et vous constaterez l'art consommé de leur confection, car c'est au foyer paternel qu'il a appris ce métier, pendant son enfance et sa première jeunesse.

Né en 1870, dans le quartier populeux de Löbel, au centre de la ville juive, près du Temple Ashkénaze et de l'école du Talmud Torah, c'est là-bas que Sam Lévy a sucé avec le lait maternel cet amour pour le judéo-espagnol et les traductions si bien chantées des morceaux de la Bible et des prières qui résonnaient si doux à ses oreilles.

1886 : le jeune homme a grandi et il fait son entrée triomphale comme interne à l'école gouvernementale turque, le lycée Idadié pour parfaire ses études secondaires. Là il trouve un compagnon, Daniel Saporta, un peu plus âgé que lui. Saporta vit heureusement à Bath Yam actuellement. Sam Lévy dépasse comme il était à prévoir ses camarades turcs, s'empare de la langue du patriote Namik Kemal, auteur du *Vatan* (Patrie) et provoque la jalousie coutumière. On finit par l'emprisonner. Après trois ans d'études il en a assez de son Turc. Jeune jouvenceau qu'on ne peut apprivoiser par l'injustice, il s'évade de l'école dans l'intention d'aller lui-même à Constantinople, porter plainte devant le Sultan.

Après avoir un certain temps été employé de l'administration des chemins de fer, fondée par le Baron Maurice de Hirsch et avoir eu un démêlé avec son directeur, en sa qualité de juif, Sam Lévy s'en va en Thessalie, comme correspondant de guerre du périodique fondé par son père en langue française le *Journal de Salonique,* que dirigeait avec compétence Sheridan (Vitalis Cohen).

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

C'est une belle occasion pour entrer en contact avec les correspondants de guerre de la presse européenne : Pierre Mille du *Temps* parisien, Sir Ashmead Bartlett du *Times* de Londres, John Basse, du *New-York Herald* et bien d'autres publicistes de marque.

1896 : Sam Lévy se trouve pour la deuxième fois à Paris ayant comme parrains dans la Ville Lumière, le grand-rabbin Zadock Kahn, et notamment le poète Eugène Manuel, un des membres fondateurs de l'A.I.U., qui le fait inscrire à la Faculté de Lettres de la Sorbonne.

Élève des Professeurs Aulard, Bauregard, Brunot, Buisson, Deschamps, Egger, Faguet, Gazler, Juleville, Larroumet, Lavisse, etc., le jeune Salonicien, boit à pleines gorgées les leçons de ces maîtres, et suit à la Comédie Française et à l'Odéon, les cours de diction.

Mais Sam Lévy, qui est un esprit batailleur lui-même, tombe à pic à Paris pendant la dure et effervescente période de la Grande Affaire Dreyfus.

À la Sorbonne on entend souvent les échos qui passionnent la rue. Sam Lévy ne peut y rester tranquille et se mêle dans la foule, avec un enthousiasme juvénile.

À Salonique, sa ville natale, le terme Judio — Juif— n'avait jamais eu un sens péjoratif. Tout au contraire, dans le langage commun et populaire de cette Métropole à majorité écrasante juive, un Judio, c'était entendu qu'il désignait une créature humaine, un homme à qui l'on doit du respect, d'égal égal.

Il était donc inné en lui que tout mépris envers le Juif devait le mettre en colère et l'irriter. Sam Lévy qui fréquentait les rédactions de *l'Aurore* de Clémenceau, le *Siècle* d'Yves Guyot, la *Fronde* de Séderine, la *Petite République* de Jaurès et les *Droits de l'Homme* de Laurent Taillbade, ne pouvait laisser sans riposte qu'un rédacteur du journal l'*Éclair,* E. Nobilé lui lance un jour avec mépris le nom de Juif. Offensé dans le tréfonds de son amour-propre, Sam Lévy invite le misérable à duel pour le lendemain à l'aube, sur le terrain d'Auteuil nommé le Parc des Princes.

Son adversaire insulteur reçoit de Sam Lévy, la dague à la main, la réponse méritée. De même il engueule et saisit à la gorge, une autre fois, Jules Guérin, secrétaire de la *Libre Parole* du misérable Édouard Drummont, qui invective les Juifs dans une réunion et la séance est grâce à lui levée.

En 1903, il avait eu avec Drummont, ancien employé de la firme Isaac Péreire un long entretien.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Ces petits épisodes de la vie de jeunesse de Sam Lévy, ont laissé des empreintes indélébiles, dans toute la carrière journalistique et éducatrice du cher disparu.

Rentré plus tard à Salonique Sam Lévy s'est consacré totalement à la vie de publiciste, fécond, hardi, courageux, tenace et indomptable.

Amoureux de la liberté, du progrès, de l'indépendance d'esprit, il mena des campagnes parfois violentes pour inculquer ses idées et ses principes à son entourage, aux masses laborieuses, aux intellectuels et à tous ceux qu'il pouvait atteindre, par ses écrits ou ses discours, car Sam Lévy faisait toujours usage de la parole, dans des réunions publiques, à la Place de la Liberté, pendant les journées glorieuses de la Révolution Jeune-Turque d'Enver Bey et de Niazi, à Salonique qui fut le berceau de la Constitution Ottomane et partout à Paris, à Lausanne, comme au Caire et à Jérusalem.

Son slogan et cri d'alarme était *Judios en guardia !* Juifs en garde et quoique dans plusieurs circonstances, le signataire de ces lignes, et ses amis, étions en désaccord avec ses opinions, il est de son devoir de signaler qu'elles émanaient d'un bon cœur juif, qui était traqué par les convulsions de son siècle.

Lors de ses fréquents voyages en Palestine, Sam Lévy a pu toucher du doigt et se rendre compte que la renaissance nationale juive, le réveil de l'hébreu et les progrès de la colonisation, qui avaient échappé à sa vue souvent pénétrante, méritaient une appréciation plus objective de sa part.

Dans le problème judéo-arabe, Sam Lévy avait eu l'occasion de rendre service avec le signataire de ces lignes au mouvement sioniste, lors d'une entrevue que nous avons les deux eue à Amman, avec le chef de la famille des Hashémites Hussein Ibn Aly Shérif de la Mecque en 1924 et son fils Abdallah.

Lors de l'inauguration de l'Université Hébraïque de Jérusalem en 1924, Sam Lévy tressaillit de joie en y assistant.

En 1923 parlant au Caire et à Alexandrie sur les Juifs et la Guerre il se plaisait à mettre en vedette la contribution des Juifs d'Orient aux exploits de guerre et à la Victoire des Alliés, telle l'action du jeune salonicien José Jacob Amar, aveugle de guerre, ami personnel du général Maunoury.

Et celle de ingénieur Georges Raphaël Carmona de Constantinople, un des plus brillants élèves du lycée Jeanson-de-Sailly, qui avait épousé une Parisienne, fille d'un professeur de l'Observatoire de Paris, et s'engagea comme volontaire de l'armée française.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Attaché au Général Galliéni comme chauffeur il avait appris à connaître la topographie parisienne comme pas un.

À un jour culminant de la guerre lorsque les Allemands étaient tout près de Paris et le gouvernement français s'était déjà transféré à Bordeaux, Carmona conçut le plan d'arrêter la marche triomphale allemande en mobilisant six à sept mille taxis.

Il fit part de ce programme au Général Galliéni, qui en saisit immédiatement l'importance et livra le lendemain la bataille de la Marne où il fut vainqueur et la France sauvée.

En récompense de cette idée lumineuse et celle d'avoir piloté le Général Galliéni vers le chemin de la victoire, Georges Carmona fut promu brigadier et maréchal de logis (Carmona est mort à l'âge prématuré de 33 ans le 15 juin 1919).

Sam Lévy qui s'attachait de plus en plus au Judaïsme, avait un vrai culte pour Salonique et sa nécropole.

Il voulait, disait-il, être un jour attaché comme gardien de ce cimetière où gisaient les restes de tant de générations de juifs saloniciens et en *antari* et pantoufles à la façon orientale, se promener parmi ces lignes glorieuses de nos ancêtres et parents, sous la brise du Vardar.

Le misérable nazi Merten, avec d'autres collaborateurs, pendant l'occupation allemande de Salonique et qui vient d'être condamné à 25 ans de prison, par la Cour d'Athènes — au lieu d'être fusillé sur le champs — se sont chargés de détruire ce cimetière en 1942 et mettre fin au beau rêve de Sam Lévy.

À la fin de la deuxième guerre, Sam Lévy s'est donné pour mission d'établir la liste la plus complète possible de tous les Juifs Safardis déportés par les Allemands et disparus. En parfait bénédictin il a dressé ces listes publiées dans les *Cahiers Séfardis* si précieux.

C'est en 1954 que Sam Lévy chanta son chant de cygne, en venant en Israël assister au Congrès de la Fédération Séfardite Mondiale.

C'est les larmes aux yeux qu'il baisa la terre de l'État d'Israël faisant son *mea culpa,* avec la sincérité d'un loyal repentant à la veille de quitter ce bas monde.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

D'ailleurs dans sa lettre qu'il m'avait adressée en date du 20.4.1954 il commençait par ces lignes poignantes :

"Mon cher Isaac, enfin le dernier rêve de ma vie va se réaliser, revoir la Terre Sainte. Parodiant le fameux adage italien, je peux m'écrier *Rivedere Israel e morire*" et il continuait plus loin : "Je me propose de faire au Congrès un discours sur le judéo-espagnol, (ce qui a été fait). Je parlerai en ladino au Congrès et en mon mauvais français à la Conférence (sur Voltaire et les Juifs) à Tel-Aviv (ce qui n'a pu être réalisé).

Car surtout depuis sa rencontre avec le Dr. Angel Pulido et la correspondance qu'il avait entretenue avec lui, Sam Lévy, était devenu le protagoniste et le défenseur du ladino et du Séfardisme en général, vouant à tous deux le meilleur de son temps et de son intelligence brillante et lucide.

Dormez en paix, mon cher Sam, vous avez eu à votre actif, une vie bien remplie et pleine de péripéties. Sans doute vous avez été le miroir du siècle du judaïsme ottoman où votre œuvre méritoire est un impérissable monument de sagesse et d'abnégation. Soyez certain que vous avez mérité du Judaïsme, du Séfardisme et de l'État d'Israël. Nous tous nous nous rappelerons de vous avec estime et respect.

Béni soit l'Homme !

Isaac R. Molho

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

MES MÉMOIRES

Et voici qu'a sonné l'heure fatidique de la retraite forcée. C'est le signe avant-coureur du tintement lent de la cloche annonciatrice de l'agonie proche. Inéluctable minute du chant du cygne ! Dois-je renoncer définitivement à relater des faits d'ordre public qui se sont produits durant ma vie, comme en un kaléidoscope magique, faits dont j'ai été témoin involontaire et auxquels j'ai pris part, tantôt délibérément et tantôt poussé par les contingences ?

Cette question que je m'adresse à moi-même, m'a aussi été posée par des amis, contemporains des temps jadis, qui ont la nostalgie des cités natales et aimeraient se remémorer le passé, quel qu'il soit, pour échapper, ne fût-ce que pendant quelques moments fugitifs, aux laideurs de la vie de tous les jours.

En y répondant négativement, un scrupule me vient : Je suis arrivé à l'orée de mon espace vital. La neige des ans s'est tassée sur mes cheveux. Mes forces physiques déclinent à vue d'œil. Mes faculté mentales suivent la pente. Il y a des moments où des amnésies persistantes creusent dans mon cerveau des vides tellement insondables que l'on pourrait m'accuser d'avoir bu toute l'eau du Léthé.

Alea jacta est ! disait César en franchissant le Rubicon.

Que contiendront ces 'Mémoires'. Ma pauvre bibliothèque qui aurait pu être à ce jour riche de plusieurs milliers de volumes dont quelques uns d'un véritable intérêt documentaire, se trouve réduite à un état squelettique. Mes chères collections ont subi, de 1895 à 1910 deux incendies catastrophiques, huit dispersions, sans compter les deux guerres mondiales qui ont provoqué l'incinération d'une foule de textes inédits et de manuscrits précieux, ainsi que de plusieurs centaines d'ouvrages réunis avec une patience de bénédictin et une obstination de vieux rabbi.

Je vais m'efforcer de remuer des cendres octogénaires, de plonger un regard rétrospectif dans le lit du fleuve qui porte les hommes du berceau jusqu'au columbarium. Je ne garantis pas la succession rigoureuse des faits qui peuvent, vu le recul des ans, présenter des anachronismes.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

N'ayant pas appris à romancer les évidences, à mâcher les expressions, plus d'un épisode offrira, peut-être, un aspect brutal. D'avance je m'en excuse et livre, pour ce qu'ils valent, ces pâles essais à ceux qui auront la patience de les parcourir, en leur souhaitant bon courage.

*

En quelle année suis-je né ? Cette question semblera saugrenue à un occidental muni de papiers d'état-civil. Ce dernier, s'il vient à égarer sa carte d'identité, n'a qu'à se présenter au greffe de la mairie de sa commune pour se faire délivrer un extrait de son acte de naissance.

Pour un oriental d'un âge avancé, le cas n'est pas le même. Jusqu'à l'assassinat du sultan Abdülaziz, en mai 1876, et la déposition de son successeur Murad V, le 31 août de la même année, il n'existait pas en Turquie d'état-civil proprement dit. Cette constatation m'amène à situer, en quelques mots, la physionomie ethnique des populations de l'empire ottoman d'il y a trois quarts de siècle.

Les habitants du pays étaient divisés principalement en communautés religieuses. Celles-ci, à leur tour, se subdivisaient en collectivités linguistiques et raciales. Les musulmans englobaient les Turcs, les Albanais en grande partie, les Arabes, les Persans, les Circassiens et d'autres nomades ; les Israélites, autochtones et étrangers, étaient partagés en Séfardis, Ahkénazis et Caraïtes. Les chrétiens se composaient d'orthodoxes, (Grecs, Bulgares, Serbes, Valaques) et de catholiques, (Bosniaques, Arméniens-latins). Point de réformés, (sauf quelques milliers d'Arméniens) en Turquie. La langue parlée par ces différents groupes désignait la race.

Seuls les musulmans étaient censés constituer la nation ottomane et servaient dans l'armée. Les chrétiens et les Israélites étaient considérés comme Raïas. (Le dictionnaire de Samy Bey Fraschéry nous apprend que "*raïa*", étymologiquement, signifie "troupeaux"). Oui, les non musulmans étaient alors des troupeaux, un vil troupeau taillable et corvéable à merci. Ils n'accomplissaient pas de service militaire pour deux raisons : Primo, parce que des infidèles ne devaient pas porter les armes ; secundo, parce qu'ils étaient astreints à acquitter un impôt dit d'exonération militaire qui soulageait les caisses du trésor impérial.

À l'époque des Janissaires, les vexations infligées aux adeptes de Jésus étaient devenues insupportables. À tel point que des révoltes sanglantes éclatèrent, obligeant les puissances européennes, toutes chrétiennes, à intervenir en faveur de leurs coreligionnaires. Ce fut là l'origine des guerres cruelles qui s'ensuivirent et aboutirent à la première dislocation de l'empire

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

ottoman qui s'étendait du Danube au Golfe Persique, dominant les trois quarts des pays méditerranéens et les immenses plateaux asiatiques. Après l'empire des Tsars, celui du Grand Turc était le plus vaste du continent.

J'estime de mon devoir de conscience de déclarer ici que les Turcs d'antan avaient moins d'aversion pour les Israélites que pour les chrétiens. Et cela pour plusieurs raisons :

1) Le Coran, tout en reconnaissant aux Évangiles un caractère "inspiré", rejette la légende absurde du déicide, source première et essentielle de l'antisémitisme.

2) Les Israélites turcs, notamment les Séfardis immigrés d'Espagne en 1492, ont apporté à la Turquie les premiers germes du progrès et de la civilisation modernes. Parmi eux il y avait des personnalités éminentes, des hommes d'État illustres, des diplomates, des stratèges, des savants, des conseillers financiers, des industriels et d'autres sommités qui rendirent au pays des services inestimables.

3) Les Juifs, gens paisibles, adonnés à l'étude et au travail productif, constituaient dans l'empire une infime minorité non musulmane, n'ayant aucune aspiration autonomiste ni d'indépendance territoriale. Le sionisme politique n'était pas encore né, quoique l'éternel rêve idéologique de "l'an prochain à Jérusalem" était caressé et réalisé en partie par les Séfardis d'Orient. Il ne faut jamais oublier que les Israélites de Salonique, de Smyrne, de Constantinople, d'Anatolie, de Syrie, de Mésopotamie, de Perse et d'ailleurs — tous Séfardis —, se sont établis les premiers en Palestine, y ont fait souche et préparé le lit au sionisme politique.

Pour une raison ou pour une autre, dans l'empire ottoman, nos frères jouissaient d'une certaine tolérance. Nous devons en rendre justice aux autorités du pays.

Revenons à la question posée en tête de ce chapitre : en quelle année suis-je né ?

Le premier recensement de la population de la Turquie d'Europe date virtuellement de 1883. Des commissions d'enquête, instituées dans chaque quartier, visitaient toutes les maisons. Elles questionnaient tous les chefs de famille qui répondaient à l'avenant, au gré de leurs souvenirs. Les mémoires n'étaient pas toujours bien fidèles, sans compter que, redoutant une éventuelle conscription, les parents, suivant les cas, déclaraient que leurs enfants susceptibles d'être appelés sous les armes avaient des âges invraisemblables. Un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans était inscrit comme en ayant vingt-neuf et inversement.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Le procédé pour établir un inventaire était hilarant. Je prends comme exemple la ville de Salonique. La commission d'enquête se présente. Le président interroge : — Combien avez-vous d'enfants ? — Quatre. — Comment se nomme et quel âge a votre aîné ? Le mari, ou la femme, comptait sur ses doigts et disait : —Jean est venu au monde chez X … où nous avons habité tant d'années ; plus, tant d'années chez Y … et tant chez Z …, cela fait en tout M … années, Jean a donc M … années.

La commission enregistrait automatiquement et le manège se renouvelait pour les autres enfants, garçons et filles. Telles étaient les formalités du recensement de la population. Passe encore pour les familles qui logeaient dans des appartements pris en location. Pour les propriétaires qui n'avaient jamais déménagé de chez eux, les jalons faisaient défaut. Les calculs devenaient plus compliqués, pour ne pas dire impossibles, car les gens d'alors, les femmes surtout, n'étaient pas bien ferrées en arithmétique.

Nous habitions la même maison, de père en fils, depuis plus de deux siècles, depuis l'arrivée à Salonique, venant d'Amsterdam, de Bezalel Saadi Lévy, fondateur des premières imprimeries juives. Notre embarras était toutefois moins grand que celui de la plupart des propriétaires d'immeubles.

Je demandai un jour à ma mère de faire un effort de mémoire et de se rappeler la date exacte de ma naissance.

—Tu avais, me dit-elle, près de quatre ans au moment de la catastrophe.[1] Tu es né un mercredi, jour de *Nahamou*, à l'heure où finissait le jeûne du 9 du mois d'Ab.

J'avais ainsi un point de repère positif. La catastrophe s'était abattue en 1874, le dimanche 9 Iyar 5634. Mon père composait et éditait tous les ans le calendrier israélite. Je consultai la collection de ces annuaires et constatai que le mercredi, 9 Ab 5630 de l'ère juive correspondait au 5 décembre 1870 de l'ère vulgaire. (Notre ami fait ici une confusion le 9 Ab 5630 correspond au 6.8.1870. *I. R. M.*)

*

[1]Dans la troisième partie de ses "Mémoires" qui embrassent un siècle de la vie juive de Salonique Saadi Lévy raconte l'effroyable catastrophe qui s'est abattue sur sa tête, en 1874, pour avoir nourri et propagé des idées libérales. Considéré comme hérétique, il fut, ainsi que son fils aîné, attiré dans un véritable guet-apens, par une foule de plus de 3.000 fanatiques juifs, farouches adversaires de toute culture profane. Le père et le fils furent traînés dans un cachot pour y être aux mains des bourreaux. Les deux victimes purent être sauvées grâce à l'intervention prompte et énergique du consul de France, Monsieur Dumoulins, doyen du corps diplomatique, qui passait par là par hasard escorté de deux cavass". (*Le Temps*, 9 juin 1939)

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Aussi loin que plongent les souvenirs de mon enfance, entre plusieurs faits vagues, flous, peu consistants, trois épisodes concrets sont demeurés dans mon esprit et marquent pour moi le crochet initial de la chaîne d'amarrage dont les anneaux enregistrent la succession des étapes de mon humble vie.

Le premier de ces épisodes est le suivant :

Deux nièces et moi, tous trois en bas âge, étions demi-pensionnaires chez une sorte de gouvernante, gardienne du temple voisin de notre maison. Un jour, pendant que nous jouions dans un petit enclos qui servait de cour, nous sursautâmes tous trois en entendant heurter à la porte de la rue à coups violents et redoublés. Apeurée à son tour, la gouvernante accourut. D'une voix blanche et chevrotante elle cria:

—Qui frappe à la porte ?

—C'est moi. Les enfants sont-ils là ?

—Oui, Monsieur.

—Ne les laissez sortir dehors sous aucun prétexte. Je viendrai les chercher moi-même. N'ouvrez à personne.

Ce disant, il s'éloigna en scandant ses pas sur les pavés disjoints de la chaussée.

À trois quarts de siècle de distance, la voix forte, les paroles nettes, péremptoires du visiteur inattendu tintent à mes oreilles, comme si elles viennent d'être proférées.

C'était mon frère aîné, Kitaptchi Haïm (le libraire) comme on le surnommait. Pourquoi recommandait-il avec tant d'insistance de ne pas nous permettre de bouger ? Que se passait-il ?

Comme toutes les villes anciennes, convoitées, Salonique a connu, depuis des temps immémoriaux, des épreuves terribles. Incendies désastreux, tremblements de terre formidables, épidémies cruelles, révolutions sanglantes, inondations, grêles et pluies torrentielles, invasions et pillages, massacres affreux, rien ne lui fut épargné. Toutes les périodes de son histoire renferment des pages bien sombres.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

De 1875 à 1877 elle fut secouée par une série d'événements d'une extrême gravité. Les trois suivants figurent parmi les plus sensationnels : En 1875, à la suite des révoltes de la Bulgarie et de la Bosnie-Herzégovine, des bandes de pillards bachibozouks envahirent la cité et la mirent en coupe réglée. Ils terrorisèrent la population, volèrent les marchandises des magasins et boutiques, enlevèrent les effets des maisons, rançonnèrent les hommes, violèrent les femmes et commirent toutes sortes de méfaits avant de disparaître.

En 1876, le dimanche, 7 mai, surlendemain du rapt d'une fille bulgare convertie de force à l'islamisme, les consuls de France et d'Allemagne venus pour réclamer la remise de la jeune fille à ses parents, furent assassinés par la populace musulmane, dans le salon du palais du gouverneur et les cadavres mutilés.

En 1877, le conflit latent turco-serbe dégénéra en la guerre russo-turque et mit à feu et à sang la Macédoine, sans en épargner la métropole Salonique.

Par une ironie du hasard, brochant sur ces événements et d'autres encore, un jour de grand "panayir" (foire), un cheval prit le mors aux dents et s'élança, emballé, à travers les rues étroites de la ville. Les gens affolés, croyant que les Janissaires étaient dans la place coururent se barricader dans les maisons où ils vécurent des heures d'angoisse.

Auquel de ces grands mouvements de masse, générateurs de malheurs, se rattachait l'avertissement que mon frère aîné venait donner à notre gardienne ? Je n'ai jamais pu le déterminer. De toute façon, le fait s'est passé entre 1875 et 1877. J'avais alors de 5 à 7 ans. Quelques semaines plus tard, mes parents me faisaient entrer dans une école primaire privée tenue par les instituteurs Jacob Benforado et Barouh Nissim.

Le deuxième épisode est d'un ordre que je n'hésite pas à qualifier de spiritualiste, dans toute la signification du mot. Je crois même qu'il a largement contribué à la formation des sentiments de tous les membres de notre famille, et aussi à notre orientation intellectuelle, à notre inclination marquée vers les spéculations culturelles. Un point à préciser ici : Nous avions tous une sainte horreur du commerce proprement dit.

Mon père était doué d'une voix admirable, d'une pureté de cristal, d'une douceur nuancée et captivante. Il l'avait hérité de son grand-père, Rabbi Juda Halévy que les plus célèbres chanteurs de tout l'Orient et de toutes confessions venaient consulter sur plus d'un détail de son, de cadence, d'harmonie et de rythme.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

La musique orientale n'était pas, il y a encore un siècle, ce qu'un vain peuple pense. Au point de vue sentimental, à celui de l'art des sons considéré sous le rapport de la mélodie, elle est supérieure à la musique européenne, sacrée, classique ou profane. Quoique dépourvue de notes écrites, elle avait des règles strictes, des lois rigides, transmises oralement de génération en génération et que chanteurs et musiciens observaient religieusement.

Dès son jeune âge, mon père se trouva porté vers la poésie et le chant. Le chapitre vingt-deuxième de ses Mémoires est consacré en grande partie à la musique orientale (*turco-arabe persane*) qui procède, comme d'ailleurs la musique chrétienne, de la liturgie hébraïque.[1]

L'hymne de Moïse devant le Tabernacle, *Az Yachir Moché* ; *Chir Achirim*' du roi Salomon, la harpe de David, le chant de Débora, etc., etc., sont antérieurs à toute manifestation musicale, instrumentale ou vocale. Léon de Modène, cité par Algazi, écrit : "C'est aux Hébreux que la musique des autres nations a été empruntée."

La musique orientale s'adresse au cœur, parle à l'âme et remue les entrailles. Sur ce point mon père se rencontre avec le baron Mouradjea d'Ohson, diplomate et écrivain suédois, chargé d'affaires à la cour du Sultan. Ce connaisseur perspicace de la psychologie des orientaux, réserve un long chapitre à la musique turque, dans son remarquable ouvrage en huit volumes: *Tableau général de l'empire Ottoman*, dédié au roi de Suède et dont une traduction en langue française a été publiée à Paris vers la fin du dix-huitième siècle. J'en extrais les courts passages suivants :

> Il n'y a peut être aucun peuple sur la terre qui soit plus passionné que les orientaux pour la musique. Ce goût leur est venu des anciens Arabes qui étaient redevables de cette science aux Persans, leurs voisins …
>
> Les instruments les plus connus et les plus usités chez les Ottomans sont: le *kièman* (violon), la *laouta* (cistre), l'*outh* (luth), le *neï*, (flûte traversière), le *kanoun* (psaltérion), le *kiemantché* (petit violon à trois cordes), le *daïr*, (tambour de basque), etc. ;…

---

[1] Au chapitre 14 de la Genèse (v. § 21 et 22) il est dit que deux des arrière-petit-fils de Caïn, les frères consanguins Juhal et Tubalcaïn furent, le premier, le créateur de la musique vocale et instrumentale, et le second le premier artisan *très habile en toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer travaillés au marteau*. De même que Bezalel, constructeur de l'Arche Sainte, fut le premier architecte du monde. La musique, l'industrie sidérurgique, l'architecture doivent donc quelque chose aux Juifs.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

> Tous les airs de sentiment, en semi-ton et en mesure lente sont très touchants et très pathétiques. Ils pénètrent l'âme, ils causent les émotions les plus douces, les plus suaves, les plus profondes..."

J'ajoute que les musiciens étaient pour la plupart des esclaves grecs, capturés par les pirates, convertis à l'islamisme, spécialement éduqués pour en faire des chanteurs. Détail typique : les plus beaux parmi ces jeunes gens étaient castrés, soit pour rendre leur voix plus aiguë, soit pour leur permettre de chanter dans les harems des dignitaires turcs, voire même au palais du Sultan, accompagnés des odalisques dont plusieurs étaient d'origine chrétienne. Au harem d'un Sultan dont le nom m'échappe, il y a avait aussi une Française d'une rare beauté.

Très versé dans les connaissances bibliques et talmudiques, ladinant de tout premier ordre, mon père devait son instruction première à un jeune séminariste catholique livournais, candidat à la prêtrise, qui s'était converti au judaïsme. Ouvrier typographe de son état, le néophyte avait eu l'occasion d'approfondir ses connaissances hébraïques. Il s'était rendu compte du néant du christianisme, de son peu de consistance, du caractère factice de sa doctrine, de l'abstraction totale du libre arbitre causés par la discipline. Quel contraste avec la limpide clarté du judaïsme, la haute signification du Décalogue, les prescriptions sociales, scientifiques, humaines de la Bible ! Ce fut après mûre réflexion que le courageux penseur jeta le froc aux orties. Pour rendre moins aiguë la peine de ses parents qui étaient des catholiques fervents, il quitta Livourne et émigra à Salonique, ville réputée pour ses académies, où il prit le nom de Abraham Avinou. Il entra en qualité de prote dans nos ateliers. Ma grand-mère qui était une femme de tête, lui confia l'éducation de son fils aîné, demeuré orphelin à l'âge de sept ans.

> Abraham Avinou, écrit mon père, dans ses Mémoires fut, jusqu'à sa mort, un vrai Juif dans l'acceptation la plus noble du mot. Il vécut, comblé de l'estime de tous ceux qui le connurent de près, respecté de son entourage. Il jouit surtout de la considération des *Soférim* (écrivains) qui entretenaient des relations suivies avec l'imprimerie Saadi Lévy.
>
> Pour notre famille, Abraham Avinou fut un guide fidèle et précieux. Ma sainte mère appréciait son raisonnement et écoutait ses conseils judicieux qu'elle suivait à la lettre. Grâce à lui, nos ateliers furent méthodiquement réorganisés et leur renom dépassa les frontières de l'Orient.
>
> Pour moi, ce serviteur dévoué fut le tuteur rêvé. Il m'enseigna les éléments de la langue hébraïque, conduisit mes premiers pas dans la vie et devint mon directeur de conscience. Sans lui, sans ma mère, que serais-je devenu ? Je ne sais et ne suis pas grande chose, mais le peu d'expérience que j'ai acquis de ce monde je le lui dois. Aux heures les

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

plus critiques de mon existence, son ombre tutélaire s'est penchée vers moi pour me réconforter.

*

Mon père était un homme plus que libéral, mais il avait un faible pour les chants religieux. Il réforma et harmonisa la liturgie hébraïque. Il organisa un chœur de vingt jeunes gens de bonnes familles, qui se faisait entendre tous les samedis matin, au grand temple communal Talmoud Tora. Malgré l'heure matinale — les auditions avaient lieu au lever du jour — l'immense parterre était toujours comble. Dans l'assistance il y avait des non-juifs, des vieux Turcs, des hodjas à turban, des derviches en civil et même des prêtres, car les fanatiques de chants orientaux étaient très nombreux à Salonique.

Mieux encore : Vers 1850 il n'y avait aucun groupe musical européen à Salonique. Quand un membre du corps consulaire ou un haut dignitaire donnaient des fêtes, ils faisaient venir des *Tchalguis* (musiciens) et des chanteurs du pays. Mon père était toujours chargé de la partie chorale. Ses exécutants, très appréciés aux banquets somptueux chez Youssouf Pacha, aux soirées féériques chez Hamdi Bey, dans son *yali* (maison de campagne), au bord de l'eau, aux réceptions de mille et une nuits, avec feux d'artifices de couleurs vives, chez Frédéric Charneaud ou dans les jardins des Aslan ; aux dîners diplomatiques offerts par le corps consulaire, et partout où ils se produisaient, recueillaient les suffrages flatteurs des hommes et des dames.

Mais tout cela n'était rien comparé aux réunions qui avaient lieu dans notre modeste home, aux approches des fêtes religieuses juives. Plusieurs semaines avant les *Yamim Noraïm*, les ministres officiants et leurs aides, accompagnés de nombreux amateurs, venaient, à la tombée du jour, faire *mechk* (répétition) chez nous. Les séances d'une tenue remarquable quoique familières, se déroulaient avec une gravité qui ne le cédait en rien aux cérémonie des jours fériés eux mêmes. Tour à tour les voix bien timbrées égrenaient les mélodies de *Roch Achana* et de *Yom Kipour*. Le maître de céans corrigeait, de temps en temps, une note, renforçait une gamme, élevait ou rabaissait le degré d'un ton. Et quand il reprenait lui-même un *piout*, le silence le plus absolu se faisait instantanément. Tous les assistants, les yeux à demi clos, comme transportés en un monde irréel, suivaient, haletants, les modulations du *Kal Nidré*, du *Chémah Koli*, du *Vayered Adonaï béanan*, du *Véacoanim* du *Eloaï al Tedineni*, ou de tout autre poème, dans un recueillement religieux, dans une sorte d'envoûtement. Nous les petits, assis sur les gradins qui conduisaient aux ateliers typographiques, écoutions avec un ravissement indicible. Je ne sais pourquoi nous étions si émus et nos yeux se mouillaient. Il me souvient même d'avoir vu plus d'une grande personne essuyer furtivement une perle qui se détachait d'entre les cils.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Les étoiles brillaient, ça et là, comme des escarboucles rutilants, dans l'azur immuable du firmament oriental, quand l'assistance se décidait à se disperser. À table où nous étions régulièrement douze à quatorze dîneurs, dont neuf frères et sœurs, un peu de l'ambiance de la réunion flottait encore et nous en demeurions imprégnés en montant nous coucher. Quels beaux rêves peuplaient nos nuits !

À ma grande honte, je dois avouer que ces manifestations et les trois années d'école élémentaire avaient fait de moi, être chétif et influençable, non pas un croyant, ce qui, en somme, pouvait s'excuser, mais un dévot. Mes propres frères, ma mère elle-même qui était une héroïne biblique, me considéraient comme un phénomène. Tous se demandaient si je ne m'écartais pas de la raison.

Fort heureusement, cette infirmité ne devint pas chronique. La contemplation de la belle nature, le spectacle du "Grand Livre du Monde" comme disait Descartes, ont fini par me rendre la quiétude morale et me muer en un libre penseur intégral, sans cesser d'être un raciste endurci. Oui, je suis raciste. Qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le disent ou pas, tous les juifs sont forcément racistes ; les chrétiens aussi, eux surtout, et pas pour le bon motif.

Le troisième épisode, tout en ayant un caractère un peu prosaïque, ne manquait pas d'exalter un certain parfum de poésie.

J'ai dit plus haut que depuis plus de deux siècles mes parents exerçaient, de père en fils, la profession d'imprimeurs, plus exactement, d'éditeurs, car de nos machines ne sortaient que des ouvrages bibliques en judéo-espagnol. Les travaux d'imprimerie proprement dits, plus connus sous l'appellation de "travaux de ville", n'existaient pas encore. Ce fut au lendemain de la catastrophe de 1874, que mon père, avec le concours de la maison Allatini, modernisa nos ateliers, leur adjoignant des caractères en langues étrangères.

Mes aïeuls et aïeux étaient eux-mêmes auteurs et poètes. Mon père, comme je l'ai déjà dit, y ajoutait un don inné de chantre, de chanteur et de compositeur. La plupart des poèmes de Pourim, de Chavouoth, des élégies de Ticha Béav, sans compter les chansons populaires, étaient de son cru. Ses Mémoires constituaient le meilleur chef d'œuvre de la littérature ladino, après *El Regimiento de la vida* de l'illustre Rabbi Almosnino.

Tous les soirs, après le repas familial, la table était débarrassée et tout le monde, grands et petits, hommes et femmes, s'attelait à la besogne. Cette besogne était le "mystère" de la famille Saadi Lévy, la famille maudite, car mon père avait subi le *Herem Gadol* (excommunication majeure) lancé dans le

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

grand temple, devant les portes du tabernacle ouvertes à deux battants, en présence d'une multitude évaluée à des milliers d'épileptiques hurlant "amen" en réponse aux malédictions terrifiantes proférées avec *delirium tremens* par des rabbins hallucinés qui s'accompagnaient de *Chofaroth* (cors d'ivoire).

Cet anathème était censé devoir exclure à jamais de la communauté juive toute personne qui l'avait encouru. Aucun croyant, sous menace de subir le même sort ne pouvait commercer avec, ni fréquenter un excommunié ordinaire, à plus forte raison un individu accablé de la réprobation suprême. Le pestiféré devait être privé de toute sorte d'assistance. De plus, les instigateurs du redoutable châtiment faisaient des pieds et des mains pour nous couper les vivres, et condamner notre famille à périr d'inanition.

En même temps que tout le personnel de la maison Allatini et les membres du cercle des libéraux, véritable club de Jacobins, il se trouva deux hommes du peuple, deux saints qui bravèrent ouvertement la fureur de la clique abominable et, au milieu de la lâcheté collective, demeurèrent fermement aux côtés de mon père.

Ces deux braves parmi les plus braves se nommaient Rabbi Bohor Florentin et son cousin germain Rabbi David Florentin, tous deux juifs pieux, fidèles observateurs de la loi de Moïse. Le dernier était mon grand-père maternel et le premier un de nos grands-oncles. Tour à tour, en l'absence de mon père et de mon frère aîné, ils venaient tous les soirs nous tenir compagnie, prêts à nous protéger au péril de leur vie. À un concile rabbinique auquel ils furent convoqués pour expliquer leur attitude philoLévy, ils répondirent courageusement :

—"Dieu seul connaît le fond du cur des hommes. Devant lui seul nous sommes comptables de nos actes. Vous êtes des juges imparfaits, car vous ignorez les vérités telles que le veulent nos saintes écritures".

Si l'on se rapporte à l'état d'ignorance dans lequel était tombée la communauté juive de Salonique en 1874, on comprendra combien un langage aussi audacieux pouvait être gros de conséquence.

À cette époque lointaine, notre imprimerie vivait de la publication d'ouvrages religieux. Une propagande effrénée de boycottage fut menée intensivement, dans le but intéressée de canaliser la clientèle vers une imprimerie nouvelle que le clan adverse venait de fonder.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Deux faits intervinrent qui déjouèrent les plans les plus machiavéliques de nos ennemis. La première école laïque, basée sur l'enseignement des langues vivantes et régionales : (turque, grecque, française et italienne), au bon fonctionnement de laquelle mon père avait consacré le meilleur de lui-même, datait de 1856. La mise de notre famille à l'index, au sens péjoratif du mot, se produisit en 1874. Dans l'intervalle de dix-huit ans, trois pléiades d'étudiants étaient passées par les bancs de l'école. Ces premières couches de la population juive, affranchies de toute emprise superstitieuse, imbues d'idées libérales, formaient un groupe de plus de trois cents personnes. Cette élite fonda un club : *Le Cercle des Intimes* que mon père administrait.

Un fort contingent de cette jeunesse, ayant appris le jour de la catastrophe, qu'un tribunal de faux défenseurs de la synagogue s'arrogeaient arbitrairement le droit de juger la conduite de mon père, courut au siège du Grand Rabbinat où il arriva juste à temps pour prêter main-forte aux kavass de Monsieur Dumoulins et empêcher résolument, *manu militari*, qu'un crime odieux ne pût être perpétré par des inconscients fanatisés.

Le comité du *Cercle des Intimes* entreprit la traduction d'une série d'ouvrages classiques, historiques, et d'imagination dont l'impression se fit dans nos ateliers et qui compensa avantageusement les élucubrations des faux rabbins et d'autres phraseurs insipides. Le journal *La Epoca* ne tarda pas à naître et de plus, tous les comptoirs de commerce qui rayonnaient autour de la maison Allatini, confiaient leurs travaux de ville à nos ateliers dont l'existence se trouva ainsi très largement assurée pour plusieurs années.

À ces apports matériels ignorés de nos contempteurs, vinrent s'ajouter d'autres d'une portée capitale. Presque tous nos ouvriers et manutentionnaires se recrutaient dans la classe peu cultivée de la population. Cédant aux menaces du parti obscurantiste, ces malheureux désertèrent nos ateliers. Nos ennemis espéraient ainsi amener à résipiscence mon père qui n'avait pourtant commis aucune erreur envers qui et quoi que cela soit.

Tous les calculs pour anéantir notre famille étaient faux. L'industrie du livre n'avait aucun secret pour nous. Hommes et femmes, jeunes et vieux, nous connaissions tous les rouages de la profession. Nous étions en tout une vingtaine. Dans la journée, les hommes valides faisaient les gros travaux de composition, de corrections des textes et de tirage. Le soir, le dîner achevé, nous nous groupions tous autour de deux grandes tables et à l'œuvre. Les uns pliaient les feuilles des ouvrages, les autres les assemblaient, d'autres encore comptaient, cousaient, collaient, brochaient. La ruche bourdonnait et le travail, accompli avec soin, avançait à souhait. Les veillées se prolongeaient jusqu'à minuit, toutes les fois qu'il y avait une commande urgente à livrer le lendemain.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Mon père était un homme très ingénieux. Durant son premier voyage à Vienne et Budapest, il visita des fonderies et s'initia aux procédés de fabrication de l'outillage d'imprimerie.

Il acheta des matrices et il coulait lui-même les caractères, les filets et autres ornements typographiques.

La maison Allatini qui nous patronnait, avait décidé de faire faire tous les travaux de ville dans nos ateliers. Elle nous confia une commande très importante de carnets à souche qui comportait une ligne perforée. Nous ne possédions pas de perforatrice. Comment faire ? Mon père avait vu une machine à coudre Singer qui venait d'être introduite dans le commerce. Il eut aussitôt une idée géniale. Il acheta une de ces machines et s'en servit pour perforer les bulletins à souche. L'essai fut concluant. Le travail de perforation par ce système heureusement inventé, était enfantin et c'est moi, le cadet de la maisonnée, gamin de huit à neuf ans, qui en assumait allègrement la tâche. Les grands commerçants de la ville, en apprenant qu'ils pouvaient faire faire sur place des carnets à souche qu'ils importaient de Vienne, nous en confièrent l'exécution en même temps que tous leurs autres travaux. Le secret de la machine à coudre perforatrice fut très bien gardé durant de longues années.

Le vendredi soir, veille du *Chabat*, mon père et mon frère aîné qui avait aussi une très belle voix, nous gratifiaient de quelques mélodies bibliques saisonnières, ou de leur composition. Ils chantaient avec une grâce qui nous retenait captifs toute la famille.

Le samedi soir, c'était le régal des régals. Les voisins venaient en nombre prendre une tasse de café ou une tranche d'*inkioussa* (gâteau-maison) arrosée d'un verre de *Namias*[1] Le maître de céans qui avait un talent de narrateur hors-ligne, racontait des anecdotes savoureuses, des épisodes dramatiques de ses luttes contre l'ignorance de la communauté juive forte de 75.000 âmes. Il parlait surtout de la tournée triomphale qu'il fit, en 1874, à travers les pays balkaniques.

À la suite de la catastrophe qui faillit anéantir toute notre famille, mon père, sur le conseil de l'immortel Dr. Moïse Allatini qui approuvait et encourageait ses campagnes émancipatrices entreprit un grand voyage à l'étranger. Il profita pour aller rendre visite aux savants israélites qui faisaient éditer leurs ouvrages chez nous. Ces écrivains étaient au courant, par la lecture

---

[1]Le plus célèbre pastis (raki) de tout l'Orient, produit salutaire recommandé par de grands médecins, avait été baptisé *Namias*, du nom des fabricants. Ces derniers, descendants d'un grand rabbin de Salonique, avaient apporté d'Espagne la formule de préparation dont ils gardaient jalousement le secret. Ils fournissaient le palais du Sultan Mehmet V ainsi que les dignitaires de la cour qui étaient de grands amateurs de cet apéritif.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

du *Correo de Vienne*, de la persécution dont mes parents avaient été les innocentes victimes. Aussi, la nouvelle de l'arrivée de Saadi Lévy en personne, en chair et en os, suscitait partout un mouvement de curiosité extraordinaire. A Sofia, à Roustchouk, à Widdin, à Tourn Sévérine, à Bukrechti, à Belgrade, à Saraveyo, à Bosna-Saraï, etc., des manifestations de sympathie mémorables furent organisées. Les notables séfardis se faisaient une gloire d'offrir l'hospitalité au voyageur.

Les synagogues où ce dernier allait faire ses dévotions le samedi étaient pleines à craquer ; tout comme pendant les *Yamim Noraïm*. Tout le monde, hommes et femmes, voulait voir le héros de l'aventure inouïe que l'on comparait aux pires scènes de torture infligées aux martyrs de l'Inquisition. Et quand l'hôte montait à la *Téva*, toute l'assistance debout, écoutait la lecture de la *Torah* avec un recueillement solennel.

À sa descente de la tribune à chacun de lui serrer la main en lui répétant avec cordialité le traditionnel *Hazak Barouh*.

Les détails de ces excursions dans plusieurs pays étaient relatés dans *El Correo*, journal libéral qui avait des correspondants et de nombreux lecteurs dans chaque ville. En écoutant le récit direct des épisodes les plus caractéristiques du merveilleux voyage, les auditeurs demeuraient bouche bée. Mon père en a consigné les parties essentielles dans ses Mémoires qu'il finit de rédiger avant de perdre la vue. Ce malheur lui arriva à la suite d'une opération malencontreuse pratiquée pourtant par le professeur Costoumiri de l'université d'Athènes, spécialement venu à Salonique.

Mon père était devenu le commensal du Dr. Moïse Allatini qui l'avait en très haute estime et qui aimait s'entourer d'intellectuels. Au cours d'un déjeuner auquel assistait le salonicien Emmanuel Benroubi, ce dernier dit en plaisantant à mon père dont il était le compagnon de combat :

— Sadi, je suis jaloux de toi. J'aurais été on ne peut plus content de subir des vexations dix fois plus terribles que les tiennes, pour mériter les réceptions enthousiastes dont tu as été l'objet au cours de ton équipée fantastique à travers les pays baignés par le Danube.

Tels sont les trois épisodes dont je garde le souvenir le plus net, de mon enfance. Il y en a d'autres d'une importance moindre que je dois négliger. J'ajouterai un seul menu fait qui a cependant contribué à développer notre penchant pour la culture intellectuelle.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Les soirées de travail collectif étaient agrémentées d'un accompagnement qui nous servait de stimulant. À tour de rôle, un membre de la famille, frère ou sœur, faisait fonction de lecteur. Il lisait à haute voix les ouvrages qui sortaient de nos presses et que nous étions en train de manipuler. C'étaient, pour la plupart des livres instructifs, des contes moraux, des précis d'histoire, des relations de voyages, en même temps que des traductions d'œuvres littéraires et d'imagination.

Plus favorisé qu'Abel Herman qui portait, certains jeudis, un habit couleur de paon, je puis affirmer avoir connu la guerre de 1870, année de ma naissance. Voici comment : Parmi les ouvrages édités chez nous et dont nous écoutions la lecture, il y avait la traduction d'un livre français intitulé *Francia y Prussia*. Plusieurs passages émouvants nous faisaient verser des larmes.

J'ai passé quatre années à l'école primaire privée. Mes maître m'apprirent à fond l'hébreu, la Bible et tous les livres de prières. De ce bagage d'études primaires il ne me reste aujourd'hui que des réminiscences très vagues et bien imprécises. Que les mânes de mon père me le pardonnent.

Le lendemain de la fête de Soucoth de l'année 1880, je fus admis à l'école de l'Alliance Israélite Universelle que dirigeait Monsieur Israël Danon.

Le coup le plus dur subi par la communauté israélite de Salonique, celui qui entre 1880 et 1890, initia sa marche lente mais inéluctable vers le déclin fut la mort subite du Docteur Allatini. Ce sefardi illustre parmi les plus illustres, s'était juré de relever les juifs de sa ville natale. Certes, il ne rêvait pas de leur donner la glorieuse réputation dont ils avaient joui durant trois siècles, après l'exode de la presqu'île ibérique, mais il espérait arriver à leur faire faire bonne figure parmi les grandes agglomérations juives dont celle de Salonique était numériquement la plus dense. Ce vœu, il a eu l'heur de le voir se réaliser en partie.

En effet, moins de trente ans après la déchéance de 1850, les Juifs de Salonique commençaient à redresser la tête, grâce aux efforts inlassables du Docteur Allatini. Ce dernier avait abandonné la direction générale de ses entreprises à ses enfants, et s'était voué corps et âme à l'œuvre d'assainissement de ses coreligionnaires et de tous ses concitoyens.

Déjà, les premières écoles fondées de ses propres deniers, en 1856, étaient fréquentées par les enfants de l'élite des communautés musulmanes et chrétiennes, qui fraternisaient avec les jeunes israélites. Et quand le Comité Central eut la chance de voir le Docteur Allatini devenir son représentant à Salonique, et y créa d'autres écoles, le nombre des non-juifs admis dans les nouvelles maisons d'éducation augmenta considérablement. Simultanément, des élèves juifs entrèrent dans les écoles grecques et le vœu formulé jadis par S. S. Yoachim se trouva réalisé.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Ce fut là le point de départ d'un rapprochement plus étroit, plus intime entre toutes les fractions de la population qui forma, alors, une famille dont les membres étaient solidaires les uns les autres. Ce miracle était dû à l'action bienfaisante, aux sacrifices de tous ordres que s'imposait allègrement le bon Docteur dont le but avoué était de cimenter l'union de tous ses compatriotes.

Ses visées allaient encore plus loin. Il voulait élever le niveau social, intellectuel et économique de ses concitoyens. Toutes les institutions, toutes les œuvres locales étaient l'objet de ses sollicitudes. Il offrait des outils nouveaux aux écoles des arts et métiers musulmanes, des collections d'ouvrages rares au syllogue littéraire grec, des instruments de musique à la fanfare italienne, des bourses d'apprentissage aux artisans israélites ; il dotait les jeunes filles vertueuses qui voulaient se marier, encourageait les ouvriers, faisait distribuer des vivres, des effets d'habillement, du charbon et d'autres objets de première nécessité aux familles nombreuses, bref, il était la providence de tous les saloniciens. Ses libéralités s'étendaient aussi à toute la région, à tout le pays qui était, de son temps, grand comme la moitié de l'Europe occidentale.

Tout cela était fait avec la plus extrême simplicité, avec discrétion, souvent même sous le couvert de l'anonymat, par des intermédiaires de confiance, ce qui en augmentait la valeur. Le Docteur agissait mieux encore ; il avait à son service, dans l'armée d'employés qu'il occupait dans les villes et à la campagne, un personnel mixte composé de juifs, de musulmans et de chrétiens, auxquels il demandait une seule chose, d'être probes. Et ils étaient tous sincères, dévoués jusqu'au sacrifice de leur personne.

Dans ces conditions il est aisé de se figurer ce que le mot Allatini signifiait et à quel point ce nom considéré, honoré, respecté dans les hautes sphères du pays et de tout l'Orient, était béni, adoré dans tous les milieux, dans tous les foyers, jusque et surtout dans les plus humbles chaumières.

Rien n'est éternel dans ce bas monde. Les plus belles choses disparaissent, les créatures les plus éminentes cessent d'exister, les jours les plus radieux ont leur soir. Quoique inévitables, ces éclipses totales causent des souffrances aiguës, elles creusent des vides que rien ne vient combler. Le Docteur Moïse Allatini, digne descendant de ces savants et Rabbis célèbres qui illustrèrent les siècles seizième et dix-septième,[1] naquit à Salonique le 8 Juin 1809. Le mercredi, 20 septembre 1882, vers les cinq heures de l'après-midi,

---

[1] À partir de la deuxième moitié du seizième siècle, la famille Allatini établie dans la ville de Spalato, en Ombrie, occupe une situation éminente dans les sciences bibliques et profanes, dans les lettres, la philosophie et la médecine. L'historien de l'Italie, Jérome Tiraboschi n'hésite pas à proclamer que: "*les écrits des frères Allatini exercèrent une influence profonde sur le développement de la culture en Europe, au seizième et au dix-septième siècles.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

après avoir accompli son labeur quotidien, il rentra chez lui et s'assit sur un fauteuil. Ayant éprouvé un léger frisson, il demanda à se mieux couvrir. On lui apporta un superbe châle que des admirateurs lui avaient offert, et qu'il aimait beaucoup. Il s'en enveloppa et l'instant d'après s'éteignit doucement, sans proférer la moindre plainte, sans la plus petite contraction des traits de son visage angélique, sans agonie, le sourire aux lèvres, avec sérénité, comme un saint parvenu en beauté au terme de sa mission terrestre. Il était âgé de 73 ans.

Onques, on ne vit à Salonique, ni du temps des empereurs romains, ni sous les rois macédoniens ou des podestats vénitiens, des obsèques aussi pompeuses que celles que toute la population salonicienne, sans exception, fit à son inoubliable bienfaiteur, le Docteur Moïse Allatini. Toutes les communautés religieuses avaient, par des proclamations émouvantes, convié leurs adeptes à suspendre tout travail, à se couvrir de deuil et à suivre en masse le convoi funèbre du plus illustre mécène, du plus grand enfant que la cité ait vu naître.

Cinq à six cents membres de tous les clubs et de la jeunesse de toutes les confessions avaient été mobilisés, encadrés de forces policières à pied et à cheval, pour organiser le cortège et en assurer l'ordre. Le corbillard et les chars disparaissaient sous des montagnes de fleurs envoyées de partout. Derrière le cercueil se tenaient le trésorier et confident du défunt, Emmanuel Benroubi et mon père, portant des coussins sur lesquels étaient épinglées les décorations et hautes distinctions internationales du disparu.

Les cordons du poêle étaient tenus par le gouverneur général Galip Pacha, Messieurs Zerboni, consul général d'Italie, Jacobson, consul général de Russie, Harry Blunt, consul général britannique, Monlong, consul général d'Autriche-Hongrie, Logoteti, consul général de Grèce, le Docteur Henrico Pereire, vice-président de l'Alliance et deux autres notabilités dont je n'ai pas retrouvé les noms.

Des discours empreints d'une haute noblesse furent prononcés par le Grand Rabbin Samuel Arditti, le Docteur David Morpurgo, le consul général d'Italie Zerboni, le Docteur Henrico Pereire, le professeur Papageorges et le directeur des écoles, Israël Danon. Les élèves de toutes les écoles psalmodiaient des élégies composées par le Dr. Ottolengui, neveu du ministre de la guerre d'Italie, et par le rabbin Juda Nehama.

Quatre-vingt mille personnes conduirent jusqu'à sa dernière demeure, dans un ordre parfait, le plus vénéré homme de bien que l'Orient ait jamais connu. Sur tout le parcours du cortège, des grappes d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards se tenaient aux fenêtres, et sur les toits des maisons drapées de noir, et mêlaient leurs pleurs aux larmes versées par tous ceux qui déploraient la perte du meilleur des saloniciens.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Le Docteur Moïse Allatini avait assisté, en 1854, à l'enterrement du thaumaturge Rabbi Chaoul Molho. Il avait été profondément attristé du désordre qui régnait dans l'immense marée du convoi funèbre, et était rentré chez lui, désolé d'avoir été le témoin d'un spectacle aussi affligeant, aussi lamentable. Il eût souri si on lui avait dit que trente années après, ses propres obsèques auraient revêtu le caractère d'une apothéose et se dérouleraient dans un ordre et avec un solennité qu'il est rare de rencontrer aujourd'hui encore, dans les grands mouvements des masses.

Des rapports très cordiaux unissaient, entre 1870 et 1880, les Israélites et les Grecs de Macédoine et de toute la Grèce.

Avant de monter sur le trône patriarcal de Constantinople, S. S. Yoachim III était le métropolite orthodoxe de Salonique. Ce prélat vénérable, très libéral et érudit, honorait de sa bienveillante sympathie mon père avec qui il avait souvent des colloques prolongés.

Informé par le Docteur Allatini de l'élévation de Sa Béatitude Monseigneur le Métropolite de Salonique, au poste le plus éminent de la hiérarchie ecclésiastique, le Comité Central de l'Alliance chargea le Comité local d'aller offrir au nouveau chef spirituel des gréco-slaves les respectueuses félicitations du judaïsme français.

À cette occasion, une cérémonie grandiose se déroula au palais épiscopal où le nouveau Basileus, entouré de tous les dignitaires de l'Église orthodoxe et des notabilités de la collectivité grecque, reçut solennellement le corps rabbinique et le Comité local de l'A.I.U. qui avaient respectivement à leur tête le Rabbi Abraham Gattegno et le Docteur Moïse Allatini.

Cet événement mémorable eut lieu le samedi, 19 octobre 1878. Le Docteur Allatini prononça une admirable allocution transcrite, avec sa traduction en langue grecque, sur un parchemin encadré d'enluminures symboliques, et portant les signatures des membres de la double délégation.

Visiblement impressionné, S. S. Yoachim III s'approcha du Docteur Allatini, l'entoura de ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises. L'émotion générale était intense. S'adressant à toutes les notabilités présentes, le nouveau Patriarche œcuménique parla à son tour avec une noble élévation de pensée. Il dit, entre autres, belles choses:

> "... Le Juif à l'intérieur de la Synagogue, le Grec dans l'Église, font leurs dévotions et prient Dieu tout puissant. Hors du sanctuaire, hors du temple qui ordonnent l'un et l'autre d'aimer son prochain, Grecs et Juifs sont des frères. Seuls les fanatiques et les ignorants pensent et agissent

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

différemment. Que les enfants juifs fréquentent les écoles grecques, que les Grecs envoient les leurs aux écoles juives. De cette façon ils se reconnaîtront mieux, c'est-à-dire qu'ils s'aimeront et collaboreront au progrès de l'humanité. Je suis certain que les deux nations, les Juifs et les Grecs, nourriront toujours les uns envers les autres, des sentiments de sincère amitié pour le grand bien de tous …"

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Les Israélites de l'ex-empire ottoman, notamment ceux de la ville de Salonique, sont plus anciens dans le pays, non seulement que les Turcs, mais encore que les Grecs eux-mêmes.

Benjamin de Tudèle, le premier globe-trotter que l'on connaisse, et qui a parcouru, de 1153 à 1173, la plus grande partie du monde d'alors, a visité la Macédoine en 1156. Il raconte avoir rencontré à Salonique une communauté juive florissante, très ancienne.

Le ministre de l'instruction publique, Victor Duruy, dans son *Histoire Sainte,* énumère les avatars de Chaoul, dit Saint Paul, et de son disciple Sylla, venus, à l'époque romaine, évangéliser les Juifs de Macédoine.

L'abbé J.-B. Chaud, dans la préface à la *Sainte Bible*, de Lemaistre de Sacy, rapporte, d'après Diodore de Sicile, que les premiers habitants organisés de la Grèce furent des descendants de la famille de Jacob qui n'avaient pas suivi Moïse dans le désert. Ils s'étaient répandus en Méditerranée, 1500 ans avant l'ère vulgaire.

Dans son ouvrage très curieux, *La race sémitique,* Théodore Vibert va encore plus loin. Tout en se déclarant d'accord avec l'abbé Chaud, il ajoute que les colonisateurs des îles égéennes, de l'Attique, de la Béotie, du Péloponnèse et des autres régions de la Grèce donnèrent leur alphabet phonétique aux Hellènes qui n'en avaient pas un.

En effet, en épelant l'alphabet grec, on s'aperçoit aisément que toutes les lettres reproduisent fidèlement les sons sémitiques équivalents. L'ordre de succession est même respecté. Nul ne saurait prétendre que ce seraient les Grecs qui auraient donné leur alphabet aux Sémites.

Durant un peu plus de trois siècles, de la fin du quinzième à celle du dix-huitième (1492-1800) la Citadelle du Judaïsme, comme on avait surnommé Salonique, connut une gloire littéraire et philosophique qui n'a pu être égalée par aucune autre ville, écrivait, en 1876, un savant rédacteur du *Jewish Chronicle* de Londres.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Rabbi Chaoul Molho fut le chef tout puissant de la communauté salonicienne, de 5595 à 5614 (1835-1854). Les neuf dixièmes de la population croyaient dur comme fer que ce démiurge ne pouvait ni devait mourir. Lui qui accomplissait tant de miracles, devant qui tremblaient grands et petits, dont les paroles étaient des oracles, qui taillait et excommuniait à tour de bras, qui condamnait à mort sans que nul osât se permettre la moindre observation, cet être surnaturel n'avait qu'à proférer une formule d'incantation, pour vivre tant qu'il voulait...

Pourtant, comme tous les mortels, Rabbi Chaoul qui était chargé d'années, passa de vie à trépas. Quand la nouvelle, rapide comme l'éclair, se répandit que l'idole avait cessé de vivre, toute la population juive qui connut des journées d'anxiété et des nuits sans sommeil, poussa des gémissements déchirants. Hommes et femmes, jeunes et vieux, enfants et vieillards envahirent les cours des synagogues, les places publiques, les abords du quartier du Grand Rabbinat, s'assirent à même le sol, et durant des heures interminables, avec des pleurs qui fendaient l'âme, entonnèrent les complaintes de la destruction du Temple, les élégies de Tijà Béav et tous les chants funèbres que la foule, désâmée, reprenait en chœur sur un ton lugubre.

Le Docteur Moise Allatini qui assista aux funérailles en rapporta une vision extrêmement pénible. En voyant des dizaines de milliers d'accompagnateurs littéralement désemparés, en présence de l'immense troupeau sans pasteurs conscients, en supputant la perte de potentiel d'une masse aussi dense et le péril éventuel qu'elle pouvait représenter pour elle même d'abord, pour toute la collectivité juive ensuite, le bon docteur en fut épouvanté. Il rentra chez lui pensif, plein d'amertume, désolé, presque honteux de la profonde décadence du judaïsme de sa ville natale. Le jour même, il décidait de consacrer toutes ses forces au relèvement matériel et moral du peuple auquel il appartenait.

Le hasard qui est le vrai maître de l'univers, fit bien les choses. Quelques jours après les événements dont je viens de parler, le comte de Camondo priait le Docteur Allatini de venir à Constantinople où était attendu le baron de Rothschild. Les trois éminents personnages avaient à régler avec la Porte des questions d'ordre financier et économique d'une très haute importance.

Un jour, à table, le Dr. Allatini fit rouler la conversation sur la déplorable situation des Juifs de Salonique. Pour remédier à un état de choses incompatible avec l'honneur du judaïsme, il fallait réformer les Talmoudé Tora et créer de toute urgence une école moderne. Le baron de Rotschild promit de prendre la chose à cœur. Dès son retour à Paris, il s'en occupa et eu la main on ne peut plus heureuse en envoyant à Salonique un grand hébraïsant et éducateur alsacien, le Dr. Joseph Lipman. C'était au printemps de l'année 1856 (Adar 5616).

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Je dois toutefois mentionner ici un fait qui a une importance exceptionnelle au point de vue linguistique et de l'orientation à donner au séfardisme.

Les écoles de l'Alliance Israélite Universelle ont arraché la masse juive orientale à l'état arriéré indescriptible dans lequel elle croupissait ; elles ont relevé de façon on ne peut plus adéquate son niveau intellectuel, moral et matériel, lui conférant littéralement une dignité humaine. Cela est incontestable.

Nul ne saurait imaginer ni croire, écrit mon père, ce qu'était, vers le milieu du dix-neuvième siècle, une maison d'enseignement hébraïque en Orient. Dans une pièce sans lumière, quarante à cinquante enfants de huit à quinze ans, en guenilles, affalés à même le sol, écoutent un être hirsute, long et dégingandé comme Don Quichotte, ou bouffi et ventru comme Sancho Pancha, qui leur serine quelque chose à coup de houssine. Ce fantoche demeurait parfois accroupi dans un coin ou assis à demi sur un grabat, sur une peau de mouton suintante, un coussin de paille, ou une toile grossière à moitié effilochée.

Quel contraste avec les écoles de l'Alliance, installées dans des maisons de maître, avec des classes spacieuses, bien aérées, donnant sur des patios ensoleillés ou des jardins verdoyants. Le premier soin de l'Alliance fut de donner la consigne de la propreté et de l'hygiène, prélude de la propreté morale et intellectuelle. Sur ce point, les résultats obtenus furent miraculeux. Les mamans y mirent leur "pundonor" — et envoyèrent à l'école des enfants bien lavés et peignés, décemment habillés, sans quoi ils étaient renvoyés chez eux impitoyablement. On vit disparaître, comme par enchantement, une foule de maladies cutanées, des trachomes chroniques, des otites récalcitrantes et autres coryzas rebelles.

Le croira-t-on ? L'Alliance dont chaque création scolaire était l'objet d'études et d'enquêtes minutieuses, commit, vis-à-vis des Juifs d'Orient, une erreur de psychologie inconcevable. Il est juste de dire que la responsabilité n'en incombait pas toute au Comité Central. Celui-ci a péché plutôt par manque de connaissance. La faute principale retombait en grande partie sur les dirigeants des communautés et sur les comités locaux.

Narcisse Leven qui fut parmi les dix-sept premiers fondateurs de l'Alliance, nous apprend que les statuts de la nouvelle institution qui allait régénérer le judaïsme partout où il était en butte à des vexations furent élaborés et publiés au mois de mai 1860. Des formulaires furent envoyés dans tous les pays des deux continents, accompagnés d'un commentaire explicatif et d'un appel sobre mais pathétique. Les statuts, les commentaires et l'appel, dit

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Narcisse Leven, furent traduits en plusieurs langues. Ce cher judéo-espagnol, cette langue maternelle de centaines de milliers de séfardis qui peuplaient le bassin oriental de la Méditerranée, qu'en faisaient les rédacteurs et traducteurs des documents publiés par le Comité Central ? Cet idiome suave, dix fois supérieur à toutes les langues latines, plus riche que le castillan lui-même, dont la culture aurait pu, mieux que le français et l'italien ou l'allemand, ouvrir à deux battants les portes de tous les pays civilisés des deux hémisphères, à des milliers et des milliers de nos frères ; ce parler harmonieux, délicieusement chantant, fut lamentablement négligé par l'Alliance ! Il y a eu là une faute terriblement grave, j'allais dire impardonnable, mais en tout état de cause éminemment préjudiciable aux intérêts vitaux du séfardisme qui aurait pu retrouver, du moins en partie, son prestige passé si profitable au judaïsme mondial.

Un siècle et demi après l'exode de 1492, un des plus grands historiens de l'époque, Gonzalo de Illescas, auteur, entre autres ouvrages de mérite, de la *Historia Pontifical,* parlant des Juifs séfardis, écrit avec une pointe d'étonnement admiratif, ce qui suit :

> *... Llevaron de acá nunestra lengua y todavia la guardan y usan de ella de buena gana; y es cierto que en las ciudades de Salonica, Constantinopla, Alesandria, el Caïro, y en otros centros de contratacion, y en Venecia, ni compran, ni negocian en otra lengua sino en español. Y yo conoci en Venecia, hartos judios de Salonica que hablan castellano, con ser bien mozos tan bien o mejor que yo.*

De son côté, Amador de Los Rios, auteur de la *Historia de los Judios de España,* écrit :

> *Llama la atencion el contemplar a un hombre perseguido y que vivia en medio de las mayores privaciones y zozobras, cultivar en pais estrano el idioma y la poesia nativos con tanta pureza...*

Gonzalo de Illescas et Amador de Los Rios exagèrent en disant que les séfardis conservaient, en terre étrangère, la langue et la poésie de la terre natale. Ce que nos ancêtres ont emporté du sol ingrat ibérique, ce qu'ils ont conservé c'est l'idiome le plus doux du monde, le parler au cachet biblique que les Espagnols, sous l'influence déformante du français, et de l'aveu du grand écrivain Rafaël Cansinos Assens, ont réduit en un langage guttural et marécageux.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Hélas, ce même malheur nous est arrivé à nous aussi séfardis, sous la même influence du français et de l'italien qui ont été à la base de l'enseignement dans les première écoles créées en Orient. Les participes, les préfixes et les suffixes, les conjugaisons irrégulières et régulières, l'absence d'accent tonique, les cédilles, les associations et agglutinations des lettres et de consonnes ont été autant de coups de massue ou de hache assénés sur la limpide diction du ladino qui a tout de même résisté à toutes les tortures qu'on lui infligeait, à tous les martyrs subis, aggravés par la pression formidable et quasi irrésistible des dialectes locaux et régionaux.

Si paradoxale, si fantastique que cela puisse paraître, le miracle de la conservation du Ladino nous le devons ... je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, ce phénomène en apparence impénétrable nous le devons aux *Hadarim* antédiluviens, aux *Hevroth* moyen-âgeuses, aux Talmudé Tora que nous avons connus dans notre première enfance.

Dans ces antres caverneux, la méthode d'enseignement est demeurée immuable comme un dogme. Durant des siècles, la moindre réforme n'avait pu être introduite. Les locaux devenaient de plus en plus vétustes et branlants. Les mélodies, les textes, les traductions, rien, rien ne variait d'un iota. Les maîtres toujours aussi squelettiques ou obèses. Le père disparaissait, le fils le remplaçait et servait chaud aux élèves la même sauce, avec le même sel et le même système usités par les anciens.

Et c'est là, dans ces creusets qu'il s'est conservé intact, dans toute sa pureté, dans tout son charme archaïque, tel qu'il fut importé de la presqu'île ibérique, dans les mêmes moules où il fut coulé par les créateurs, les savants Rabbis du dixième siècle.

Je me suis laissé dire que les académies hispaniques recommandaient aux étudiants qui voulaient se vouer aux recherches philologiques, d'aller faire un séjour à Salonique, dans les vieux quartiers juifs. De toute façon, en 1898, quand, à la suite de la découverte par Angel Pulido, des *Españoles sin Patria*, une délégation de publicistes et d'académiciens madrilènes visita Salonique, les membres qui la composaient ne voulaient pas se détacher des ruelles de *Rogos*, du dédale de *Calvasara* et des venelles de *Las Coulibas* où ils buvaient de l'ozone en écoutant les vieux de la vieille leur parler le même langage que Lope de Vega, Garcia Calderon, Cervantes Saavedra et d'autres contemporains du Quichotte première manière.

Arrivons à l'aspect que présentait l'échiquier de la communauté de Salonique durant la décade qui va de 1880 à 1890.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Au point de vue économique, la décade 1880-1890 fut, dans son ensemble, la plus brillante et prospère pour les Israélites de Salonique qui formaient l'agglomération juive la plus dense de tout l'Orient et de l'Occident, peut-être aussi du monde entier. Les trois villes méditerranéennes vraiment importantes de l'empire Ottoman, au point de vue numérique juif, étaient alors, Constantinople, avec 75,000 Israélites, sur près de 1 million d'habitants; Smyrne, 40.000 juifs sur 600.000 habitants, et Salonique, avec 82.000 séfardis sur une population de 140.000, habitants. La métropole de la Macédoine battait donc le record avec 60% de la population et 90% du mouvement dans toutes les branches et l'activité économique, sociale, morale et intellectuelle.

Cette masse énorme était divisée en deux fractions principales : les conservateurs et les libéraux. Les premiers englobaient les trois quarts des membres de la communauté. Les libéraux ne dépassaient pas 15.000 à 20.000 âmes. L'excès numérique du parti conservateur faisait sa grande faiblesse. 25.000 d'entre eux représentaient le prolétariat, presqu'en totalité à la charge de la communauté.

Une dizaine de mille autres formaient des corporations relativement cohérentes. Parmi les plus importantes on peut citer celles du bâtiment, des mariniers, des débardeurs, des manœuvres, des charretiers, des âniers, des portefaix, des pêcheurs, des cordonniers, etc... Quoique analphabètes et dépourvus de toute espèce de culture, ces êtres frustes étaient des gens de confiance. Ils entouraient de respect et considération leurs chefs qui jouissaient de beaucoup d'aisance et avaient la main large ouverte. Plusieurs de ces derniers vénéraient mon père qu'ils venaient consulter souvent et qui les guidait de ses conseils.

Vingt mille autres Juifs conservateurs étaient artisans, des ouvriers manuels, des boutiquiers, des manœuvres, des gagneurs modestes. Enfin, 5.000 à 6.000 s'accrochaient au service des synagogues, et à toutes sortes de besognes qui exigeaient un moindre effort.

La classe des Israélites libéraux de Salonique était, entre 1880 et 1890, quatre fois moins nombreuses que celle des conservateurs. Son influence dépassait non seulement celle de tous les concitoyens, Juifs et non Juifs, mais aussi celle des 350.000 coreligionnaires disséminés dans les vilayets de la Turquie d'Europe, et de l'Asie mineure, jusqu'en Syrie et en Mésopotamie.

Ces 15.000 à 20.000 progressistes concentraient entre leurs mains 95% des affaires, la majeure partie des richesses et surtout le monopole du savoir, ce qui leur permettait d'être en contact direct et permanent avec l'Occident. Dans son livre, *La Ville Convoitée,* P. Risal (pseudonyme de Joseph Néhama) dit:

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

… En 1880, la capitale Constantinople, cesse de détenir le monopole du commerce ottoman. Une décentralisation économique vigoureuse s'opère, qui s'achève définitivement vers 1885, et qui est toute au profit de Salonique...

L'aisance, dit-on, donne naissance à des idées de chapelle, qui engendrent à leur tour des rivalités et un esprit de domination conduisant à des tendances séparatistes. Les grandes familles juives de Salonique étaient les Allatini, les Morpurgo, les Fernandez, les Saias, les Misrahi, les Bajona, les Pereire, les Tiano et trois à quatre autres. Elles constituaient une vraie élite par la naissance, par le savoir et par la fortune. Venaient ensuite les Modiano, les Saporta, les Scialom, les Benveniste, les Saltiel, les Bebar-Juda, les Béjà, les Bensussan, les Benrubi, les Matalon, les Hassid, etc., qui formaient une sorte de bourgeoisie. De nombreuses autres familles — les Asséo, les Venezia, les Mosseri, les Calderon, les Massarano, les Florentin, les Matalon, les Beraha, etc., etc. — se rattachaient aux libéraux par des alliances et par le droit que confère souvent un enrichissement occasionnel.

Les conservateurs comptaient aussi dans leurs rangs de grandes familles spirituelles, telles que les Covo, les Nahmias, les Molho, les Gattegno, les Ménaché, les Amar, les Capoano, les Simha, les Amon, les Yaéche, les Moussafia, les Carasso, j'en passe et non des moindres.

Dans l'un et dans l'autre parti, des coteries, des rivalités profondes, des inimitiés solides se nouaient, se dénouaient, s'entrelaçaient. La querelle des Capulets et des Montaigus qui a donné naissance au roman de Roméo et Juliette que Shakespeare a porté à la scène et d'autres ont mis en musique, est vieille comme le monde. Elle est de tous les pays, de tous les siècles, de toutes les confessions. Elle sévit longtemps à Salonique, particulièrement de 1880 à 1890. Chose curieuse, c'est chez les conservateurs, au sein des familles rabbiniques qu'elle se montra la plus implacable et acharnée.

En venant d'Espagne et du Portugal, d'Italie ou d'ailleurs, les séfardis se groupaient par ville d'origine. Ils avaient leur synagogue, leur rabbin, leur législation, leurs traditions, leurs us et coutumes distincts. Des fusions se produisirent fatalement. Vers le dernier quart du XIX^{e} siècle, il ne restait debout que deux chefs spirituels, deux clans qui se disputaient l'emprise religieuse et juridique sur les ouailles. Ces deux partis avaient à leur tête l'un, la famille Covo et l'autre, la famille Nahmias. La bataille fut menée de façon impitoyable et presque unilatéralement par les Covo qui avaient pour eux le nombre et l'argent, le nerf de la guerre. Ils finirent par l'emporter et, à la mort du Grand Rabbin Samuel Nahmias, pasteur vénérable et magnanime, ils devinrent les seuls chefs de la grande communauté juive de Salonique. Cette dernière ne jouissait plus du prestige du passé.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Dans le parti libéral, les rivalités avaient plutôt un caractère d'ordre économique. L'élite qui était la plus jalousée, demeura toujours la même, noble, généreuse, impavide. C'est la bourgeoisie qui luttait pour avoir la préséance, la domination, les postes de commande, la place d'honneur.

Tant que les membres des familles de l'élite demeurèrent à Salonique, les choses allèrent plus ou moins bien, les budgets étaient équilibrés et les pauvres mangeaient à peu près à leur faim. Mais au fur et à mesure que les aristocrates disparaissaient ou émigraient en Occident, la prospérité des libéraux aussi bien que des conservateurs, le bien-être des uns et des autres et surtout le prestige de la communauté, tout alla en déclinant. L'appareil scolaire de l'Alliance lui-même finit par ressentir le contre coup des événements qui se précipitaient dans tous les domaines, sur tous les plans économique, social, culturel et politique. C'était le prélude aux perturbations qui allaient aboutir à l'appauvrissement des villages européens de l'empire ottoman. Ce dernier s'acheminait vers sa deuxième dislocation, plus exactement vers son démembrement définitif.

Donc, au mois de mai 1880, portant, pour la première fois, un costume *à la franque* je fus conduis à l'école de garçons de l'Alliance Israélite Universelle par Rabbi David Botton, premier professeur d'hébreu et grand ami de mon père. Le Directeur, Monsieur Danon me fit admettre à la classe enfantine qui était tenue par un moniteur indigène, Moïse Alphandary.

Grands et petits, tous savent pertinemment ce que c'est qu'une école. Je n'apprendrai rien à personne en décrivant celle de l'A.I.U. de Salonique où les choses se passaient du souterrain — car c'en était un — de Jacob Comprado à la vaste classe de l'entresol de l'école, avec des bancs disposés de façon à recevoir à gauche, la lumière entrant à flots, par une baie large et haute comme une porte cochère, et qui m'impressionna vivement.

Les langues enseignées étaient le français, l'italien, l'hébreu, le turc et le grec. Sauf quelques traductions sommaires des textes bibliques, le ladino, le cher idiome maternel n'avait aucune place dans nos études. Ni le Comité Central de Paris, ni le Comité local, ni surtout les maîtres qui étaient tous, à de très rares exceptions près, des séfardis, ne constatèrent, ni signalèrent cette grave lacune à qui de droit, lacune dont les conséquences furent, à mon sens, extrêmement préjudiciables aux intérêts vitaux des Israélites d'Orient.

On a accusé l'Alliance d'avoir déjudaïsé les séfardis. C'est là une calomnie aussi grossière qu'absurde. Aucune institution juive n'a fait autant pour la consolidation des principes fondamentaux du judaïsme. Le seul reproche qu'il soit permis de lui faire, c'est de n'avoir pas empêché la déjudéo-espagnolisation des séfardis qui ont fréquenté ses écoles.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Le programme des heures de travail était le suivant : Dimanche et Lundi, classe toute la journée ; le Mardi après-midi, congé hebdomadaire ; Mercredi et Jeudi, classe toute la journée ; Vendredi, jusqu'à midi. Les matinées de Samedi étaient réservées à des causeries ou à des lectures historiques que les maîtres faisaient aux élèves.

À l'école élémentaire privée j'avais étudié l'hébreu très à fond. À tel point que j'étais arrivé à lire dans les rouleaux de la loi à bobine déployée que m'avait enseigné Jacob Comprado et son associé Barouch Nissim. Par contre, je me suis initié complètement aux arcanes de la langue des Ottomans qui se composait alors du turc, d'arabe et de persan, ces deux derniers très imagés et poétiques.

De toute la période scolaire, je conserve nettement entre plusieurs autres, le souvenir de trois épisodes. Le premier ne manque pas d'originalité. Le voici : Tous les élèves des l'école étaient désignés par un numéro d'ordre. J'avais le No. 377. Or, je me nomme Chémouel. Par une coïncidence qui frappe par sa bizarrerie, la valeur numérique des lettres hébraïques qui composent mon nom est égal à 377. Toutes les fois que le rabbi me demandait : — Quel est ton numéro Lévy ? je répondais invariablement : Chémouel, Monsieur.

Cela faisait rire toute la classe, et je décrochais ainsi régulièrement six mauvaises notes. Ajoutées aux points noirs récoltés auprès des autres maîtres, cela me valait une privation de sortie le mardi après-midi. Il en allait ainsi durant toute l'année.

Pourtant, un mardi, le maître qui surveillait les rangs à la sortie, me fit venir près de lui et me tint le langage suivant :

—377, je sais que tu apprends bien tes leçons mais on m'a dit que tu te conduis mal en classe. Est-ce vrai ?

—Non, Monsieur.

—Pourquoi, alors es-tu privé de sortie ?

—Je l'ignore, Monsieur.

—Écoute, je vais te donner congé cet après-midi. Promets-moi de te conduire mieux désormais.

—Je vous le promets, Monsieur.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Et je m'en fus à la maison tout guilleret.

Juste en face de chez nous on élevait une bâtisse de grande envergure. J'adorais les nouvelles constructions. Cela permettait de grimper au haut des mats, de courir le long des échafaudages, de se balancer au rebord des plates-formes, d'enjamber les fenêtres. En sautant d'une poutre à l'autre, je fis une chute malencontreuse d'une hauteur de plusieurs pics.[1] On me transporta sans connaissance à la maison. Le médecin, accouru d'urgence, constata qu'il n'y avait pas beaucoup de casse. Quelques heures d'application de compresses brûlantes sur les parties du corps tuméfiées suffirent à me remettre sur pied à la nuit tombante.

Ce fut mon premier congé hebdomadaire. Le dernier aussi, car il ne me fut pas possible de chasser le naturel. À chaque tentative de ma part de rompre, il revenait au galop. Je dus me résigner à écouler mes après-midis de mardi au préau de l'école où le trapèze, les barres fixes, la corde lisse, les anneaux et autres balançoires étaient moins dangereux et plus distrayants que les poutres mal équarries des chantiers de construction.

Trois années plus tard, en franchissant le seuil de la deuxième et avant-dernière classe, une surprise extrêmement agréable nous attendait, tous les condisciples. Le Comité Central envoyait à Salonique le plus brillant, le plus savant, le plus distingué et aimable éducateur que l'Alliance ait compté dans les rangs de ses pléiades d'instituteurs. J'ai nommé Monsieur Joseph Cazés, un homme d'une rare dignité, dont tous les mouvements étaient pleins de noblesse.

Joseph Cazés ne sortait pas de l'École Normale d'Auteuil. Il était originaire de Tétuan où il fréquenta la première école fondée par l'Alliance. Charles Netter l'avait remarqué et pris en sympathie, au cours d'une tournée au Maroc. Le jeune élève avait la passion des sciences et des mathématiques. Le Comité Central l'encouragea et le poussa jusqu'à l'École Polytechnique. Une indisposition prolongée l'obligea d'interrompre ses hautes études. Il entra alors au service de l'Alliance et sa première étape dans l'enseignement fut Salonique.

Oh ! les heures inoubliables passées à écouter notre cher maître ! C'était un charmeur dont nous buvions littéralement les paroles. Nous n'avions pas besoin de longues répétitions pour retenir son enseignement lumineux. Ses discours, clairs, précis, se gravaient dans notre esprit et tous les élèves pouvaient les répéter avec la fidélité d'un disque de phonographe.

---

[1] Unité de longueur usitée naguère en Turquie et représentant 67 centimètres.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Je me rappelle la définition suivante qu'il donnait pour nous permettre de mesurer à quel point l'atome est un infiniment petit :

"Exposez, disait-il, un grain de musc dans une place publique immense. Celle-ci se trouvera entièrement saturée par les atomes d'arôme que dégage le grain de musc. Au bout de vingt-quatre heures, le poids de la substance odoriférante n'aura pas diminué d'un millième de milligramme".

Ce savant n'est pas demeuré longtemps à Salonique. Il fut transféré à Constantinople. L'Alliance lui confia ensuite la mission délicate d'aller fonder des écoles en Perse où le Shah qui s'était rendu compte du bienfait que constituait pour son pays l'œuvre éducatrice de l'Alliance, recevait le directeur Cazès avec le même cérémonial des ambassadeurs.

Joseph Cazès devint un excellent ami de notre famille. Quand, plus tard, naquit le *Journal de Salonique*, il en fut un des meilleurs et plus assidus collaborateurs. Ses lettres Persanes, publiées dans les colonnes de nos journaux, étaient reproduites par les périodiques juifs et même par la presse d'ınformation occidentale, le *Figaro* en tête.

Dans une de ses chroniques, notre dévoué collaborateur nous donna une version on ne peut plus curieuse de l'origine du mot *Istambul*. Les historiens grecs soutiennent que le dit vocable est une déformation de l'expression grecque *Is-tin-boli* qui signifie textuellement *à-la-ville*. On disait alors aller *à la ville*, comme on dirait, aller à la *Capitale*, aller à la Mecque. Le terme est resté et la cité de Constantin est devenue l'Istambul de nos jours.

"Avant de quitter Constantinople pour se rendre en Perse, Joseph Cazès demanda à un Persan de ses amis:

—*Tahran guzel* (Téhéran est une belle ville) ?

L'autre répondit :

—*Misl Islambol* (tout comme Islambol).

Or, l'expression *Islambol* veut dire: *Islam* (musulman) et *Bol* (abondant, très nombreux). Islambol signifiait donc la ville où les musulmans sont très nombreux. Tout comme Téhéran. Notre correspondant nous donnait cette explication étymologique pour ce qu'elle valait. Elle est toutefois très originale.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Autant les chiffres, les langues, les sciences, l'histoire et, dans une moindre mesure, le dessin me passionnaient, autant j'étais un cancre fieffé en géographie, avant de subir ma destinée d'Ahasvérus. La dernière distribution des prix à la veille de dire adieu à l'école de l'Alliance, fut célébrée avec une solennité incomparable, en présence de la haute société salonicienne et sous la présidence du nouveau consul général de France, Monsieur de Sainte-Marie.

Historien hors ligne, membre de l'Institut, Monsieur de Sainte-Marie avait représenté brillamment la France au Pays du Milieu, en Chine, durant de longues années. Il avait écrit sur ce monde mystérieux une série de mémoires savants qui parurent dans la *Revue des Deux Mondes* et obtinrent un succès extraordinaire.

Par déférence, le directeur de l'école, Monsieur Danon, lui proposa d'interroger les élèves de première. Nous étions tous groupés dans un coin de la grande salle. Je ne sais qui me poussa violemment sur l'estrade, face à l'assistance attentive. Le silence se fit instantané, impressionnant. Monsieur de Sainte-Marie, avec un sourire des plus engageants me posa la question sibylline suivante :

—Mon petit ami, voulez-vous me parler des divisions intérieures de la Chine ?

Je devins cramoisi. Je sentis tout mon corps et transir et brûler comme dit Racine dans *Phèdre*. Je faillis littéralement tomber comme une masse inerte. Monsieur de Sainte-Marie s'en aperçut-il ? Vit-il combien j'étais interloqué ? Je l'ignore. Le fait est qu'il enchaîna lui-même et, pendant un bon quart d'heure que nous eussions voulu voir durer un siècle, il brossa, avec un art prestigieux, dans un style d'une éloquence rare, un tableau vivant, palpitant, pathétique de la patrie des mandarins. Son discours radieux était tout autre chose que les légendaires ombres chinoises.

Les applaudissements crépitèrent, enthousiastes, frénétiques, délirants, durant de longues minutes. J'en profitai pour me retirer de l'estrade, en saluant à plusieurs reprises, comme si l'ovation s'adressait au cancrelat que je représentais sur la scène.

Qu'allais-je faire, qu'allais-je devenir, à l'âge de 16 ans, en quittant l'école ! Il n'était pas question de chercher du travail et je n'étais pas assez mûr pour aider mon père et mes frères dans la rédaction de *La Epoca*, moins encore dans l'administration de l'imprimerie.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Mon plus vif désir était de poursuivre des études supérieures. Mes parents ne voyaient aucun inconvénient. Quoique disposant d'une certaine aisance de trésorerie, ils n'avaient cependant pas des moyens suffisants pour me permettre d'aller parfaire mon instruction en Europe comme on disait à Salonique. De plus, il y avait à la maison cinq sœurs qu'il faudrait songer à doter.

L'idée me vint de m'adresser à l'Alliance. Sans en prévenir les miens, j'écrivis une lettre à Monsieur Isidore Loeb, secrétaire général du Comité Central, lui donnant comme référence la maison Allatini. Monsieur Loeb répondit aussitôt que le programme de l'Alliance n'envisageait pas l'attribution de bourses à des étudiants libres.[1] L'Alliance avait son école normale où elle formait les futurs instituteurs de ses propres écoles. Les candidats étaient choisis, après concours, parmi les lauréats des établissements déjà existants en Afrique du Nord et en Turquie, et ce n'était pas mon cas.

Cette lettre fut remise à mon père par la maison Allatini dont le chef était le Président du Comité local. J'en fus navré et déclarai que je n'entreprendrai aucun travail avant d'acquérir une culture plus étendue.

Mon frère aîné, Daout efendi, directeur du bureau des passeports, était aussi secrétaire particulier du gouverneur général de la province, Réouf Pacha, et très lié avec tous les hauts fonctionnaires. Il s'ouvrit à mon sujet au directeur de l'instruction publique, Emroullah efendi, qui venait de recevoir l'ordre de créer un lycée impérial à Salonique. Je fus inscrit un des premiers, comme élève interne, au nouvel établissement d'instruction secondaire.

Le lycée était installé dans deux immenses palais, véritables caravansérails, encadrés de vastes cours et de beaux jardins andalous, le tout cédé à l'État par un vieux pacha richissime habitant Constantinople. Sa situation, au sommet de la colline, du versant sud de laquelle la ville dévale en amphithéâtre vers la mer, était idyllique. Pierre Loti qui faisait parfois des croisières à Salonique et m'accueillait à sa table, me disait que l'aspect du berceau d'Aziadé, paresseusement étagé au flanc des coteaux, l'enchantait éperdument.

Du côté nord, les bâtiments étaient adossés au mur d'enceinte qui entourait la cité et du haut duquel le regard plongeait à perte de vue sur la campagne environnante. L'endroit était fait pour rêver et le pacha sensuel qui en avait fait son gynécée n'était pas dépourvu de goût.

---

[1] Une dizaine d'années plus tard, Monsieur H. Goldsmith, membre du Comité Central, créa, de ses propres deniers, des bourses pour des étudiants libres.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Bien souvent, par des nuits étoilées ou par clair de lune, avec quelques camarades de chambrée, nous nous glissions hors des couches et, à pas de loup, nous allions nous promener sur le chemin de ronde, large de trois mètres, des remparts hauts de vingt *archines,* récitant des poèmes du *Gulistan*, de Fézouli ou des pages entières de l'adaptation de Télémaque par Namik Kemal bey, le plus illustre écrivain turc du dix-neuvième siècle. L'œuvre de Kemal Bey est à la littérature sentimentale ottomane alors naissante, ce que le chef d'œuvre de Fénélon était au romantisme de son époque.

Les études secondaires du lycée durèrent trois années. On m'avait baptisé du nom de Kémal. Il me vient presqu'une gêne de le dire : Je réalisais le turc classique mieux que mes condisciples musulmans. La connaissance approfondie des racines hébraïques qui ont la même origine que celle de l'arabe ; les inflexions et souplesses des langues latines — espagnol, italien et français — qui m'étaient familières, me rendaient plus compréhensibles et assimilables les vocables et les tournures des phrases de l'amalgame tourano-arabo-persan qui formait l'idiome composite turc.

Cela flattait beaucoup tout le monde scolaire. Maîtres et élèves me témoignaient une sympathie manifeste. Le directeur de l'instruction publique dit un jour à mon frère: "Daout, nous ferons de Kémal si cela continue ainsi, un professeur de littérature turque".

La sympathie, je dirai même la visible affection dont j'étais l'objet, avait, comme je finis par m'en rendre compte un peu trop tard, un but caché. Maîtres et élèves, notamment le professeur d'arabe, Hadji Choukri efendi et le surveillant général Abdullah efendi se complaisaient de me vanter l'islamisme comme étant destiné à conquérir le monde. Tous caressaient *in petto* le rêve de me voir entrer dans le giron de la mosquée et, qui sait ! peut être de me faire accomplir le pèlerinage sacré à la Caaba, la fameuse pierre noire conservée précieusement dans la grande *Djami* de la Mecque.[1] C'eût été pour chacun d'eux une gloire d'arracher à la perdition une âme d'infidèle, et un titre à l'obtention au paradis, d'une houri supplémentaire. (Les houris étaient des femmes d'une beauté céleste promise par le Coran, dans la vie future, aux musulmans intégraux).

Chez Jacob Comprado j'étais devenu, il est vrai un petit dévot, mais en quittant l'école de l'Alliance où j'avais acquis, quoique vaguement, une première notion de l'atome, le scepticisme religieux était entré dans mon esprit par la même voie que l'idée concrète du racisme. Je dois ajouter ici que j'étais

---

[1] Les traditions arabes prétendent que la Caaba occupe l'emplacement du premier temple érigé au vrai Dieu sur la terre, par le patriarche Abraham, au lieu même où ce dernier vit apparaître l'ange Gabriel.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

de mauvaise composition, d'un caractère impulsif et querelleur. Aussi, les tentatives d'amorçage de mes camarades me firent me cabrer. Aussitôt le charme fut rompu.

Un des vœux des musulmans pieux est de copier de leur propre main le texte du Coran et de le conserver comme une relique. Pour ce faire, il fallait posséder les éléments de la langue arabe et connaître l'écriture dite *Riq'a*. De plus, il était indispensable d'observer les cinq prières quotidiennes, précédées des ablutions correspondantes. Notre surveillant général Abdullah efendi possédait à cet effet toutes les qualités requises. Il était en outre *Rufa'i*, mangeur de verre, ce qui atteignait le summum de la piété.

Bien entendu, notre homme transcrivait le Coran avec la plus grande minutie, le soir, à la salle d'étude. Toute les fois qu'il s'attelait à l'accomplissement de ce sacerdoce, il procédait au préalable à une sixième ablution puis étalait sur son pupitre une feuille blanche, taillait ses calams, portait le Coran à ses lèvres, marmottait une prière, déployait le livre saint, se composait une attitude austère, comme les derviches tourneurs prêts à s'absorber dans le nirwanah, et entamait sa besogne.

Abdullah avait une écriture remarquable, chaque petite page de son album était une composition artistique, un tableau de maître, un vrai joyau ornemental. J'adorais les arabesques. Aussi, je demeurais de longs moments à regarder l'écrivain incurver savamment les lettres par elles-mêmes si harmonieuses de l'alphabet arabe. De temps en temps, Abdullah efendi sirotait voluptueusement une gorgée d'eau d'un verre minuscule, la faisant précéder ou suivre d'une espèce de bénédicité.

Quel sens cet envoûté donnait-il à mon extase ! Nous causions un soir de la secte des *Rufa'i* à laquelle il appartenait. Il me dit à brûle pourpoint, d'un air confidentiel et inspiré :

—Kemal, si tu embrasses l'islamisme, je mangerai devant toi en entier, ce verre, et te ferai cadeau d'un Coran, richement relié et entièrement copié de ma main.

Je le blaguai très innocemment et lui répondis que la religion juive était antérieure et supérieure à toutes les autres, sans pour cela me tenir captif. Je ne voyais pas pourquoi j'embrasserais une croyance que je n'estimais pas valoir celle de mes pères.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

À ces mots, Abdullah efendi entra dans une colère folle : il me couvrit d'injures et ameuta contre moi tous les élèves qui se trouvaient dans la salle. C'était là un bien mauvais signe. J'étais le seul israélite parmi trois cents internes. Franchement j'en fus épouvanté.

À partir de ce soir-là, en voyant qu'ils ne parviendraient pas à me convertir, les élèves changèrent de tactique à mon égard. La sympathie intéressée qu'ils me témoignaient jusque là hypocritement, se changea, du jour au lendemain, en une jalousie féroce, en une aversion profonde animée par le fameux docteur Nazım bey, de triste mémoire.

L'hostilité ouverte dont j'étais devenu l'objet et qui s'expliquait *ab absurdo,* avait aussi une raison d'être. Mes compagnons de classes admettaient bien ma supériorité dans l'étude des sciences physiques et naturelles. Mais ils ne pouvaient pas me pardonner d'être plus fort qu'eux en leur propre langue ; ils n'arrivaient pas à digérer cette pilule pour eux trop amère. Deux faits, insignifiants en eux-mêmes, mirent le comble à leur rage et furent la cause de la haine indéracinable qu'ils me vouèrent.

Un beau jour, une commission d'inspection envoyée à l'improviste de Constantinople, se présenta à l'école, accompagnée du directeur de l'instruction publique. Elle fit irruption dans les classes où elle se mit à interroger les élèves impromptument, sur toutes les matières. Elle vint aussi dans la nôtre. Un de ces Messieurs monta sur l'estrade, prit un morceau de craie et traça au tableau noir la phrase arabe suivante qui ne s'efface pas de ma mémoire.

Oubibbou el salibine ve lestu minhum ial allah-é yerzicouni salahn.

Se tournant vers les élèves, il dit avec autorité:

—Traduisez-moi cela. Celui qui en donnera une version juste recevra une récompense.

Les élèves demeurèrent pantois, sidérés. Nul n'osait rompre le silence glacial. Je levai timidement la main. Invité à venir sur l'estrade, je traçais la traduction suivante : J'aime les pacifistes et j'en suis car Allah me nourrit en paix.

—*Aférine* (bravo, très bien). Comment vous appelez-vous, mon garçon !

—Kémal, *efendim* (monsieur).

—Kémal quoi !

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

—Kémal Lévi, efendim.

—Tu es Turc.

—Oui, *efendim*.

—Musulman !

—Non, efendim, je suis de confession (*millet*) israélite.

—Y a-t-il d'autres israélites ici ?

—Parmi les internes, non ; mais il y a cinq externes.

—Connaissent-ils le turc comme toi !

—Je ne crois pas, efendim.

—Où as-tu appris la langue nationale ?

—A l'école de l'Alliance Israélite, *efendim*.

—Merci, mon garçon.

Emrullah efendi intervint et dit à l'inspecteur : "Ce jeune homme est le frère du directeur du bureau des passeports, Daout efendi, fonctionnaire supérieur très apprécié".

—J'aimerais faire sa connaissance pour le féliciter.

Et s'adressant aux élèves, l'inspecteur leur dit:

—Je vous souhaite d'aimer l'étude comme votre camarade Kémal Lévy.

Un autre jour, le professeur de littérature turque, le célèbre philosophe Djoudi efendi, expliquait les finesses du style vraiment sublime de Kémal bey, auteur de l'adaptation en langue turque du Télémaque, de Fénélon. Devant l'indifférence et l'incompréhension des élèves qui baillaient aux corneilles, Djoudi efendi lança avec indignation la fameuse apostrophe persane: *Men tchi kiouyem, tamboura tchi kiauyed !* (Que dis-je, moi, et qu'en pensent les gens sourds comme la peau du tambour).

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Se levant de sa place et fermant le livre il demanda en ricanant si quelqu'un pouvait traduire en une phrase lapidaire les mots persans qu'il venait de prononcer.

Silence total, entrecoupé par le ronflement inopiné de l'élève Husni qui prenait insolemment un repos mal gagné. Je levai le doigt et dis de ma place: *Nérde Cham, nérde Baghdad* (Où est Damas, où est Baghdad). Interjection orientale s'appliquant à des interlocuteurs qui ne comprennent pas et sont aux antipodes les uns des autres.

—Aférim Kémal, s'écria Djoudi efendi.

Ce maître des maîtres, qui avait toujours le mot pour rire, ajouta:

— *Yanimà guiél* (viens près de moi). Je vais demander que l'on applaudisse discrètement pour ne pas effrayer ce pauvre Husni, si insensible aux malheurs de l'inconsolable Pénélope et qu'une paresse congénitale vient de plonger dans les bras de Morphée.

Ces deux faits, en apparence si anodins, creusèrent davantage l'abîme qui me séparait de mes camarades. Ces derniers se dirent qu'il fallait, coûte que coûte, se débarrasser de ma présence. Une raison plus impérieuse que toutes les autres rendait urgente l'élimination du juif : la fin du cycle scolaire approchait. L'élève qui obtiendrait les meilleures notes recevrait une bourse de l'État lui permettant de suivre trois années de cours complémentaires de spécialisation à l'Institut Impérial de Galata Serai, à Istanbul. Inéluctablement, je devais sortir avec le numéro "un", car le jury d'examen ne badinait pas

L'occasion si anxieusement cherchée par toute la classe s'offrit toute seule et bien à point. Il restait un dernier concours à passer. C'était sur l'histoire générale. Le sujet proposé fut : La légende de Rémus et Romulus, les deux frères jumeaux fondateurs de Rome.

Nous étions restés vingt-trois concurrents. On nous installa dans la grande salle qui servait de *Mesdjid* (oratoire). Assis sur des coussins plats, sous l'œil sévère du surveillant général, munis d'un crayon et d'une feuille blanche, les élèves se mirent à évoquer leurs réminiscences historiques. Inutile de dire que mon papier fut terminé le premier et remis à Abdullah efendi, devenu mon ennemi numéro un depuis l'algarade consécutive à la tentative échouée de la conversion.

Il était défendu de sortir de la pièce. Aussi je me promenai de long en large et arrivai devant le *Kiblé,* coin d'où le Hodja officiait. Sur un petit guéridon recouvert d'un tapis de velours vert, reposaient trois étuis contenant des livres de prières. J'en saisis un, fit tourner les pages au hasard et le remis aussitôt en place.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Je venais de reprendre la marche quand je vis venir à moi l'élève Ismail bey, les yeux hors d'orbite, le teint violacé, le rictus amer et la haine peinte sur son mauvais visage. Il éructa, l'air menaçant :

—Qu'as tu fait ?

Je le regardai ahuri et répondis avec calme :

—Mais, rien, qu'est-ce qui te prend ?

—Tu t'es approché du *Kiblé* ?

—En effet, j'en reviens. Qu'est-ce que cela prouve ?

—Tu as touché au Coran ?

—Oui, j'y ai jeté un coup d'œil et l'ai aussitôt replacé dans son étui.

— Mais, tu es *Djénabet* ! (État d'impureté qui ne permet pas de toucher un livre saint sans procéder à une ablution préalable) Tu as souillé le Coran !

— Je n'ai nullement pensé à mal en tournant innocemment les pages…

Tout en causant je m'approchai instinctivement de la porte de sortie, ce qui me sauva la vie. D'autres élèves survinrent. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, une meute hurlante, sans même savoir de quoi il retournait, se mit à m'invectiver bassement. Fort heureusement, j'avais déjà dépassé le seuil de l'oratoire.

— N'aboyez pas tous à la fois, criais-je hors de moi. Descendez un à un dans le préau, nous y réglerons nos comptes.

Ce qui s'est passé ce jour-là, le soir qui suivit et le lendemain matin est trop pénible et douloureux à dire. Mes tempes battaient la fièvre. Je dus me réfugier à l'infirmerie. Les lâches ! Dans la nuit les élèves et le surveillant général rédigèrent un *mazbatà* (rapport) fulminant dans lequel il était dit que j'avais insulté Mahomet, souillé le Kiblé, déblatéré contre la religion ; que je passais des nuits entières à lire, que j'importunais constamment les élèves, les débauchant et commettant tous les méfaits contraires à la bienséance.

Ce rapport, portant les signatures de tous les élèves et approuvé par le surveillant-général, fut remis le lendemain à la première heure, au directeur Hamid efendi. Sans aucune forme d'enquête, ce dernier, plus lâche que tous les élèves, décida de faire procéder à mon expulsion (*tard aléni)* le jour même. En

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

attendant l'arrivée de tout le corps enseignant, il me fit incarcérer à la prison de l'école, donnant ainsi tous apaisements aux élèves qui menaçaient de faire grève et peut-être un bien mauvais coup.

Comment suis-je parvenu à briser les barreaux de ma geôle ? À assommer à demi deux gardiens ? À traverser une dizaine de dortoirs et de couloirs ? À projeter et enfermer le portier dans sa cage? À forcer la porte cochère ? À échapper à la tourbe lancée à mes trousses et qui clamait, à une heure si matinale, dans les rues paisibles du quartier turc; *Toutine ! Toutine !* (Arrêtez-le, arrêtez-le) ? À franchir, à la course, sans une pause, dix-sept kilomètres, jusqu'à atteindre la ville d'eaux de Langada ? Je me le demande à moi-même ! Est-il possible, est-il croyable d'accomplir un exploit aussi téméraire ?…

Un jour viendra où, moderne Silvio Pellico, je parlerai de "*Ma prison*".

Une heure après mon évasion, Hamid efendi avait l'audace d'envoyer à mon frère, Daout efendi, un billet l'invitant à me ramener à l'école. Du tac au tac, mon frère, par lettre expresse sommait le funambulesque directeur de rendre sans délai à sa famille, l'élève confié à sa garde et dont il était seul responsable.

La police locale et régionale fut alertée. Des dépêches urgentes partirent dans toutes les directions. Au bout de deux jours, on finit par me retrouver chez des parents qui suivaient une cure à Langada et qui avaient eux-mêmes signalé ma présence à la famille.

Ramené à Salonique, je fus conduit chez le gouverneur général, Réouf Pacha. Là, en présence du Mutessarıf Pacha, du Defterdar Bey, du directeur de l'instruction publique et de mon frère, je racontai tout ce qui s'était passé. Mes larmes émurent l'aréopage et le convainquirent de ma sincérité. Tous les hauts fonctionnaires m'engagèrent à regagner ma place à l'école d'où Hamid efendi et le surveillant-général Abdullah efendi furent licenciés le jour même. Je remerciais ces Messieurs d'avoir fait justice, mais refusai net de retourner au lycée.

La bourse d'État fut attribuée à mon voisin de dortoir Nazım bey qui avait mené tout le complot. Il en ourdit un autre, vingt ans après, contre la république turque. Arrêté et jugé avec ses complices, il fut pendu haut et court sous les platanes de Çankaya à Ankara.

Je passai une dernière année à l'École Supérieure de Commerce Tereki, qui était dirigée par un Français, Charles de Gaulle. Était-ce un oncle ou un parent du sauveur de la France de 1944 ?

En mai 1890, j'entrais au bureau du contrôle des Chemins de Fer Orientaux, inspection de Salonique-Zibeftché.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

1890—1900

Dans les pages qui suivent, je vais m'efforcer de procéder avec méthode, de coordonner, compiler, comprimer aussi succinctement que possible la kyrielle d'avatars qui fut mon lot à un âge où l'individu a le plus besoin de faire appel à toutes ses facultés, de concentrer ses efforts, ses ressources intellectuelles pour orienter sa voie dans un sens déterminé, vers un idéal concret, exempt de rêves nébuleux, de velléités d'escalader la colline des chimères.

Dans la nuit du 4 ou du 5 septembre 1890, deux mille maisons furent la proie des flammes dans les quartiers israélites de la ville de Salonique. 30 à 35.000 âmes se trouvèrent, du jour au lendemain, sans abri, sans effets d'aucune sorte, dépouillés de tout. À cette époque lointaine, quatre-vingt-dix pour cent des immeubles de la vieille cité thermaïque étaient construits avec des matériaux facilement inflammables. Le feu avait pris dans le logement d'une vieille femme seule. Alimenté par un vent violent soufflant du Vardar, l'incendie se propagea avec une rapidité extrême. En moins de deux heures, des quartiers entiers flambaient comme des torches. À l'aube, sept mille foyers avec tout leur contenu étaient réduits en cendres.

Dès la première heure du matin du 5 septembre, les secours s'organisèrent. Il en vint de tous les côtés. Le Sultan envoya de sa cassette particulière cinq mille livres-or ; le grand mécène athénien, Constantin Cingros expédia du Pirée un bateau chargé de vivres, de vêtements et 700 tentes militaires. D'autres philanthropes de Constantinople et des grands centres européens se distinguèrent par leur générosité. La ville de Salonique fit aussi des miracles. Les Israélites de Turquie et d'ailleurs donnèrent des témoignages de solidarité vraiment touchants. Tant bien que mal, les sinistrés furent soulagés. Aussitôt après le déblaiement des décombres, l'alignement des rues était fait, les autorisations de reconstruire accordées, et une armée d'ouvriers s'attelait à la besogne. En moins d'un an, presque toutes les maisons se trouvèrent réédifiées.

L'aménagement des nouveaux quartiers donna au département des ponts et chaussées l'idée heureuse de remanier le plan de la ville et de l'établir sur des bases modernes. Jusque là, les rues de Salonique, tortueuses et zigzaguantes, étaient étroites et mal orientées. Les plus spacieuses et droites, percées jadis sur l'ordre du gouverneur Sabri pacha, avaient dix mètres de large. L'avenue Midhat pacha, les artères du quartier franc et la fameuse *Via Ignatia* ne

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

dépassaient pas sept à huit mètres. Au beau milieu des carrés qui remplacèrent les quartiers incendiés, on créa un boulevard de vingt mètres de large. Il descendait jusqu'à la mer et était planté d'une rangée d'arbres de chaque côté.

Mais, l'événement le plus sensationnel, le vrai miracle de l'incendie du 4 septembre 1890 fut la découverte par le monde savant, et par les Saloniciens eux-mêmes, des trésors archéologiques inestimables et des modèles incomparables d'architecture byzantino-romains que renfermait la métropole de la Macédoine. Les flammes dévastatrices n'avaient pas détruit seulement deux mille maisons juives. Elles avaient pénétré dans la grande mosquée *Aya Sofia*, flanquée de quatre minarets, et fait une flambée monstre des échafaudages en bois qui enveloppaient d'une ombre propitiatoire la grande nef et les parois latérales de l'ancienne église transformée en maison de prières musulmane, et en cachaient complètement la voûte. Les flammes n'avaient pas seulement dévoré les boiseries. Elles avaient aussi détaché et fait tomber les couches épaisses d'enduit qui masquaient intérieurement les fenêtres ogivales de la couple hémisphérique. La lumière du jour entrant à flots, mit en évidence une des plus artistiques merveilles du monde, les plus belles et anciennes mosaïques que l'on connaisse.

De tous les pays d'Occident et du Nouveau Monde, les plus illustres archéologues firent alors le voyage de Salonique. Leur émerveillement fut indescriptible. Le professeur Papageorges d'Athènes chargé par le gouvernement hellénique, sur la prière de la Sublime Porte, de diriger les travaux de restauration éventuels, et de rechercher les ouvrages anciens, faisait aux visiteurs européens et américains les honneurs des découvertes, les accompagnant de descriptions adéquates qui ravissaient les auditeurs.

Au sommet du dôme, en un ruissellement d'or, de gemmes, d'émaux multiformes, de pierreries rutilantes, s'étalait le Panthocrator, l'ascension de Jésus. Tout à l'entour, en contre-bas du Christ et, formant la frise de l'hémisphère, les douze apôtres en des attitudes stupéfaites, observent leur maître qui monte, monte, monte…

Dans la nef, au-dessus de l'autel, se trouve une autre mosaïque représentant la Sainte Vierge assise sur le trône et tenant l'enfant Jésus contre sa poitrine.

Le faste, la fraîcheur, l'éclat resplendissant de ces joyaux qui datent pourtant du temps de l'Archevêque Paul, du commencement du septième siècle, sont suprêmes. Les mosaïques de l'église Sainte Sophie de Salonique forment un ensemble d'œuvres d'art unique.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Le bruit fait dans la presse mondiale autour des découvertes archéologiques dues au hasard d'un incendie accidentel, eut un écho dans Salonique même dont les habitants ignoraient l'histoire de leur propre ville natale. Le tort de nos écoles, y compris les établissements de l'Alliance Israélite Universelle, était d'enseigner une foule de choses exotiques et de négliger l'histoire locale. Celle de la ville de Salonique est particulièrement intéressante. Disons-en quelques mots brefs :

> "... Toutes les villes anciennes et célèbres, écrit J. de Hammer dans son *Histoire de l'Empire Ottoman* en dix-huit volumes, ont subi les vicissitudes qui s'attachent aux choses de ce monde ; elles ont leurs monuments souillés par des mains impies, les murs arrosés du sang des habitants ; il plane sur elles une fatalité particulière. Le doigt de Dieu semble avoir marqué Salonique de ce terrible sceau de malheur". (1835).

De son côté, Joseph Néhama, le meilleur mémorialiste de Salonique dit, dans son chef-d'œuvre *La ville convoitée* :

> "Peu de villes au monde ont eu une destinée aussi orageuse que celle de Thessalonique sur laquelle a toujours plané une fatalité mystérieuse... Tous les climats lui ont envoyé des maîtres ; toutes les mers, des pirates. Les hordes venues de toutes les contrées lointaines l'ont dévastée ; les Sarrasins, les Normands, les Catalans, les Gaulois, les Turcs, les corsaires de toutes les races l'ont outragée. Massacres, épidémies, séismes, elle a été accablée de toutes les humiliations, de toutes les souffrances. Elle a bu jusqu'à la lie le calice de l'amertume..."

Pour ne pas demeurer sur une note aussi pessimiste, j'ajoute que Salonique a également connu toutes les grandeurs, tous les honneurs, toutes les gloires. Avant de recevoir son nom actuel, elle s'appela d'abord *Hallia*, puis *Therma*, à cause de ses sources d'eaux ferrugineuses aujourd'hui disparues.

Le premier qui ait convoité Therma, en 481 avant l'ère vulgaire, fut le roi des Perses, Xerxès. Grimpé au sommet de la colline où devait s'élever plus tard la citadelle aux sept tours, il avait contemplé un site merveilleux et son désir de conquérir ces lieux enchanteurs s'en était accru. C'est dans ce paysage splendide que, un siècle et demi plus tard, Cassandre devait reconstruire Therma et lui donner le nom de Thessaloniki, en l'honneur de sa femme Thessalonice, sœur d'Alexandre le Grand.

Sa situation en amphithéâtre jusqu'au bord de la mer, les avantages qu'elle offrait au commerce et à la navigation fixèrent sur cette ville l'attention des rois de Macédoine dont elle devint la métropole. Dans la suite, les empereurs de Rome et de Byzance l'embellirent à leur tour de nombreux monuments de palais somptueux, de stades, d'arcs-de-triomphe, d'hippodromes,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

de propylées, de jardins magnifiques et de bosquets ombragés, de palestres et d'autres lieux de rencontre pour les philosophes, les rhéteurs suivis de cohortes d'esthètes et de péripatéticiennes en mal de poésie.

Salonique eut son sénat, ses cirques, ses gladiateurs. Des rois macédoniens y établirent leur capitale ; l'empereur Galère en fit sa résidence préférée, Constantin y effectua des séjours prolongés, Théodose y demeura douze ans, Chaoul de Tarse, dit Saint-Paul lui donna le baptême, Saint-Cyrille et Méthode y virent le jour. Les Gaulois, les Sarrasins, les Wisigoths, les Lombards l'assiégèrent, le marquis de Montferrat y régna, en épousant la fille de l'empereur Manuel Comnène, qui lui apporta en dot le royaume de Thessalonique ; les Grecs cédèrent la ville aux Vénitiens qui y ajoutèrent de nombreux travaux de défense et en firent une grande métropole commerciale. En un mot, Salonique eut, durant de très longues périodes, ses jours fastes et rivalisa avec Rome, Athènes et Constantinople, dans tous les domaines de l'art, des sciences, des lettres, de l'industrie et du commerce.

Après avoir connu toute la gamme des bonheurs et des malheurs, passé par les mains de plusieurs envahisseurs, pillards, pirates et conquérants, subi la peste et mille calamités, Salonique, tomba aux mains du Sultan Murat II. Ce dernier en avait confié l'attaque, dans les premiers jours du mois de mars 1428, au commandant Hamza bey, en l'honneur duquel une mosquée portant son nom fut érigée en pleine rue Ignatia.

Cet acte de piété eut comme contre-partie le sac de toutes les églises et de tous les palais, le vol de tous les biens des habitants, le viol des jeunes filles et des femmes sous l'œil des parents et des maris.

Le premier soin de Murat II en s'emparant de Salonique fut de faire enlever les entablements des jaspes polychromes qui revêtaient les magnifiques édifices, et formaient des dessins allégoriques, aux lignes impeccables. Ces marbres furent envoyés à Andrinople et employés à la construction de bains publics. Puis, la ville fut abandonnée à la merci des bachibozouks qui commirent les pires atrocités, pillant, brisant les monuments les plus célèbres, détruisant, incendiant tout ce qu'ils pouvaient. "Ainsi souillée, écrit l'historien Anagnoste, Salonique pleura; elle pleura de n'avoir pas été anéantie par un tremblement de terre, engloutie par les eaux de la mer, dévorée par le feu du ciel, plutôt que de se voir si tristement tomber sous la hache et la houe des Turcs ... "

De même que chez les Israélites, l'imagerie est formellement prohibée par la religion musulmane. Aussi, dans les quelques églises qui furent converties en mosquées, les ornements et les mosaïques reçurent une forte couche d'enduit ou furent masquées par des palissades. Ces précautions permirent de conserver des trésors, jusqu'au jour où le feu purificateur les livra à la science et à l'histoire.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Salonique était, de mon temps, la tête de ligne de trois voies ferrées : Salonique-Zibeftché qui reliait l'Orient à l'Occident à travers les Balkans ; Salonique-Constantinople qui conduisait à Andrinople et à la capitale, par Dédéagatch et la Thrace ; et Salonique-Monastir qui constituait une ligne régionale macédonienne. Aujourd'hui elle est de plus raccordée à Athènes.

J'ai servi dans les trois premières administrations, de 1890 à 1896. Les Chemins de Fer Orientaux appartenaient à une compagnie autrichienne ; la ligne Salonique-Monastir était ottomane et celle de la Jonction Salonique-Constantinople dépendait de la Régie française dirigée par le comte Vitalis.

Les dirigeants des Orientaux, tous autrichiens, étaient des fonctionnaires exigeants, tatillons, mesquins, des cerbères détestables. Ils ne toléraient pas que les employés fissent mine de respirer entre deux additions. L'inspecteur principal Steiner avait son bureau en face de l'escalier d'entrée d'où il surveillait les allées et venues. Malheur à l'employé qui arrivait une ou deux secondes en retard. C'étaient des simagrées à n'en plus finir.

Comme son nom l'indique, le bureau du contrôle consistait à contrôler les opérations effectuées par le personnel. Mon rôle était de vérifier les calculs des expéditions en petite et en grande vitesse, par les stations de la ligne. Les malheureux bureaucrates s'empêtraient dans les conversions des okes et drachmes en kilos, des piastres et paras en centièmes et inversement. Une oke équivalait à un kilo 285 grammes ; l'oke était divisée en quatre livres de cent drachmes chacune ; la drachme pesait 3 grammes 215 millièmes. La piastre valait 40 paras ou 0 fr. 22 centimes et demi.

Pour faciliter mon travail, j'avais dressé tout un ensemble, j'allais dire toute une batterie de barèmes qui me permettaient d'économiser des blocs de papier maculature, et de gagner un temps précieux. De plus, j'appliquais un système de multiplication sur une seule ligne, de plusieurs multiplicandes et d'autant de multiplicateurs. Ce système avait été inventé par mon frère Daout qui passait pour un mathématicien de valeur. Grâce à ce procédé, basé sur un effort de concentration mnémotechnique, j'arrivais à terminer mon ouvrage en un temps record. Une bonne moitié de la journée était alors consacrée, sous l'œil inquisiteur du chef de bureau, à la lecture, à l'étude et à la rédaction de menus articles pour les journaux.

La paye de début aux Chemins de Fer Orientaux était de dix piastres-or par jour. Dix piastres ! À la fin du premier mois,—c'était le mois de mai—je reçus 310 piastres. Pour avoir une idée de ce que représentaient les 310 piastres, il me suffit de dire qu'une famille de trois à quatre personnes vivait bien avec cent piastres par mois. Le maximum d'argent de poche dont je

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

pouvais disposer jusque là ne dépassait pas un *bechlik* (2 p. et demie) par semaine. Il est donc aisé de se figurer dans quel état d'esprit je revins à la maison, le 31 mai 1890, serrant bien dans ma poche la petite fortune qui me tombait du ciel.

Au coin de la *Matbaadji Sokak* (rue de l'imprimeur), la nôtre, quelqu'un guettait. Non, ce n'était pas un pickpocket, mais un détrousseur d'un autre ordre. Je me rappelle son nom : Lazare Carasso, une sorte de charmeur et un ami de la famille. Il m'aborda et m'accompagna jusqu'à l'imprimerie où il venait souvent. Avec bonnes manières, sous l'œil approbateur de ma chère vieille maman, il me subtilisa deux cents piastres. Rassurez-vous, ce n'était pas pour les faire passer de ma poche dans la sienne, mais pour la bonne cause, comme vous allez le voir.

Lazare Carasso avait une profession très alléchante. Il était placier de "promesses" des obligations des Lots Turcs. C'étaient des valeurs d'État ottomanes à lots. Divers banquiers, possesseurs de quelques centaines de ces valeurs, en relevaient les numéros et faisaient imprimer autant de billets dénommés "promesses" qui étaient vendus pour quelques piastres, et s'appliquaient à un seul tirage. Si le numéro rapportait un lot, l'acheteur remboursait alors le prix intégral de la valeur, plus une prime de 10% sur le montant du lot, et empochait le reste. C'était assez pratique.

Lazare Carasso qui agissait à l'instigation de mes parents, me tint le langage suivant :

— Je ne te conseille pas d'acheter des "promesses". Au lendemain du tirage, si le numéro n'est pas sorti gagnant, ton argent est perdu. Tandis que si tu achètes la valeur, celle-ci reste toujours ta propriété et le hasard peut te favoriser d'un lot important aux tirages ultérieurs. Tu peux obtenir à crédit plusieurs valeurs payables par tempéraments. Je me porte garant pour toi.

Ce jour-là Lazare Carasso me fit acheter pour cinquante livres de valeurs à lots payables à raison de deux livres par mois. Il empocha mes premiers deux cents piastres, prit un goûter copieux et se retira. Il me restait cent dix piastres. L'amour des livres d'étude me rendit plus économe qu'avant mon entrée au bureau du contrôle des Chemins de Fer Orientaux. J'étais devenu presqu'avare pour moi-même, mais prodigue pour tout ce qui se rapportait à la culture intellectuelle.

Deux professeurs avaient été peinés autant et plus que moi-même de mon intention de renoncer à la carrière de l'enseignement. Je ne sais quels espoirs l'un et l'autre fondaient sur moi. Ils allèrent trouver mon frère pour lui exprimer leurs vifs regrets et lui dire combien ils déploraient ce qui s'était passé au lycée. Ils étaient désolés de me voir abandonner une voie qui m'aurait ouvert de vastes horizons.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Ces deux professeurs étaient le philosophe universellement réputé dans les cénacles turco-arabo-persans, Djoudi Efendi, et le professeur de français Louis Charrel, botaniste de *primo cartello,* auteur, avec Ch. Sami bey, du *Dictionnaire turc-français et français-turc*. J'allai les remercier de leur sympathie et les assurer que non seulement je ne désertais pas la culture intellectuelle, mais que j'étais fermement résolu à embrasser, en temps opportun, la carrière du journalisme. Je priai l'un et l'autre de me continuer leur enseignement et leurs bons conseils. Ils en furent très flattés et consentirent à me donner, à jour alterné, des cours particuliers, ce qu'ils avaient toujours refusé à tous les jeunes gens qui recouraient à eux.

Au cours de mon humble carrière, les exigences professionnelles m'ont permis de voir de près des chefs d'État, des ministres, des politiciens, des savants, des académiciens, des professeurs et d'autres personnages. Entre plusieurs éducateurs éminents, je ne saurai jamais oublier mes chers maîtres Djoudi Efendi, Ferdinand Buisson, successeur d'Eugène Manuel à la direction générale de l'instruction primaire, professeur d'éducation à la Sorbonne, et A. Rouguin, professeur d'Introduction aux études juridiques à la faculté de Droit de Lausanne. Les deux derniers étaient des intellectuels de haute école, des savants de formation occidentale.

Le premier, Djoudi Efendi était un universaliste qui avait puisé chez les vieux philosophes arabo-persans des principes moraux élevés et s'était fait une conception personnelle des hommes, des choses, de la vie et du monde. Très croyant et pratiquant, il ramenait tout à la ligne droite que symbolise la première lettre de l'alphabet arabe (*Elif*). Mahomet est venu, il a été inspiré par Allah (Dieu), mot qui commence par *Elif*, ligne droite, et a écrit le Coran *Ki-Tevrat-u-lndjil mef sauh kierd* (qui abolit la Bible et l'Évangile).

Tout en étant profondément convaincu de la qualité divine de l'Islamisme, Djoudi Efendi tolérait l'existence des autres religions, plaignant sincèrement ceux qui ne savaient pas apprécier les beautés définitives du Coran. Bien entendu, comme tous les musulmans pieux qui rêvent d'arracher aux enfers l'âme des infidèles, pour les ramener au paradis de Mahomet peuplé de Hourris, il essaya, en douce, de me sauver. Mais, quand il se rendit bien compte que j'étais immunisé contre toutes les idéologies théologiques qui sont pour moi la source de l'abêtissement de l'humanité, il n'insista plus.

Djoudi Efendi était la simplicité, la modestie faite homme. Il fuyait le bruit, les honneurs. Il disait très librement leurs quatre vérités aux prétendus Grands. Critique littéraire sévère, ses remarques caustiques étaient redoutées des prosateurs et des poètes. Ses avis très sensés étaient recherchés et écoutés par les écrivains, les publicistes et les éducateurs.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Il ne faut pas perdre de vue que les vieux orientaux furent des poètes exquis, des conteurs savoureux, des peintres profonds des mœurs d'autrefois, des penseurs et des psychologues perspicaces. C'est d'Orient que la lumière s'est répandue de par le monde. Djoudi Efendi qui traduisait à livre ouvert les auteurs arabes et persans les plus hermétiques, se délectait en lisant à haute voix, et en les commentant avec subtilité, des passages philosophiques et moraux des auteurs asiatiques, anciens et modernes.

Il habitait au pied de la citadelle de Yédi Kouilé, une maison isolée, véritable retraite bucolique, entourée de platanes centenaires. Il me donnait souvent rendez-vous à l'un des paisibles cafés turcs de Tchaouch-Monastir, enfouis dans des bocages enchanteurs propices à la méditation. Sous les charmilles où les libellules escortées de froufroutantes "demoiselles" étaient reines ; ou bien dans son oasis, sur le sofa moelleux où nous nous affalions les jambes croisées et les pieds déchaussés, j'ai passé des heures inoubliables auprès de ce maître des maîtres, digne émule des rhéteurs antiques. Il m'apprît à mépriser les gens vaniteux et suffisants, ainsi que le néant des grandeurs, à aimer la beauté de la nature, à vénérer le vrai savoir, à rechercher les écrits et les maximes si pleins de sagesse, qui meublent l'esprit et embaument l'âme éprise d'idéal. Il m'exhortait surtout à garder mon franc parler envers et contre tous, quoi qu'il advienne.

Vingt ans plus tard, je revis Djoudi Efendi à Istanbul. Ses anciens élèves et admirateurs, devenus les potentats, les mauvais bergers du pays, l'avaient forcé à accepter un poste élevé à l'Éducation Nationale. Hélas ! là aussi, comme dans tous les rouages de l'État régnait une pagaille inimaginable ; les deniers publics étaient dilapidés ; des postes-clé distribués à des arrivistes ignorants et présomptueux ; les traîneurs de sabre érigés en politicailleurs insolents ; tout, tout entrait en déliquescence. Le pays marchait à la ruine à pas de géant.

Le malheureux en fut profondément consterné. Il avait soixante-douze ans. En me rencontrant, il m'entraîna vers Sainte Sophie, dans un petit café en plein air. Nous nous assîmes sur des sièges en paille sans dossier et l'on nous servit le traditionnel narguilé. Mon cher maître avait les traits tirés, le cœur gros de voir la révolution que nous avions faite avec tant de belles espérances, sous de si heureux auspices, tourner en un enfer pavé de si mauvaises intentions. Il me dit d'une voix altérée :

> *Der hatir edermisin*, Kémal? (Te souviens-tu, Kémal) la fameuse maxime persane: *Men tchi kiouyem, tanboura tchi kiouyed,* que tu as si promptement traduite au Lycée, il y a un quart de siècle ? Elle s'applique terriblement, en ces heures tragiques, à notre chère Turquie, à cette patrie qui nous a vus naître. Nul citoyen raisonnable ne peut se faire entendre. Tout est laissé à l'abandon. Nos beaux rêves du Hurriyet se sont évanouis. Où allons nous ?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Un sanglot l'arrêta. Nous nous regardâmes en silence, atterrés l'un et l'autre. Il savait que j'avais été déjà condamné à mort une première fois, pour avoir rudoyé énergiquement les fantoches du Comité de malheur *İttihad ve Terakki*. Nous nous embrassâmes. Je ne revis plus ce saint homme. Déçu, désabusé, il s'en retourna au fin fond de l'Asie Mineure, dans son village natal, et moi, je m'exilai en Suisse où, en 1913, je devais écrire, préfacé par Chérif pacha, *Le Déclin du Croissant,* réquisitoire implacable qui me valut une deuxième condamnation à mort.

Curieuse et énigmatique figure que celle de ce professeur, Louis Charrel.

Le gouvernement turc l'avait fait venir de Paris pour diriger le Lycée impérial de Galata Serai. Il y resta six ans et fut désigné ensuite pour diriger le nouveau lycée créé à Salonique. Sa spécialité reconnue dans tout l'Occident, était la botanique, plus spécialement la flore de la Macédoine, sa branche préférée. Il avait même découvert des plantes dont l'une, la *Muscari Charelis* portait son nom. Son herbier, réunit au bout de dix ans de savantes et laborieuses herborisations, renfermait des milliers de spécimens. L'État Français en fit l'acquisition, en 1896.

Louis Charrel était un savant, un philosophe et un éducateur accompli. On ne pouvait pas ne pas être subjugué par sa parole. Il savait convaincre. Ses élèves l'adoraient et le craignaient à la fois, car il ne tolérait la plus petite inadvertance ou étourderie. Nul, du reste, ne s'avisait d'en commettre, pour ne pas perdre un seul mot des discours du maître.

Pourtant, cet être exceptionnel dans l'exercice de ses fonctions, était double et énigmatique. Hors de son sacerdoce scolaire, son regard fuyant, lointain, paraissait baigner dans un vague de mélancolie. Un mystère devait planer dans sa vie. Une femme, peut-être, avait passé par là et troublé cet homme de forte corpulence, au verbe énergique, mais d'humeur fantasque. Il était de plus très ambitieux. Il ne faisait pas bon se frotter à lui, surtout dans les questions d'amour propre. Il se hérissait aussitôt et ses réparties étaient autant de piquants qui pénétraient en profondeur.

Louis Charrel m'avait pris en grande affection pour une double raison : Au lycée, nous étions les deux seuls non-musulmans de la fourmilière et nous pouvions causer librement ensemble, car aucun élève ne savait s'exprimer tant soit peu en français. Le complot ourdi contre moi l'avait prodigieusement indigné et il ne se gênait pas de le faire sentir aussi bien aux élèves qu'à ses collègues du corps enseignant.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

C'est surtout après mon départ du lycée qu'il me témoigna le plus entier attachement. Indépendamment des heures de préparation universitaire, il me recevait chez lui, m'initiait à la science de la botanique, m'amenait régulièrement, le vendredi et les autres jours fériés, en excursion à la campagne, à la magnifique châtaigneraie du sommet du mont Hortiath, pour herboriser.

Au cours de nos randonnées et du classement des plantes, l'occasion m'a été donnée de le connaître de près, de mesurer toute l'acuité de son esprit. Il était pétri d'aphorismes lapidaires, bouleversants et il en débitait constamment. Il y en avait de bons et de médiocres. Si La Bruyère l'avait connu, il aurait indubitablement réservé un chapitre dans ses *Caractères*, à cet existentialiste avant Sartre.

— Samuel, proférait-il sentencieusement, d'une voix barytonante, il n'y a qu'une seule chose qui compte : l'indicatif présent. Le passé, le futur, le conditionnel, ce sont des chimères. Je marche, je viens, je mange, ce sont là des choses positives, des faits, parce que présents, réels. J'avais, j'aurais, si, que, quand, comme, etc., tout cela c'est du domaine de l'irréel, de l'insaisissable. Cela n'existe pas. L'indicatif présent, à la bonne heure. Cela est palpable, quoique temporaire et fugitif à son tour.

Dans ses moments de méditation, et ils étaient assez fréquents, il disait, comme se parlant à lui-même :

"L'individu en cravate est un être conventionnel. Dans son pyjama il est plus près de la nature, c'est-à-dire de la vérité ;

"Les problèmes moraux, analysés à la lumière crues du jour reçoivent une solution douteuse. Dans la sérénité et le silence de la nuit, ils sont jugés plus sainement ;

"Dans sa chambre, la lumière éteinte, la couverture tirée sur la tête, les yeux fermés, l'homme peut procéder à son examen de conscience. Baigné dans une lumière interne, il se voit noir ou blanc, content de lui-même ou rouge de honte, son sommeil est calme et reposant ou agité comme en une géhenne. C'est là qu'il trouve sa récompense ou son châtiment ;

"Il n'y a rien de plus ignorant qu'un savant. Même dans sa branche il ne connaît que peu de chose et souvent imparfaitement. Hors de sa spécialité, il est bouché à l'émeri. Quant au demi-savant, c'est un être dangereux et pernicieux, une vraie plaie pour la collectivité ;

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

"L'homme, disait-il encore, est devenu bête depuis qu'il a cessé d'être un animal".

Cela semble une boutade ou un paradoxe. À la réflexion, il y a là une pensée profonde. Tant qu'il ne sortait pas de l'animalité, le pingouin humain vivait dans la nature, dans la vérité. En voulant s'élever au-dessus de l'animal, il s'est cru tout permis, il a fait des lois pour les détourner, aboutissant à toutes les sottises.

Louis Charrel en a commis, à son tour, une de très grande taille. En 1891, un établissement modèle fut créé au village de Sédès, à une dizaine de kilomètres de Salonique, sur la route qui mène à Kiretch Kieuvy situé au pied du Hortiatch. Louis Charrel rêva aussitôt d'en devenir le directeur, ce qui lui eût permis de mieux poursuivre ses explorations de la flore du pays. Croyant plaire aux autorités et obtenir plus facilement le poste convoité, il fit la stupidité de se convertir à l'islamisme et prit le nom de Mouallim Nadji (professeur Nadji). C'était déjà faire une bêtise colossale. Mais là où le néophyte dépassa toutes les bornes de l'aberration mentale et de l'absurde ce fut en consentant à se faire circoncire, ce qui n'est pas indispensable pour devenir adepte de Mahomet.

La meilleure société manifesta une certaine répulsion pour un acte qui frisait la démence Les musulmans eux-mêmes conçurent des doutes sur la sincérité des convictions du converti intégral. Les autorités refusèrent de lui confier la direction de l'école pratique d'agriculture de Sédès. Lui-même dut se démettre de ses fonctions de co-directeur du lycée.

Bientôt, une nouvelle version relative à cette sensationnelle abjuration du christianisme circula dans Salonique. Il paraît que Louis Charrel avait eu en France de sérieux déboires conjugaux. Il fit tout au monde pour obtenir le divorce. Sa femme s'y refusa avec obstination. C'est alors qu'il s'expatria et entra au service de la Turquie. Peu de temps après son arrivée à Salonique, une jeune et très jolie sage-femme parisienne vint s'établir dans la métropole de la Macédoine. Louis Charrel essaya de se lier avec la belle accoucheuse, Mademoiselle Cornuel. Cette dernière avait en effet besoin, dans un pays à cheval sur les principes, de se créer un foyer pour mieux exercer sa profession, mais elle voulait faire un mariage régulier. C'est alors que le professeur conçut le projet de se convertir et de se remarier suivant la loi musulmane, sans passer pour bigame aux yeux de l'Église et du code français. Effectivement, peu de mois après la conversion, la jeune sage-femme devenait Madame Nadji-Cornuel. C'est alors que les Turcs comprirent le double jeu du professeur et lui battirent froid, ce dont il se moquait éperdument.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Les quelques Français qui résidaient à Salonique n'ouvrirent pas leurs salons au ménage Nadji-Cornuel chez qui j'étais presque le seul familier. Un beau matin, le professeur nous fit part de son intention de se rendre à Paris pour négocier son herbier. Son absence se prolongea démesurément. Il faisait la navette entre Paris et Rome, le gouvernement italien s'intéressant aussi à ses collections de plantes. La correspondance avec sa femme se raréfia. Cette dernière se décida à quitter aussi Salonique. Elle était jeune, 27 à 28 ans. Son mari en avait 53 et l'abandonnait drôlement au bout de quelques mois de mariage. Euphèbe sans expérience, je comptais à peine vingt printemps. Madame Nadji fit les premiers pas et guida mon noviciat dans la vie. Cela ne dura que quelques mois. Le professeur vendit sa collection et sans faire signe de vie à âme qui vive, alla finir ses jours en Italie où je le rencontrai, en 1904, à Venise, Piazza San Marco. Il suivait béatement un vol de pigeons apprivoisés.

En quittant l'école de l'Alliance, ceux de ma promotion qui étaient presque tous des fils à papa, ne songèrent pas à entrer dans le commerce. Quelques uns, trois ou quatre furent envoyés aux études "en Europe". Un autre fonda une salle de lecture où nous nous réunissions tous les soirs pour étudier. Notre bibliothèque ne tarda pas à devenir très importante et à grouper un nombre assez considérable de lecteurs qui pouvaient emporter les livres à domicile.

En 1892, éclata le terrible pogrom de Kichinew, en Bessarabie russe. Plus de douze cents familles juives échappées au massacre trouvèrent asile dans les pays balkaniques et en Turquie. Il vint cent-vingt familles, composées de 1500 personnes, à Salonique. La communauté israélite leur réserva un accueil des plus fraternels. Notre club des jeunes organisa à leur profit, avec le concours des autorités et de la haute société, une kermesse monstre et d'autres manifestations qui obtinrent le succès le plus légitime. Elles permirent de procurer du travail aux malheureux rescapés de la barbarie moscovite, qui fabriquaient des casquettes, des articles de confection. des jouets en bois et d'autres menus objets qui se vendaient bien.

Les femmes avaient installé des samowars et débitaient du thé dont elles introduisirent l'usage à Salonique qui ignorait totalement cette boisson stimulante.

Malgré la sollicitude dont ils étaient entourés, malgré l'appui efficace que leur prêtaient toutes les classes de la communauté, les Russes ne parvinrent pas à s'acclimater à Salonique, ni à s'adapter à la vie des Séfardis. Une grande mortalité sévit parmi les vieillards et les enfants qui étaient les plus nombreux. La plupart des adultes, pris de nostalgie, s'en retournèrent en Bessarabie. Un certain nombre émigra dans d'autres pays, en France et aux États-Unis. Un très faible contingent réussit à s'assimiler, à contracter mariage, à prendre les us et coutumes des indigènes, abandonnant le yiddish pour adopter le judéo-espagnol.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Vers la même époque, le président du Comité Central de l'Alliance Israélite Universelle, le mécène J.-H. Goldschmidt fonda des bourses d'études pour des jeunes orientaux choisis parmi les anciens élèves A.I.U., qui voulaient embrasser une carrière autre que le commerce proprement dit. Il y en eut trois de Salonique qui bénéficièrent des libéralités du grand philanthrope. Ils furent envoyés à Paris pour y étudier la pharmacie, la médecine et le Droit. Cela réveilla chez une bonne partie de la jeunesse le désir de se rendre à l'étranger pour apprendre un métier manuel ou mécanique

Aux Chemins de Fer Orientaux, les employés avaient droit à un congé payé de quinze jours par an, ou de un mois tous les deux ans. Ce congé pouvait, dans certains cas, être prolongé de deux mois dont un seul payé. En 1893 j'obtint une permission de deux mois et fis mon premier voyage à Paris où se trouvaient déjà cinq de mes camarades : Sénor Saporta, Joseph Benjamin, Isaac Cazès, Joseph Zadoc et Albert Yacoël. D'autres Saloniciens habitaient aussi Paris, mais ils n'avaient plus mon âge, ce qui ne m'empêcha pas d'aller voir le plus grand nombre de 'pays', comme on désignait alors à Paris les enfants d'une même ville étrangère ou de province.

Les cinq, nous nous retrouvions tous les jours, prenions nos repas en commun, passions les soirées ensemble, faisions des excursions le dimanche, ne nous séparant que pour aller coucher, quand nous ne passions pas des nuits blanches, ce qui nous arrivait plus d'une fois.

Mes amis avaient leurs occupations dans la journée. Durant les heures creuses, mon bonheur était de me mêler à la foule, de me faufiler dans les rassemblements et d'ouvrir tout grands mes deux yeux et mes deux oreilles, comme des portes cochères. Ah ! quel spectacle enchanteur, quelle musique divine ! Quelle joie d'écouter les "titis" parisiens, les lazis montmartrois ! Quel plaisir de voir les frais minois des midinettes, d'admirer la douce candeur des garçons et des jeunes filles ! Où sont les gais lurons d'antan ! Quelle différence entre les gens de 1890 et ceux de 1950 ! Quelle adorable naïveté autrefois et quelle stupide roublardise de nos jours ! C'est ça le progrès ? Ça, la liberté ? Gardes, ramenez-nous aux galères du temps jadis !

Le hasard, ce grand maître de l'univers, me fit assister à l'arrivée à Paris du Commandant en chef de la flotte russe, l'amiral Avelane et de tout son brillant état-major, venus pour cimenter la première alliance franco-russe. Comment décrire les fêtes organisées en leur honneur ?

J'étais à la gare de Lyon le 6 octobre 1893, à 6 heures du matin. Pour la circonstance j'avais arboré un kalpak de simili astrakan et endossé un pardessus noir, légèrement lustré et un tantinet râpé aux entournures. Cela faisait très couleur russe. Aussi, quand le général Galliéni donna l'ordre d'évacuer la cour

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

et les abords de la gare, les gardiens de la paix, me prenant probablement pour un frère des bateliers de la Volga, me firent le salut militaire. Le train siffla. Je me dirigeai en me dodelinant vers le salon de réception, assistai à la cérémonie officielle de l'accueil, laissai passer devant moi l'amiral à la barbe de fleuve, tout chamarré d'or, la poitrine constellée de décorations et de brillants et ... nitchevo! Je me plaçai derrière la voiture de gala qu'encadrait la garde républicaine et le cortège s'ébranla.

À moi, Sainte Beuve ! À moi, Théophile Gauthier! Et vous, Moréas, Chenier, Byron, Lamartine! Vous toutes, les muses ! Accourez à mon secours pour traduire en style hugolien ce que fut, de la gare de Lyon jusqu'au Cercle militaire de l'avenue de la Paix, à travers les grands boulevards, la course triomphale des chars fleuris portant les envoyés du Tzar de toutes les Russies et se déroulant dans un décor des mille et une nuits, sous une forêt de pavillons aux couleurs chatoyantes et des centaines d'arcs de verdure, de fleurs ornés de drapeaux, d'or flammes, de festons et d'astragales. Plus de deux millions de gens, debouts, juchés sur des échafaudages, des estrades de fortune, entassés sur les trottoirs, en grappes aux balcons, aux fenêtres, sur les toits, applaudissaient frénétiquement, acclamant avec enthousiasme les hôtes de Paris qui apportaient à la France le bouclier susceptible de la préserver d'une éventuelle menace d'agression.

Et les fêtes dignes de Sémiramis, à Versailles, au Champ de Mars, sous la Tour Eiffel embrasée, le Trocadéro en torches, les fontaines lumineuses crachant des colliers de rubis, des rivières d'émeraudes, des pyramides de topazes, les cascades multicolores, les musiques, les chœurs, les chants de la foule en délire ? Non, non, je renonce à toute description; la langue n'a pas assez de vocables imagés pour donner une idée même imprécise des journées et des soirées que Paris vécut, en octobre 1893, pendant le séjour de l'amiral Avelane et de sa suite, que je devais retrouver, un mois plus tard, en rade de Salonique. En effet, l'escadre russe, après son départ de Toulon, poursuivant sa croisière en Méditerranée, était venue jeter l'ancre chez nous, et y passer une dizaine de jours. Sur l'insistance du commandant du vaisseau amiral, je me rendais à bord tous les après-midis, au carré des officiers où nous évoquions le séjour élyséen à Paris, le leur et le mien, en étendant des couches épaisses de caviar rouge ou noir sur des tranches d'un pain spécial, préalablement beurrées, le tout arrosé d'une bière épaisse que des vedettes rapides amenaient directement d'Odessa avec le ravitaillement de l'escadre.

Le but de mon premier voyage à Paris n'était pas d'y faire la fête. Je tenais avant tout à voir de près quelques personnalités, entre autres l'oncle national Francisque Sarcey, directeur des *Annales Politiques et Littéraires* ; le Grand Rabbin Zadoc Kahn dont la célébrité dépassait les frontières de Paris et de la France ; Jules Simon, sénateur, ancien ministre de l'Instruction

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

publique ; Édouard Drumont, directeur de la *Libre Parole,* chef de l'antisémitisme ; le marquis de Rochefort, directeur de l'*Intransigeant*; Eugène Manuel, l'exquis poète ; d'autres notabilités des lettres encore.

"L'oncle" dont j'avais traduit plusieurs articles, conservait les journaux judéo-espagnols que je lui avais adressés. C'étaient des exemplaires du *Telegrafo* et de l'*Instructor,* de Constantinople, et de *La Epoca*, de Salonique. Il habitait rue de Douai et me réserva un accueil très paternel. Il me montra les journaux et me demanda de lui traduire quelques passages des articles encadrés de rouge.

"Mais ce sont des traductions de vos propres écrits, Maître".

Là-dessus discussion sur le judéo-espagnol. Il ne réalisait pas qu'une langue latine pût s'écrire de droite à gauche en caractères bizarres ; eût la prétention de procéder de la Bible et fût supérieure à l'italien, au français et, comble des combles, au castillan moderne lui-même.

Zadoc Kahn me reçut comme un fils. La situation privilégiée des Juifs de Salonique l'intéressait prodigieusement. Il me parla longuement de mon père qu'il connaissait probablement par les rapports que le Docteur Allatini avait dû envoyer au Comité Central.

Eugène Manuel fut aussi paternel que le Grand Rabbin Zadoc Kahn. Cet ancien directeur de l'instruction primaire, était un grand cœur et l'un des plus fins poètes et prosateurs français de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle. Ses pièces de théâtre furent jouées par la Maison de Molière. Il posa à deux reprises sa candidature à l'Académie Française. Le parti des ducs et les cléricaux refusèrent leurs suffrages à un *circoncis*. Ce dernier s'en consola en continuant à cultiver amoureusement la muse et à composer des beaux poèmes que bien peu parmi les quarante qui siégeaient en habit perroquet sous la Coupole étaient capables de si bien écrire.

Jules Simon habitait 4, place de la Madeleine, au sixième étage. Il fut admirable, ce doux vieillard tout blanc. Il parlait avec onction. Chacune de ses phrases méritait d'être sertie comme une pierre précieuse dans le chaton d'un bijou.

Je n'ai jamais pu m'expliquer comment cet homme d'État français connaissait le nom de mon père, humble éditeur vivant dans un coin perdu de la Turquie d'Europe. Qui sait ? Par Eugène Manuel qui faisait partie du Comité Central, peut-être. Le fait est qu'il me remit cinq de ses ouvrages : *l'Ouvrière*, l'*École,* la *Religion Naturelle*, et deux autres, qu'il dédicaça au nom de Saadi Bezalel Lévy, homme de lettres.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

—Quel âge a-t-il ? me demanda mon illustre hôte.

—76 ans, Maître.

—Il est donc bien jeune, j'en ai quatre-vingt, répliqua Jules Simon, en souriant.

Je descendis les six étages en serrant sous mon bras le précieux trésor. Je venais de prendre un grand bol de sagesse et de sérénité, me promettant d'en faire bon usage.

Mon premier et court séjour à Paris s'acheva par l'anecdote typique suivante: Elle ne me réconcilia pas avec les externes, et aussi les internes des hôpitaux qui me rappellent les demi-savants prétentieux dont parlait le professeur Louis Charrel (Mouallim Nadji).

Les longues veillées, le travail à la chandelle ou à la lumière d'un quinquet fumeux avaient, étant encore bien jeune, altéré légèrement ma vue. Un de mes compatriotes, Nissim Avigdor, d'Andrinople, qui étudiait pour devenir oculiste, me dit :

— Viens avec moi ; je vais te conduire à Saint-Louis, à la consultation du professeur Panas.

C'était le plus célèbre ophtalmologue de Paris, il y a un demi-siècle. En attendant l'arrivée du maître, mon ami me présenta à ses collègues et aux assistants de service. Ces derniers me firent asseoir sur un escabeau en me recommandant de tenir la tête bien droite.

—Regardez à droite, à gauche, en haut, commanda un gaillard armé d'une sorte de loupe percée d'un trou à travers lequel il examinait l'intérieur de mes globes oculaires.

Après chaque commandement, il esquissait un geste de surprise et faisait la moue. Il s'approcha de moi et d'un air inquiet me questionna:

—Avez-vous des syphilitiques dans la famille ? Des tuberculeux ? des fous ?

Je demeurai pétrifié et répondis négativement. Il passa la loupe à un collègue qui manifesta la même inquiétude et me posa, apitoyé, les mêmes questions embarrassantes. Le troisième assistant ne fut pas plus heureux. Ils tinrent un conciliabule et échangèrent des signes cabalistiques : ils me regardaient à la dérobée en ayant l'air de se dire *in petto*: "Pauvre hère ! Triste épave ! Le malheureux !..."

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

J'étais pantelant, tout baigné de transpirations froides. Panas entra. Les trois coururent à sa rencontre et lui firent un récit dramatique des symptômes que présentaient mes yeux. Une cécité complète m'attendait à brève échéance. Le maître ne se laissa pas décontenancer. Il m'observa un instant, prit la loupe, s'approcha, procéda à un examen attentif et ... éclata de rire.

—Vous êtes des ânes, lança-t-il à haute et intelligible voix, aux trois oracles, plus Nissim Avigdor, qui l'entouraient. La prétendue enflure interne des yeux de ce jeune homme est tout simplement congénitale. Si ce que vous avez pris pour une affection déformante était réel, le patient serait aveugle de naissance.

S'approchant de moi, il me tapa familièrement l'épaule et me dit amicalement :

—Ces futurs Esculape vous ont fait peur. Ce sont eux les plus aveugles. Ils voient moins que vous et moi. En rentrant à Salonique, faites de temps en temps des compresses tièdes de thé léger. En travaillant, placez-vous de façon à recevoir la lumière à gauche.

Et il ajouta, car il était natif de l'Attique :

—*Omelas helenica?* (Parlez-vous grec) ?

—*Malista, kyrio* (Oui, Monsieur).

—*Gaïdari oli aftèss* (Tous des ânes, ces Midas). Faites bon voyage. *Chieretigmata istoun Olimpiou* (Saluez l'Olympe de ma part).

Le soir même je reprenais l'express et huit jours plus tard, le carcan au bureau de contrôle des Chemins de Fer Orientaux.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

TROIS ÉPISODES DE LA VIE JUIVE DE SALONIQUE
— *Le drame d'Ouroumdjik* — Le Journal de Salonique — *Une croisière du Baron Edmond de Rothschild*

I.

Je ne saurais passer sous silence le récit que mon père, conteur émérite, nous fit, durant plusieurs soirs, du drame "d'Ouroumdjik". À plus de soixante-dix années de distance, tous les épisodes de cet événement tragique restent gravés dans mon esprit comme des dessins en relief de gomme-laque. Au surplus, quand un tiers de siècle plus tard, mon père rédigea ses Mémoires, il consacra aux circonstances qui entourèrent le crime monstrueux, deux longs chapitres (p. 116 à 128 de l'exemplaire offert à la Bibliothèque Nationale, de Paris). En voici un bref résumé :

Il y avait à Salonique un nabab du nom de Jack Abott, surnommé Le Roi des Sangsues. Il avait amassé, dans la première moitié du XIX^{e} siècle, une fortune évaluée à plusieurs millions de livres sterling-or, et mourut sur la paille, fou, sans laisser de quoi payer les frais de son enterrement.

Comment cet individu était-il devenu colossalement riche pour mourir aussi misérablement ? Par le fait d'un crime odieux, suivi d'un exemplaire châtiment divin. Jusqu'à une époque relativement récente, les saignées, reconnues comme dérivatifs d'un grand nombre de maladies, étaient pratiquées au moyen de sangsues qui sont des bêtes munies d'organes de succion dénommés ventouses. Les sangsues fourmillent dans des endroits marécageux où elles forment, dans des puits larges et profonds de huit à dix mètres, des colonies de plusieurs millions de vers.

Jack Abott, avait un frère à Londres, Bobby Abott, avec lequel il était associé. Se trouvant un jour en Angleterre, il y fut frappé d'un afflux excessif de sang. Pour le décongestionner, le médecin ordonna l'application de sangsues, remède spécifique venant de ... Salonique. Par esprit de curiosité, Jack demanda combien coûtaient les sangsues ! La réponse fut : un shilling pièce.

De retour à Salonique, Jack apprit que les annélides étaient vendues sur place, en petits bocaux, au prix de deux à trois piastres les vingt-cinq, par des tsiganes qui les péchaient dans les puits voisins des marécages. Il en informa son frère de Londres. Ce dernier lui répondit qu'il y avait dans cette branche de

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

commerce une mine d'or à exploiter et l'engagea vivement à entrer en possession de plusieurs puits. Le plus important de ces réservoirs était exploité par un Juif. Jack demanda à visiter l'endroit. L'Israélite le conduisit aux environs de la ville, à l'endroit devenue depuis Oroumdjik.

Pendant que le malheureux marchand, accroupi au bord du puits, expliquait la manœuvre de la pêche, Jack se fit la réflexion suivante : Ce Juif va me céder ce puits. Il en découvrira un autre plus loin et ne tardera pas à me faire la concurrence. Sans hésiter une seconde ni éprouver le plus léger remords, il donna un violent coup de pied à son conducteur et le précipita dans la mare où il disparut instantanément, absorbé et vidé en un clin d'œil de tout son sang.

Le cigare aux lèvres, comme un homme qui a la conscience tranquille, Jack s'en retourna en ville. Dès le lendemain, il fit l'achat d'un domaine immense autour du puits sanglant. Il organisa en silence un vaste service d'exploitation, et en quelques années, réalisa une fortune de maharaja. Il fit édifier à Ouroumdjik même, un palais de mille et une nuit, le meubla avec un luxe inouï, l'agrémenta de jardins suspendus, de vergers plantés des plus beaux arbres fruitiers, de bassins où baignaient des naïades en porphyre de Paros, en marbre de Carrare, sans veines ni taches, de parcs réunissant les fleurs les plus rares et ravissantes, de pelouses, de bocages, de futaies qui couvraient des dizaines d'hectares. Un rêve paradisiaque. Du Danube au golfe Persique on ne pouvait trouver deux endroits aussi enchanteurs. Jack fit construire aussi dans Salonique même des demeures somptueuses. La sienne devint plus tard le siège de la Banque Impériale Ottomane.

Toute médaille a son revers, et tout crime son châtiment. En juin 1849, le Sultan Mecid visita Salonique. Le programme du séjour, établi longtemps à l'avance, comprenait une visite à Ouroumdjik dont on avait vanté les merveilles féeriques au Padişah. À cette occasion, Jack fit venir de France et d'Angleterre une armée d'horticulteurs, de décorateurs et de spécialistes qui transformèrent la propriété, jusqu'en ses moindres coins et recoins, en des sites mirifiques, garnis d'ornements d'une valeur inestimable et de décors digne du Khalife Harounel-Rachid. L'intention du nabab salonicien était de prier Sa Majesté de daigner agréer le don du domaine, en lui en remettant la clé en or ciselé, chef d'œuvre d'un grand orfèvre londonien.

Le 29 juin 1849, à quatre heures de l'après-midi, le Commandeur des Croyants monta dans la calèche qu'il conduisait lui-même et qui tenait la tête du cortège précédé des piqueurs en tenue. Le temps était idéal. Tout à coup, à un kilomètre de la route, un formidable coup de tonnerre ébranla l'atmosphère et des nuages noirs apparurent au firmament. Ce n'était pas de bon augure. Sa Hautesse donna le signal du retour en ville et renonça à visiter Ouroumdjik.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Quand la triste nouvelle fut apportée par un cavalier arrivant à brides abattues, Jack qui attendait avec une émotion compréhensible la venue du souverain, entra dans une rage folle. Il s'empara d'une grosse matraque et, à coups redoublés, brisa tout ce qu'il rencontrait devant lui, dévasta pelouses et parterres, déracina des pousses naissantes, entra dans les serres, défonça les verrières, piétina les plates-bandes, renversa des lampadaires, mit en pièces des meubles rares, lacéra des tableaux de maîtres, ravagea des salons d'art, tenta de mettre le feu à l'immeuble, fit un faux pas et s'affaissa sur le tapis d'un boudoir, écumant, rugissant tel un fauve en furie, et tantôt gémissant comme la biche frappée à mort. Alors il éclata en pleurs déchirants. En moins d'une heure il venait de commettre sauvagement pour plusieurs millions de dégâts. Ce fut le commencement de sa déchéance.

Jack avait une très jolie femme. Il la délaissa et se mit à courir la prétentaine, s'acoquinant avec des gourgandines, se livrant au jeu, à la débauche, se dégradant un peu plus tous les jours. Informé de tout ce qui se passait, son frère Bobby accourut à Salonique. Il pressentait le désastre et réclama toute sorte d'explication et somma son frère qu'il considérait comme un simple représentant, de retourner à son poste sous peine de licenciement.

Il y eut procès. Bobby fit venir de Londres des avocats pour plaider par devant le tribunal consulaire britannique de Salonique. Jack fit venir des défenseurs d'Athènes et de Paris. Le consul anglais, Georges Blunt dont le père avait été victime des agissements frauduleux de Jack et en était mort, trouva le moment venu de tirer vengeance. Le fisc qui jusque là avait été frustré de tous ses droits, intervint à son tour.

Ce ne fut pas tout. La femme délaissée et les enfants abandonnés vinrent aussi accabler le mari et père dénaturé. Mieux encore : Les langues commencèrent à se délier au sujet de la disparition du Juif, pêcheur de sangsues dont on n'avait pas retrouvé les traces. Les Tribunaux s'en saisirent et ouvrirent des enquêtes sur la mystérieuse disparition. Les puits desséchés furent explorés et l'on découvrit des ossements humains.

Les procédures durèrent des années. Jack, acculé de tous les côtés perdit tous ses procès. Toutes ses propriétés furent saisies et vendues à vil prix. Il y eut à peine de quoi payer les frais de justice, et une maigre pension à la femme abandonnée. Jack, totalement ruiné, tomba malade et perdit la raison.

Le criminel qui avait rêvé de parler d'égal à égal au Sultan Abdulmecid, qui aurait pu amasser une fortune fabuleuse de façon honorable, répandre le bien et laisser un nom respecté dans l'histoire de sa ville natale, fut enterré comme un chien dans un coin ignoré du cimetière, en marge de la société. Il est quelque part une justice immanente...

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

II.

Après vingt années de parisianisme, saturé de turf, de Montmartre, de lyrisme et de mondanité, saisi par la nostalgie du terroir, ayant surtout renoncé à ses frasques de jeunesse et obéissant au désir inné chez tout Sefardi de revoir et embrasser "les vieux", Sheridan, alias Vitalis Cohen, planta là ses maîtresses, envoya dinguer ses cliques et ses claques et débarqua à Salonique.

Qui ça, Sheridan ? Mais, le fils de Han Barouh Cohen, fondateur de la première loge maçonnique *Macedonia Rissorta*.

Un des enfants de Barouh Cohen, Vitalis, était parti à Paris vers 1875. Intellectuel né, hugolâtre fini, il se nourrissait de littérature, de poésie et de théâtre. Il savait par cœur Racine, Victor Hugo, Lamartine, Chénier, d'autres encore et faisait lui-même des vers dont plusieurs valaient ceux des maîtres. Il devint un des brillants fournisseurs de poèmes aux chansonniers de Montmartre et collabora assidûment à des publications boulevardières et d'avant-garde. Son pseudonyme de Sheridan, il le devait à un cheval de course qui avait gagné un Grand Prix et lui avait rapporté une petite fortune, car Vitalis raffolait des compétitions hippiques. Je crois même qu'il fut, pendant quelque temps, bookmaker et il eut comme maîtresses des artistes de haut renom.

Tout passe, tout casse, tout lasse. Vitalis revint à Salonique. Aux raisons de ce retour énoncées plus haut, faut-il ajouter l'éventualité d'un dépit amoureux ? Montaigne eût dit : Qui sait ? et Rabelais : Peut-être. Le fait positif est que Sheridan se rencontra avec mon frère Daout, son vieux camarade de classe, et de leurs entretiens naquit l'idée de joindre à *La Epoca,* une édition en langue française, complètement indépendante. Ainsi vint au monde le *Journal de Salonique* qui eut comme premier rédacteur en chef Vitalis Cohen.

Je me hâte de dire ici que Sheridan n'était pas seulement un journaliste de carrière, un vrai professionnel, un écrivain et un poète comme on n'en trouvait pas alors des douzaines à Paris—et moins encore aujourd'hui. Il était la conscience faite homme, dévoué, travailleur comme pas un, sentimental jusqu'au bout des ongles, pétri de délicatesse, raffiné, le type du gentleman. J'eus en lui un maître incomparable, un conseiller et un ami comme on n'en fait plus, hélas !

Le *Journal de Salonique* fut pour moi une école, que dis-je? un authentique centre universitaire et aussi un kaléidoscope à travers la lunette duquel j'ai appris à observer l'image intime, la conduite morale, les attitudes des contemporains.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Vers la fin du siècle dernier, un réveil intellectuel très vif s'est manifesté à Salonique. Les lycées et autres écoles secondaire se multiplièrent. Parallèlement, des enfants des bonnes familles revenaient de France où ils avaient terminé des études, révolutionnaires, hérétiques pour les musulmans, irrévérencieux pour les Juifs et iconoclastes pour les chrétiens, dans une ville comme Salonique, peuplée de plus de 100.000 envoûtés, plongés jusqu'au cou dans les ténèbres de l'ignorance, de la superstition, du fanatisme. Qui pouvait oser braver alors les lois rigides du Coran, les foudres médiévales de la synagogue et les canons de l'Église ?

Oui, il y a eu à Salonique, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, une pléiade de Juifs, très versés dans les connaissances bibliques, et les arcanes talmudiques, et malgré cela, peut-être à cause de cela, complètement affranchis des pratiques religieuses, faisant fi de l'anathème et s'en moquant éperdument.

Les trois vétérans de ce groupe d'indépendants étaient un brave homme du peuple, Haboulé ; un semi-bourgeois, Barouh Cohen, et Emmanuel Benrubi, grand manitou de la maison Allatini. Mon frère formait la quatrième roue de ce quadrige.

Haboulé se promenait le samedi, tenant d'une main le narguilé allumé, de l'autre le bout du tuyau de caoutchouc à travers il aspirait goulûment les émanations du tumbéki additionné de haschich (tabac persan) et lançant des bouffées de fumée au grand scandale des Juifs pieux qui ne fument pas le jour de sabbat et ne font ce jour-là aucun usage du feu. Tous se signaient en le voyant et disaient : *Chémah Israël !*

Barouh Cohen avait une autre manie. D'accord avec son alter ego Emmanuel Benrubi, il conviait précisément le samedi ses disciples, candidats à l'incroyance, auxquels, textes bibliques en main, il démontrait l'ignorance pernicieuse des prétendus rabanites (il prononçait: *Ravanites* (navets) ou *arvanites* (Albanais incultes)). Bien entendu, la salle de lecture où se tenaient les réunions se transformait vite en tabagie.

Mon père, autodidacte foncièrement libéral, n'était pas aussi extrémiste. Il avait la ferme conviction que la Bible, rédigée et composée dans le style qui convenait à l'époque, avait un sens ésotérique, germe précurseur de toutes les grandes découvertes scientifiques. Ce sens, sublime par endroits, était incompris et faussement interprété par ceux qui, après Moïse, s'en sont faits les vulgarisateurs. Mon père regrettait amèrement qu'il ne se soit trouvé, dans les temps modernes, des Platon et des Socrates.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Des clubs sportifs, des cercles littéraires, des centres de réunion se créèrent. Le gaz l'électricité, l'eau furent installés dans tous les immeubles modernes ; les tramways circulaient partout ; une ligne de quais longeait la mer sur plusieurs kilomètres. La jeunesse s'habillait bien et formait une sorte d'élite. Comme de juste, la langue française prônait dans les salons, en société et dans les affaires. La ville *s'européanisait*, grâce surtout à la venue de plusieurs familles françaises dont les chefs étaient attachés aux grandes administrations.

Sheridan arrivait au bon moment. Il eut l'excellente idée de grouper autour de lui une brillante équipe de collaborateurs venant de plusieurs milieux, ayant tous des "lettres". Il obtint aussi de ses amis de Paris l'assurance de se faire envoyer des chroniques boulevardières. Des correspondants furent recrutés dans tous les centres des pays orientaux. Dès ses débuts, le *Journal de Salonique* se présenta comme le périodique le plus littéraire, le mieux renseigné, le plus parisien de tout ce qui se publiait en Turquie et dans les Balkans.

À la pléiade de collaborateurs de talent vinrent se joindre deux recrues, deux originaux, deux vrais phénomènes: Le Badin (Is. Modiano), neveu de la comtesse de Camondo et Jacques Trévès, critique artistique du *Journal des Débats* (!), dont les écrits étaient lus avec avidité. Le Badin était un peu loufoque. Il aspirait à la main, plutôt à la dot de la fille du baron Edmond de Rothschild. Éconduit poliment, il rentra à Salonique, sa ville natale. Il avait de bonnes manières, le brigand, écrivait divinement et ses chroniques valaient leur pesant d'or.

Quant à Jacques Trévès, c'était plutôt une énigme. Ses relations en France et dans les milieux artistiques occidentaux le classaient parmi les meilleurs connaisseurs de musique classique. Il avait écrit des œuvres très cotées dans les cénacles intellectuels. Aucune des branches du journalisme n'avait pour lui de secret. Pourtant, il arrivait à Salonique sans un sou vaillant en poche et sans motif plausible. Avec tous les atouts qu'il avait entre ses mains, que venait-il faire chez nous ? Nous ne le sûmes jamais, mais sa collaboration nous était précieuse. Pour moi, personnellement, Jacques Trévès fut un second Vitalis, c'est-à-dire un maître, un éducateur professionnel inestimable.

Inutile de dire que j'étais la trente-sixième roue du char qui conduisait le *Journal de Salonique*. Sheridan suffisait à tout. Le travail était écrasant, ce qui ne l'empêchait pas de collaborer au *Figaro* et à la *Gazette de Toulouse*, qu'il renseignait admirablement sur les événements d'Orient. C'est à mon retour de la Campagne de Thessalie que je sentis toute mon infériorité et décidai de partir à Paris. Mais je reconnais loyalement avoir appris à l'école de Sheridan et de Jacques Trévès le peu de méthode que j'ai appliqué dans l'exercice de ma profession durant plus d'un demi-siècle. Je n'ai jamais oublié tout ce que je dois à ces deux éducateurs.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

De 1897 à 1898, j'ai renseigné régulièrement *La Epoca* et le *Journal de Salonique* sur tout ce qui se passait en France et dans les milieux juifs d'Occident, notamment sur l'Affaire Dreyfus. Cela a contribué à l'extension de nos journaux dans toutes les régions de la Turquie d'Europe et d'Asie ainsi que dans les pays balkaniques. À la suite des alarmes de mes frères sur les risques imaginaires que le nouveau journal créé par mon ancien secrétaire pouvait faire courir à l'existence de *La Epoca*, je dus interrompre mes études et regagner en hâte Salonique.

Des amis haut placés que j'avais à Constantinople insistèrent pour me faire retourner à Paris et y parachever mes études aux frais du gouvernement qui avait besoin de mes modestes services. Je refusai ces offres généreuses, déclarant que je ferais comme mon père et continuerai à m'instruire tout seul. Je repris donc les rennes de *La Epoca*, qui continua de progresser parallèlement au *Journal de Salonique*.

Comme je l'avais prévu, un beau jour, Sheridan fut repris de la nostalgie de Paris et décida d'y retourner, nous promettant de continuer de loin sa collaboration étroite au *Journal de Salonique* de la même façon que je l'avais fait pour *La Epoca*. Lévy Sciuto le remplaça comme rédacteur en chef.

Sciuto était un poète talentueux et, comme tel, très paresseux. Il avait, suivant l'expression courante, "les cotons en longs." Cela faisait le désespoir de ses parents qui étaient en mesure de lui garantir une situation stable, s'il se décidait à rompre sa paresse. La fondation du *Journal de Salonique* fut son salut, car cela lui ouvrit une carrière qui eut le don de lui plaire. Ce garçon négligeait, malgré les avantages qu'elles lui procuraient, ses fonctions de rédacteur en chef. Mes frères eurent l'impression nette que Sciuto se livrait à une action de sabotage. Dans que but ? Nous ne tardâmes pas longtemps à l'apprendre.

Le *Moniteur Oriental* de Constantinople, avait autrefois une nombreuse clientèle à Salonique et à l'intérieur de la Macédoine. Cette clientèle lui échappa toute du fait de l'apparition du *Journal de Salonique* qui se trouvait à la portée de tous les centres des départements rouméliotes, et possédait un service de renseignements plus rapides. Croyant nous porter un coup de Jarnac, le *Moniteur* se mit en rapport avec Sciuto et l'engagea en qualité de secrétaire de la rédaction. C'était son droit, mais le devoir de Sciuto était de ne pas agir de cette façon. Sa reconnaissance n'avait rien de poétique.

Un soir, mon frère Daout entra au bureau sans le sourire. Il avait même l'air très contrarié.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

— Sciuto nous quitte, dit-il d'un ton tragique. On lui offre une situation de grand avenir à Constantinople où il doit se rendre au plus tard dans un mois. Qu'allons-nous devenir ?

— Mais pourquoi t'alarmes-tu ? Tu reconnais qu'il se conduit mal.

— Parce que Sciuto m'a dit qu'il doit partir dans un mois!

— Il te donne un mois de temps. Puisqu'il se conduit sans élégance, signifie-lui son congé et donne-lui ses huit jours.

— Qui va nous faire le journal ?

— Et moi donc, que suis-je ici ? Me prends-tu pour une borne kilométrique ?

Mon père et mes frères me regardèrent, comme s'ils venaient de me découvrir.

— Tu as déjà la charge de *La Epoca*, reprit Daout avec une certaine émotion. Pourras-tu assumer aussi celle du *Journal* ? Espères-tu pouvoir t'en acquitter ?

— Pas aussi bien que Sheridan, certe ; nul ne serait capable d'égaler Sheridan. Quant à Sciuto, ouvrez la collection et rendez-vous compte de ce que le *Journal de Salonique* risquait de devenir. Si nous travaillons unis, nous-mêmes, nous seuls, pour nous et les nôtres, nous gravirons la pente et nos publications iront de l'avant. Des difficultés pourront surgir, nous tâcherons de les surmonter. À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, disait Pierre Corneille. La grande famille des lecteurs nous fera confiance ; elle saura se montrer indulgente dès les premiers temps et nous demeurera fidèle.

Ce soir-là, comme dit Maurice Chevalier, il y eut de la joie dans la famille. Mon père nous bénit en nous étreignant dans ses bras, nous adjurant de ne jamais oublier tout ce que lui-même avait souffert pour accomplir ce qu'il croyait être son devoir, pour servir la cause sacro-sainte du progrès et du relèvement de la collectivité juive.

En assumant la rédaction en chef des deux journaux fondés par mon père, je commençai par réunir tous les collaborateurs en un banquet fraternel. Nous étions une trentaine de convives. Suivant la tradition des journalistes, le champagne, les harangues et les bons mots coulèrent à flots. Les vins fins, faisaient descendre les plats délicats et les entremets orientaux bien mieux que Cécile Sorel dévalant l'escalier des Folies Bergères. Au dessert, les rubriques des journaux furent distribuées suivant le goût de chacun.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Les lecteurs, pourvu qu'on ne les heurte pas brutalement, sont des pattes d'amande. Il faut savoir les intéresser, les amuser, les émouvoir et flatter leur point faible, tout en restant indépendant et digne. Il faut surtout innover et varier les sujets. Nous organisâmes des concours littéraires et anecdotiques qui sont très prisés dans les villes de province. Mon premier essai fut de demander à la jeunesse—à l'âge mûr aussi—s'ils aimaient les brunes ou les blondes, et pourquoi ? Une grêle de réponses s'abattit sur nos bureaux. Il fallut des semaines pour dépouiller le courrier, trier les lettres, les classer, les publier, les commenter pour faire durer le plaisir et alimenter les controverses. Progressivement, le tirage montait et la publicité avait un rendement.

Sans m'en douter, je découvris un filon qui fut exploité très adroitement. J'ai toujours été d'une naïveté déconcertante, maladive presque. J'ignorais tout de la société mondaine que je fréquentais peu, n'ayant aucun goût pour les fadaises débitées dans les réunions des salons. Ma seule distraction, ma plus grande joie, les jours de repos, étaient la lecture des classiques et la recherche des livres d'histoire ancienne.

Je parcourais un samedi *Les Caractères*, de La Bruyère. Dans cet ouvrage, l'auteur peint avec un art inimitable *les travers de son siècle*. Sur seize chapitres, les quinze et demi s'attachent à décrire le faux et le ridicule des contemporains, les faiblesses du cœur humain et les petitesses de l'amour-propre et de l'amour tout court. Le tout est broché de portraits, de tableaux, de remarques frappés au coin du bon sens. Cela constitue une galerie unique dans les chefs-d'œuvres de la littérature française.

L'idée me vint de paraphraser une maxime de La Bruyère, prise au hasard, et de publier mon texte sous la signature de Lady Skrett. Le soir même de son apparition, la petite chronique innocente faisait le tour des salons où les papotages se déchaînèrent. La Salonique de 1899 ne différait pas beaucoup, paraît-il, du siècle de La Bruyère et toute la gentry de la métropole macédonique s'imagina que Lady Skrett faisait allusion à des potins locaux.

Qui était cette Lady par trop indiscrète ? Par l'afflux inopiné des visites, des coups de main chaleureux, des sourires sous-entendus, des interrogations "sans en avoir l'air", du lendemain même, je me doutai qu'il devait se passer quelque chose, mais j'étais à mille lieues de supposer qu'il s'agissait de Lady Skrett dont la mystérieuse personnalité intriguait au plus haut point ces Messieurs et ces Dames du beau monde. Toute la semaine on parla de l'événement, chacun mettant un nom différent sur la famille (! ? !) salonicienne supposée avoir été mise sur la sellette.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Le lundi suivant, nouvelle Lady Skrettiana, nouvelle curiosité, nouveaux noms de plusieurs familles soi-disant visées dans la chronique et jetée en pâture à la malveillance et à la malignité publiques. Il y avait certainement beaucoup d'intrigues amoureuses et de cancans ; beaucoup d'unions désassorties ; de foyers à trois ou à quatre ; trop d'épouses délaissées et de maris bafoués, trop d'Harpagons ou de présomptueux, un grand relâchement des mœurs, de nombreuses déconfitures commerciales, et surtout bien des amis du scandale dans cette bonne ville provinciale de Salonique, vers la fin du dix-neuvième siècle.

Chaque lundi, le diapason des colloques, des discussions, des querelles aussi, s'élevait dans les milieux "mal pensants", après la lecture du journal qui procédait, bien entendu, à un tirage supplémentaire, tout comme le *Temps* de Paris, le jour de la chronique théâtrale de Sarcey.

Parmi les blanc-becs qui se pavanaient alors dans l'intimité des réceptions de "ces dames", il y avait un jeune instituteur de l'école française Guiraud. Son nom était Eugène Playoult. Les soupçons des indiscrétions se portèrent sur lui et il en tirait une certaine vanité, car il était d'une nullité absolue. L'imbécile eut le toupet de venir me trouver pour me dire :

—Monsieur Sam, si l'on vous demande qui se cache sous le pseudonyme de Lady Skrett, ne dites pas "*que ce n'est pas moi*".

Imbécile ! Dans le numéro suivant du journal, sous la chronique de Lady Skrett, Playoult fut tellement ridiculisé que son directeur dut lui donner congé et le renvoyer en France.

De semaine en semaine, les rumeurs malsaines allèrent en enflant. Le succès des "satires" du *Journal de Salonique* dépassa les frontières de la province et gagna la capitale. Jaloux de ces pauvres et maigres lauriers, le pontife du *Moniteur Oriental* était aussi tombé dans le panneau. Il crut que le *Journal de Salonique* dévoilait les "verrues" de la société de la Perle de la mer Égée.

Le siècle dix-neuvième baissa son rideau d'airain, sous ces auspices prometteurs, sur la cité thermaïque qui, depuis Darius et Artaxerxès connut toutes les fortunes et toutes les infortunes.

III.

Je n'ai plus souvenance de la date. Un beau jour, je reçus de Paris la dépêche suivante : "Le baron Edmond de Rothschild accompagné de la baronne et de leur fille, fait incognito une croisière dans la mer Égée, à bord de son yacht. Il visitera les couvents du Mont Athos. Prière me renseigner télégraphiquement, tous les jours, sur les excursions du voyageur". C'était signé Gordon Bennett, New York Herald, Paris.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

J'ignorais alors la publication à Paris d'une édition européenne, en langue française, du *New York Herald Tribune*, ainsi que le nom de son directeur. Par la suite j'appris que Sir Gordon Bennett était aussi le propriétaire du câble transatlantique et l'un des magnats de la finance anglo-américaine.

Mon premier soin fut d'aller voir le Docteur d'Obermayer, médecin sanitaire du port de Salonique. Je lui demandai la date et l'heure de l'arrivée du yacht de plaisance, l'informant confidentiellement que le personnage qui faisait la croisière sous un nom d'emprunt était le baron Edmond de Rothschild.

Le Dr. d'Obermayer me remercia de l'avoir, pour ainsi dire, mis en garde et me dit que le yacht était annoncé pour le lendemain à 9 heures du matin. Le jour suivant, dès huit heures et demie j'étais au bureau sanitaire du port. Pour toute éventualité, d'Obermayer avait cru devoir signaler le nom du voyageur au gouverneur général de la province. Ce dernier avait déjà été prévenu du fait par mon frère qui était son secrétaire privé.

Le yacht jeta l'ancre dans la rade à l'heure prévue. Aussitôt après la visite sanitaire officielle, je fus autorisé à me rendre à bord. Le baron Edmond me reçut de la façon la plus affable. Il me demanda des nouvelles de la situation politique de la Macédoine qui commençait à inquiéter sérieusement l'Europe.

—Désirez-vous, Monsieur le baron, rendre visite aux autorités ? lui demandai-je.

—Je voyage incognito et n'ai aucune qualité pour voir des personnalités officielles.

Le baron s'enquit de l'état matériel et moral des Israélites et manifesta la volonté de faire une promenade en ville. Il consentit à faire une visite au chef spirituel de la communauté. Il me demanda de lui désigner un homme de confiance pour assurer le ravitaillement du yacht pendant toute la durée de l'excursion au Mont Athos.

—Aimez vous la cuisine kacher, Monsieur le baron ?

—Oui, de préférence.

—Vous serez bien servi, Monsieur le baron.

Nous prîmes rendez-vous pour l'après-midi du même jour, à 4 heures. En revenant à terre, je courus à la Boulangerie Française tenue par un Israélite, Jacob Matalon, ancien fonctionnaire du consulat de France, de nationalité

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

française. Son fils aîné, Abram Matalon, mon ancien compagnon de classe, jeune homme très bien élevé et jovial était là. Il fut enchanté de remplir la mission de voyager à bord du yacht durant une dizaine de jours et d'en assurer le ravitaillement dans les meilleures conditions. Celle que je lui imposai tout spécialement fut de me mettre journellement au courant des faits et gestes du baron, télégraphiquement et sans ménager les mots.

Abram Matalon était aux anges. Il me sauta au cou et ne savait comment traduire sa joie de l'aubaine qui lui tombait du ciel. L'après-midi, je le présentai au majordome du yacht avec lequel il se mit vite d'accord. Mon frère se chargea d'alerter les membres du Conseil Communal qui se rendirent dans l'après-midi au siège du Grand Rabbinat pour y recevoir la famille Rothschild.

Ce que fut la promenade en ville et la visite au chef spirituel de la Communauté, il faudrait une plume de Tolède pour le décrire. Qui, malgré mes recommandations les plus expresses, avait commis l'indiscrétion de parler de la présence de la famille Edmond de Rothschild et de ses projets ? Je ne suis pas arrivé à le savoir. Fort heureusement mes frères qui étaient la prudence même, avaient pris la précaution de faire dire à la présidence de la municipalité et à la direction de la police d'établir un service d'ordre renforcé au débarcadère et devant le Grand Rabbinat. De plus, tout le personnel de nos ateliers avait été mobilisé pour prêter, en cas de besoin, son concours à la force publique. Deux belles voitures de maître furent aussi mobilisées.

À quatre heures de relevée, un caïque de luxe suivi de la vedette du yacht quittait celui-ci et se dirigeait vers le débarcadère. De loin, il nous a semblé voir que quelque chose d'insolite se passait au bord de l'eau. En abordant, nous nous rendîmes compte qu'une véritable fourmilière humaine que la police et les gardiens municipaux avaient du mal à contenir, s'agitait fiévreusement sur les quais. Dieu merci, les deux voitures, solidement encadrées, ne permettaient pas de déborder le ponton.

Les trois voyageurs, en voyant une foule aussi dense, et apprenant qu'elle était là pour les voir, prirent la chose du bon côté. Nous montâmes dans la première voiture. Abram Matalon s'assit près du cocher qui fouetta aussitôt. Dans la deuxième se tenaient mon frère Bezalel, un brigadier de police et deux inspecteurs de police. Un agent municipal prit place à côté de l'automédéon. Sans s'en douter, la famille Rothschild était bien gardée. Visiblement ému, le baron salua la foule qui lui fit une ovation formidable.

Les voitures longèrent les quais jusqu'à la Tour Blanche et s'engagèrent dans la belle allée des campagnes. En cours de route, je donnais, intentionnellement, les noms des propriétaires des villas, qui étaient neuf fois sur dix des Israélites. Nos hôtes s'en montraient satisfaits et même flattés dans leur amour-propre de Juifs.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Suivant un plan préconçu, après la belle allée des campagnes, les véhicules se rendirent aux quartiers pauvres israélites dont l'état de délabrement faisait vraiment peine à voir. Les Rothschild étaient très surpris de franchir les lieux aussi... impropres.

—Ce sont !es demeures de nos frères indigents, dis-je. Ils y sont logés gratuitement ; les locaux appartiennent à la Communauté qui n'arrive pas à les réparer faute de ressources. Nous avons plus de 30.000 pauvres qui sont, en totalité ou en partie, à la charge de la collectivité.

Et... je changeai aussitôt de sujet de conversation. Mes paroles ne manquèrent pas d'impressionner le baron, la baronne et leur fille Miriam.

Se doutant un peu de ce qui nous attendait au Grand Rabbinat, mon frère et les trois policiers firent prendre le trot à la deuxième voiture et nous devancèrent d'un quart d'heure. Ils en furent bien inspirés. Les rues avoisinant la demeure du chef spirituel étaient noires de monde. Le brigadier de police et mon frère tinrent à la multitude des discours lui recommandant de se montrer digne, disciplinée, et de faire, par une attitude décente et respectueuse, honneur aux visiteurs, à la Communauté et à la ville.

Ces sages conseils produisirent le plus heureux effet. Les curieux s'alignèrent des deux côtés de la rue. Devant la demeure rabbinique, le personnel de service, encadré d'agents municipaux, faisait la haie. Sur ces entrefaites, notre voiture fit son apparition. La baronne qui regardait avec curiosité à droite et à gauche, me demanda:

—Où est la mariée ?

—Quelle mariée, Madame la baronne ?

— Mais cette foule ne suit-elle pas un cortège nuptial ?

—Pas du tout, Madame; nous n'allons pas à la noce, nous sommes devant le Grand Rabbinat de Salonique.

La baronne et sa fille partirent d'un franc éclat de rire. Prévenus par le tonnerre d'applaudissements qui grondait, interminable, Messieurs Charles Allatini, Isaac Fernandez-Diaz, Lazare Jacob Modiano et mon frère Bezalel descendirent au bas du perron et accueillirent les nobles visiteurs. Je fis les présentations et nous gravîmes l'escalier d'honneur au sommet duquel se tenait, solennel, le Grand Rabbin entouré de son Sanhédrin. La réception fut mémorable.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

En reconduisant le baron au débarcadère, l'hôte de Salonique me dit :

—Remerciez la Communauté de son accueil si cordial. Priez le Grand Rabbin et les Conseillers d'accepter cette petite contribution pour réparer les logements des pauvres.

La petite contribution était un chèque de 50.000 francs, environ vingt millions de nos francs 1950.

*

* *

Je crois que pendant que la famille du baron Edmond dînait dans la somptueuse salle à manger du yacht, les presses de l'édition européenne du *New York Herald Tribune* imprimaient la première et copieuse dépêche sur la croisière égéenne et la réception-surprise que la population juive de Salonique réserva aux trois excursionnistes anonymes. L'anecdote de la noce israélite manquée fit bien rire les lecteurs de la rubrique "Yachting" du grand quotidien parisiano-yankee, comme nous l'assura plus tard John Bass, envoyé spécial et correspondant de guerre de Sir Gordon Bennett, que nous avons piloté pendant la campagne turco-grecque de Thessalie.

Abram Matalon tint sa promesse et se révéla même excellent reporter. Je suis certain qu'aucun grand journal continental ni du Nouveau Monde n'a fait autant de réclame aux moines et couvents de la petite presqu'île Chalcidique, connue sous le nom de Mont Athos. Disons quelques mots de cet eden et coin perdu de la Grèce que seuls les touristes amateurs de vieux monuments, d'anciennes reliques, des derniers vestiges du passé visitent encore et sont toutefois, annuellement, au nombre de plusieurs milliers.

Aghion Oros (la Montagne Sainte) est un promontoire situé à l'extrémité de la presqu'île Chalcidique, dépendant de la région de Salonique. Il s'élève à 2.066 mètres d'altitude. Xerxès, roi des Perses qui envahit la Macédoine cinq siècles avant la naissance de Jésus, y fit creuser un canal dont on voit encore les traces.

Mont Athos est couvert de forêts, de vignobles, de bosquets d'orangers, de figuiers, de châtaigniers majestueux, de noisetiers et autres fruits. Les 6.000 moines grecs, yougoslaves, bulgares et russes qui peuplent les vingt couvents, les monastères et leurs dépendances se nourrissent de la cueillette des fruits, de la culture du sol, et d'une sorte d'hydromel. Ils fabriquent un coing capiteux qui est recherché à prix d'or par les grands amateurs.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Les couvents qui étaient autrefois au nombre d'une centaine, datent du IV^e^ siècle. Ce sont autant de séminaires pour le recrutement du clergé grec. Plusieurs ont des bibliothèques très riches en vieux livres et en manuscrits rares. Les archéologues et savants occidentaux qui les ont visité y ont fait des découvertes extrêmement importantes pour l'histoire. Dans les églises on trouve des chefs-d'œuvre inestimables de l'art byzantin primitif.

Mont Athos présente une particularité extraordinaire, un phénomène qui ne se rencontre dans aucune partie du monde. Il n'existe à la Montagne Sainte aucune créature femelle, sauf des volailles de passage non apprivoisées. L'entrée du territoire est formellement prohibée, sous peine d'immolation, à tout être du sexe organisé pour concevoir, enfanter ou pondre : ni chattes, ni cavales, ni ânesses, ni poules, ni canes, ni dindes, ni oies, ni aucune espèce de créature féminine, sauvage ou domestique. Les anachorètes vivent — du moins on le suppose — sans aucune idée de fornication. On ne sait depuis quand cette règle a été introduite dans le promontoire sacré, mais elle y est observée avec une rigidité absolue.

Le baron de Rothschild s'intéressa prodigieusement à tout ce qui se passait dans ce coin de terre exceptionnel. Il visita presque tous les couvents, s'entretenant longuement avec les supérieurs des monastères, par le truchement d'Abram Matalon. À son retour à Paris, il fut assailli de questions non pas seulement par ses amis sportifs, mais aussi et surtout par des professeurs, des académiciens, des archéologues et autres historiens. Ils avaient suivi dans le *Herald* le détail de son pèlerinage à la Montagne Sainte qui n'avait rien de commun avec la Terre du même nom.

De toute façon, le jour où, de la dunette de son yacht, en rade de Salonique, où j'avais eu l'honneur de m'entretenir avec le baron Edmond, on m'eût bien surpris si l'on m'avait prédit que peu d'années après, son conseiller aumônier, le Grand Rabbin Zadoc Kahn serait devenu l'ange tutélaire de mes études en Sorbonne.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

MES MÉMOIRES - II

Épisodes de la campagne de Thessalie — À la Sorbonne de Paris — La Epoca *périodique en judéo-espagnol*

Voici deux courts épisodes de la campagne de Thessalie. Quand la guerre devint inévitable, Sir Gordon Benett nous recommanda un jeune correspondant, John Bass, envoyé en Macédoine pour suivre les opérations militaires. Ce John Bass était un sage qui comprit admirablement sa mission. Il loua un appartement confortable à l'Olympos Palace d'où l'on jouissait d'une vue splendide sur la rade de Salonique. De cet observatoire rêvé, de ce belvédère qui avait comme fond d'horizon la chaîne des Monts olympiques, il envoyait quotidiennement à Paris et à New York les nouvelles de la guerre, c'est-à-dire la copie des dépêches que j'adressais au *Journal de Salonique* et souvent même le texte intégral des commentaires très judicieux de notre rédacteur en chef Sheridan. Il s'attira ainsi les plus flatteuses félicitations de son mandant. John Bass encaissait consciencieusement les compliments, en même temps que la contre-valeur des chèques substantiels qui lui permettaient de mener une vie de pacha. Je suppose que Bass a dû rejoindre son patron au paradis, sans quoi je ne me serais pas permis de dévoiler son ingénieux système de faire le correspondant de guerre.

Je n'attendis pas en Thessalie la conclusion de l'armistice. En rentrant à Salonique je trouvai une pile énorme de lettres et journaux qui n'avaient même pas été dépliés. Dans le *Messaggero* de Rome, du 8 juin 1897, je lus une correspondance anonyme de Salonique dans laquelle j'étais ignoblement pris à partie, notamment à la suite de ma chronique intitulée *Sous les balles*. Cette correspondance dépassant les limites permises en matière de controverse journalistique, j'écrivis au *Messaggero* pour lui demander confraternellement de me donner le nom de son correspondant anonyme, ou d'assumer la responsabilité des attaques dont j'étais l'objet.

Le directeur du *Messagero*, je le reconnais loyalement, m'envoya une lettre d'excuses et exprima dans les colonnes du journal ses regrets sincères d'avoir laissé passer des injures envers un confrère qui avait fait son devoir de renseigner ses lecteurs. Dans le *Journal de Salonique*, du lundi 21 juin 1897, en annonçant l'envoi de ma lettre à Rome je fis suivre l'écho de la courte note suivante : " Si le *bravo* qui m'a lâchement insulté veut se faire connaître, il n'a qu'à venir à ma rencontre sur le quai, en face de la brasserie Alhambra où je me trouve tous les soirs de cinq à sept ".

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Le journal parut à deux heures de l'après-midi. À cinq heures, j'étais sur le quai, face au café Orpheum, en compagnie du Docteur Simoens avec qui nous nous étions liés en Thessalie où il dirigeait une ambulance médicale. Deux hommes s'approchèrent : un long, long, long, et un autre de taille normale. Ce dernier, venant vers moi, me dit, sans me donner le bonsoir réglementaire :

— Je suis le professeur Tolomeï. Vous êtes bien Monsieur Sam Lévy ?

— Enchanté de faire votre connaissance ; oui, Monsieur, répondis-je, ne me doutant pas du motif de cette présentation quelque peu saugrenue.

— Je connais l'auteur de l'article du *Messagero*.

— J'en suis bien aise, Monsieur.

— Mais je ne puis vous dire son nom.

— Rien ne vous y oblige et je ne vous le demande pas.

Le traître, croyant me prendre au dépourvu, leva la main gauche pour me gifler et de la main droite essaya de se servir de sa canne pour se livrer, à l'italienne, à des voies de fait.

J'ai toujours été doué d'une certaine agilité de mouvements et d'un réflexe rapide quoique souvent inopportun ou malheureux. Saisissant au vol la canne de Tolomeï, je lui assenai avec la mienne dont le pommeau était un peu rugueux, un violent coup sur la tête. Il tomba aussitôt à terre ensanglanté. Son complice voulut alors intervenir. Livrant le premier agresseur aux soins médicaux du Docteur Simoens, je saisis brutalement le second lazzarone à la gorge et le traînai vers le bord de l'eau avec l'intention arrêtée de lui faire prendre un bain de mer brusqué. La saison s'y prêtait à merveille, mais la foule qui était fort dense à l'heure du zéphyr en ce lieu de promenade, ne fut pas de mon avis. Elle m'arracha des mains le pauvre bougre qui avait eu chaud.

Le scandale fut grand. La presse turque locale, un peu chauvine, me suggéra de traîner le vil insulteur devant le tribunal. Je ne mangeais pas de ce pain-là et puis, ma canne l'avait assez châtié. Le consul d'Italie, Monsieur Milazzo m'exprima ses regrets de l'incident et le jour où Tolomeï revint de la clinique, il fut embarqué à bord du Lloyd Triestino et expédié dans son maquis natal. La petite saignée lui fit beaucoup de bien et lui porta même bonheur. Remercié du corps enseignant, il fit de la politique, s'enrôla comme licteur au Fascio et finit dans la peau d'un sénateur. L'ingrat ne m'en a jamais remercié.

*
* *

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Parlons de choses sérieuses.

Le lendemain de mon retour à Salonique, je fis réunir un conseil de famille et dis à mon père et à mes frères :

— Mes chers parents, notre ville a réalisé en ces dernières années des progrès énormes. Nos journaux sont en bonne voie, parce que nous sommes seuls à publier des périodiques. Demain, d'autres publications verront fatalement le jour et mettront à leur tête des professionnels autrement qualifiés que nous. Nous nous trouverons alors en état d'infériorité, car nous ne sommes pas assez compétents. La chance nous a favorisés en nous faisant tomber sur un rédacteur en chef aussi habile, aussi brave et dévoué que Sheridan (Vitalis Cohen). Ce dernier n'est pas éternel et je crains qu'il ne veuille un jour ou l'autre s'en retourner à Paris.

— Que devons-nous faire ? demanda mon père.

— Voici : J'ai l'intention de me démettre de mes fonctions auprès de la Compagnie de Jonction. Je voudrais aller passer à Paris deux ou trois années pour y compléter des études et perfectionner mes connaissances professionnelles. À mon retour, nous pourrons donner à nos journaux une extension plus adéquate aux nécessités de l'heure. Qu'en pensez-vous ?

Inutile de dire que mon idée fut accueillie avec autant d'empressement que de sympathie. Mon père me dit avec juste raison que les charges de famille, l'aide qu'il était obligé de donner à une parente peu fortunée, la présence de cinq filles à marier, ne lui permettraient pas de faire tous les frais de mes études. Je lui donnai tous apaisements à ce sujet, l'assurant que je me débrouillerais à Paris.

Quelques jours plus tard, j'allai voir Monsieur Tenant et le priai de changer mon congé provisoire en congé définitif.

— Vous voulez nous quitter ? Et que comptez-vous faire ?

— Je voudrais consolider mes connaissances et faire du journalisme ma profession. Je compte donc me rendre à Paris.

— Excellente idée. Je garde de vous et de vos services le meilleur souvenir. Que puis-je pour vous être agréable ?

— Me conserver votre sympathie.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

— Elle vous est tout acquise. Prévenez-moi quelques jours avant votre départ pour vous procurer un permis de circulation.

En quittant Monsieur Veillet Dufrèche qui avait tenu le *Journal de Salonique* sur les fonts baptismaux, il me témoignait la plus vive sympathie. Notre journal était la seule publication en langue française de toute la Turquie d'Europe, sauf Constantinople, et avait un caractère littéraire qui plaisait à la jeunesse. J'exposai au consul mes projets approuvés par mes parents. Monsieur Dufrèche en fut aussi enchanté que Monsieur Tenant.

— Puis-je vous être utile à quelque chose ? me demanda-t-il.

— Très, Monsieur le Consul. Je désire me faire inscrire à la Sorbonne comme étudiant en lettres. Je ne possède pas les documents nécessaires à mon admission.

À cette époque-là, le Lycée Français n'existait pas et les diplômes délivrés par l'Alliance Israélite n'étaient pas encore reconnus comme équivalant au baccalauréat.

— Nous n'avons pas au Consulat une Commission à cet effet. Je ne vois pas un moyen de vous satisfaire.

— Si, Monsieur le Consul, il y en a un. Pouvez-vous me donner une attestation comme quoi j'ai suivi à Salonique l'école de l'A.I.U. et le lycée turc ?

— Je veux bien, mais j'ignore si cela peut vous suffire.

— Avec cela et avec l'aide du Comité Central, j'espère réussir.

Quelques jours avant mon départ je revis Monsieur Tenant. Il me remit un billet de circulation aller et retour Salonique-Paris.

— On ne sait jamais, me dit-il, il vaut mieux avoir avec soi un billet de retour. Le comte Vitalis, à qui j'ai fait part de votre démission et des services que vous avez rendus à la Compagnie, me charge de vous en remercier et de vous prier d'accepter ce petit témoignage de satisfaction. Il sera très content de vous voir à Paris.

Le petit témoignage de satisfaction était un chèque de mille francs dix-neuvième siècle, ce qui est tout dire. La Maison Allatini, des camarades de club et de classe très fortunés se mirent à ma disposition. Le 27 septembre 1897 je prenais le train pour Paris.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Mon ami le Docteur Maïr Yoél, alors étudiant, me retint une chambre au 71, rue Monge. Dès en arrivant, j'écrivis au recteur de la Sorbonne, le priant de m'accorder quelques instants d'entretien. M. Boutmy me réserva un accueil tout à fait paternel. En lui remettant la lettre de Monsieur Dufrèche, je lui parlai assez longuement de Salonique, de la grande communauté juive, du prestige de la France en Orient, de mes intentions de servir la langue française, etc., etc.

Monsieur Boutmy trouva mes projets très intéressants. Il me conseilla de lui faire par écrit un rapport sommaire que je lui apportai le lendemain.

— Mon jeune ami, me dit-il après l'avoir parcouru, qui vous a fait cet exposé ?

— Moi, Monsieur le Recteur.

— Vous ne l'avez pas fait retoucher par personne ?

— Je n'ai pas encore eu le temps de voir qui que ce soit.

— C'est bien vous qui l'avez rédigé ?

— Mais, oui, Monsieur le Recteur.

Sans aller plus loin, Monsieur Boutmy écrivit, au crayon rouge, au bas du document, les mots suivants :

"À IMMATRICULER SUR BASE DU PRÉSENT RAPPORT".

Et il le signa en me disant :

— Présentez-vous au bureau pour prendre vos inscriptions. Venez me voir de temps en temps. Je vous souhaite bonne chance.

L'après-midi du même jour, coiffé du béret de velours traditionnel d'étudiant "ès-lettres", j'arpentais l'asphalte du Quartier Latin et décidais de laisser pousser deux doigts de barbe au menton et le double de cheveux, pour être à la mode de l'époque.

*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Les visites protocolaires commencèrent aussitôt. La première fut pour le Grand Rabbin Zadoc Kahn qui échangeait de temps en temps une correspondance très amicale avec la direction de *La Epoca*. Il m'exprima toute sa satisfaction de me voir entreprendre des études dans le but de défendre convenablement les intérêts moraux de la communauté israélite salonicienne et le judaïsme oriental en général.

— Avez-vous des moyens suffisants pour vivre à Paris ?, me demanda-t-il.

— Pas assez, Éminence. Je viens vous demander vos conseils sur ce point capital.

— Allez voir de ma part Monsieur Bigart et venez me mettre au courant du résultat de votre entretien avec lui.

J'allai voir M. Bigart, secrétaire général de l'Alliance Israélite Universelle dont les bureaux étaient situés au 45, rue de Trévise. À l'huissier qui lui présenta ma carte, Maître Aliboron qui détestait cordialement Salonique et les Saloniciens, dit avec le ramage bourru du conirostre grippé qui le caractérisait : " Je n'ai pas le temps de recevoir cet hurluberlu, foutez-le à la porte ".

J'étais dans l'antichambre et entendis nettement ce souhait de bienvenue suivi d'un gros rire de plantigrade. Poussant violemment la porte qui était demeurée entrouverte, rouge de colère, je pénétrai dans la pièce et me dressant devant le bronze ébahi, je rugis, furieux :

—Qui osez-vous faire foutre à la porte ? Et si je vous flanquais un coup de poing sur la figure ?...

Branco surgissant devant le spectre de Macbeth n'aurait pas produit un effet aussi foudroyant. Bigart devint blême, livide et perdit contenance. J'eus presque peur de le voir tomber en pâmoison. Il faisait d'autant plus pitié à voir que nul, paraît-il, n'avait eu jusqu'à ce jour-là l'audace de braver ce matamore en carton pâte. Littéralement aplati, il balbutia d'une voix atone :

— Mais, Monsieur...

— M. Bigart, dis-je en me radoucissant, vous avez cru peut-être avoir affaire à un mendiant polonais. Je suis le fils de Saadi Bezalel Lévy, co-fondateur, vingt années avant l'Alliance au risque de sa vie, de la première école de langue française à Salonique. Mon père, dernier descendant d'une lignée tricentenaire de réformateurs, est le directeur-propriétaire des seuls

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

journaux israélites en judéo-espagnol et en langue française créés par lui. Personnellement, je suis secrétaire auprès de la Compagnie de Chemin de Fer Jonction Salonique-Constantinople, venu en congé à Paris. Voici mes permis de circulation en première classe. Et sans me connaître, sans m'entendre, vous ordonnez de me foutre à la porte !...

— Il vient ici, Monsieur, toutes sortes de gens et cela donne lieu à des confusions. Que désirez-vous, Monsieur ?

—C'est le Grand Rabbin de France, Monsieur Zadoc Kahn, ami de ma famille, qui m'a engagé à vous venir voir. Je vous ai dit quelle est ma situation personnelle. L'antisémitisme commence à se développer à Salonique. Nos journaux peuvent lui barrer la route. Ils peuvent le combattre victorieusement. Pour cela, il faut que nous ayons les possibilités techniques, matérielles et morales. Je suis prêt à sacrifier mon avenir pour servir la nation. Pour pouvoir le faire efficacement, il me faut bien connaître la profession et acquérir un bagage linguistique et littéraire plus étendu. Je viens de m'inscrire à la Sorbonne où je compte poursuivre des études classiques et universitaires durant trois ans. Mes moyens économiques sont insuffisants. L'Alliance peut-elle m'aider financièrement : Voilà le but de ma visite.

—Nos statuts ne prévoient rien à ce sujet. Le Comité Central se réunira en séance pleinière pendant les demi-fêtes de Soucoth. (Nous étions à la veille de Yom Kipour). Faites une demande et expliquez votre cas qui est nouveau. Le rapporteur est M. Salomon Reinach, conservateur du Musée de Saint Germain en Laye. C'est lui que vous devez voir après la réunion.

— Je ferai ma demande. Je suppose que votre avis ne sera pas favorable. N'importe. Je verrai quand même M. Reinach et quoiqu'il advienne, je me débrouillerai.

Je rapportai l'algarade au Grand Rabbin Zadoc Kahn.

—Voyez tout de même M. Reinach et revenez ici.

Je vis Salomon Reinach au Musée de Saint Germain. Il examinait avec des loupes grossissantes le sexe d'une statuette ancienne, minuscule découverte à Ninive. L'aventure de la fameuse Tiare de Saitapharnès n'avait pas encore abattu sa fierté.

—Je répondrai à vos lettres venant de Salonique, me dit-il sèchement, sans interrompre ses investigations dans la région ombilicale de la statuette.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

—J'espère y retourner dans trois ans, répondis-je, et vous donnerai aussitôt de mes nouvelles. Si, dans l'intervalle vous avez besoin de me voir, je loge 71, rue Monge, au septième étage dans une tabatière. Ce n'est certes pas aussi luxueux qu'ici et ce n'est pas la princesse qui paie, mais on y voit clair. Vous n'aurez pas besoin de loupe pour grimper les cent-vingt-six marches. Munissez-vous seulement d'un bâton solide pour vous appuyer, car la rampe est un peu branlante. Il va être midi et vous devez avoir faim. N'avalez pas le nombril de la statue.

Cette fois, l'honorable Conservateur ne conserva plus ses yeux collés à la loupe. Il les en détacha et me regarda d'un air indulgent, accompagné d'un rictus qui voulait paraître sarcastique mais qui était quelque peu jaunâtre.

Cette scène amusa fort le Grand Rabbin.

—Je m'attendais à un refus, me dit-il. Ne vous en formalisez pas. Je suis l'aumônier du baron Edmond de Rothschild et prends à ma charge tous vos frais universitaires. Voici un mot pour le Dr. Schwartzfeld, secrétaire de la baronne de Hirsch. Racontez-lui vos visites à MM. Bigart et Reinach.

Ce brave Dr Schwartzfeld ! Il riait à gorge déployée. Il appela son collègue, le Dr Sonenfeld et tous deux s'esclaffaient royalement. Ils ne portaient pas sur le cœur ni Bigart ni Reinach.

—Voilà, me dirent-ils, en conclusion : Le Grand Rabbin Zadoc Kahn prend à sa charge tous vos frais universitaires. Nous vous donnerons la première année 90 francs par mois ; la deuxième, 120, et la troisième, 150 mensuellement. Nous sommes à l'entrée de l'hiver. Voici 500 francs pour votre vestiaire. Bon courage et bon succès. En passant à la caisse tous les mois, ne manquez pas de monter nous voir pour nous tenir au courant de vos progrès.

Ma vie matérielle se trouva ainsi assurée pour toute la durée de mes études universitaires. Moi, athée impénitent, j'ai constamment pensé que le destin n'est pas toujours aveugle et n'agit pas nécessairement de façon arbitraire.

*

J'étais porteur d'une introduction auprès du grand poète Eugène Manuel que j'avais eu l'honneur de voir en 1893. Le brave vieillard ! Le bon papa ! Il m'attendait, ce doux apôtre. M. Charles Allatini lui avait annoncé ma visite.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

— Je suis bien aise de vous revoir. Je connais de nom votre papa. M. Charles m'en a parlé plus d'une fois dans ses lettres. Asseyez-vous près de moi et parlez un peu fort. À mon âge ! vous comprenez. Je sais que Salonique contient la communauté juive la plus dense du monde, proportionnellement à sa population. Dites-moi vous-même, ce qui vous amène.

Je lui exposai mon projet de travailler, non pas pour collectionner des diplômes ou cueillir des lauriers, mais pour arriver à diriger moi-même, sans défaillance, les destinées de nos publications et servir utilement la collectivité juive, mon pays et la France, seconde patrie de tous les intellectuels. Je le mis au courant de tout ce qui s'était passé avec Bigart et Salomon Reinach, ainsi que de l'intérêt bienveillant et protecteur que m'avaient témoigné le Grand Rabbin Zadoc Kahn et les Docteurs Schwartzfeld et Sonenfeld, sans oublier les facilités exceptionnelles que m'avait accordées Monsieur le Directeur Boutmy.

— Cela est très bien, mon garçon. La moitié du chemin est déjà faite. Je vois ce qu'il vous faut. Revenez me voir en apportant avec vous le *Livret de l'Étudiant*.

Deux jours plus tard je revenais chez le vénérable écrivain. Il parcourut le *Livret de l'Étudiant* très attentivement, mettant une croix devant les noms suivants des professeurs aux cours desquels je devais m'inscrire :

Ferdinand Buisson, Éducation ; Ernest Lavisse, Histoire diplomatique sous Louis XIV ; Aulard, Histoire de la Révolution ; Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature française ; Brunot, Histoire de la Grammaire ; Gazier, Histoire du vocabulaire ; Émile Faguet, Littérature française ; Gustave Larroumet, Histoire du théâtre ; Crouslé, Éloquence ; Gaston Deschamp, Victor Hugo etc. Au Collège de France : Egger, Psychologie ; Jean Izoulet, La Cité Future ; Émile Deschanel, Littérature, et deux autres philosophes.

— Contentez-vous de ceux-là pour cette première année, me dit-il, en me remettant pour quelques uns d'entre les maîtres, des cartes de visite avec un mot amical pour chacun.

Le cours d'éducation était une création de Ferdinand Buisson (ne pas confondre avec Fernand Bouisson, le trop fameux Président de la Chambre des Députés). Ce n'était pas à proprement parler un cours, mais une suite de causeries familières auxquelles prenaient part les étudiants eux-mêmes. Ces derniers, presque tous des instituteurs étrangers qui exerçaient déjà dans leurs pays respectifs, venaient s'initier aux méthodes universitaires françaises.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Le professeur invitait les élèves à poser des questions relatives à l'éducation. Il me demanda un jour si j'avais un problème ou quelque chose de spécial à élucider. Je répondis que je désirais vivement savoir de quels ouvrages strictement indispensables devait se composer la bibliothèque d'un étudiant qui se vouerait à la carrière des lettres et des recherches historiques.

M. Buisson transmit ma question à l'auditoire et proposa de la discuter au cours de la séance suivante. La semaine d'après, chaque étudiant s'amena avec sa petite liste. Le maître les analysa toutes, retint les noms des ouvrages vraiment utiles, y ajouta divers autres et forma une seule liste qu'il me remit en me souhaitant de pouvoir me procurer le précieux fonds de bibliothèque. Il y avait. je crois, quatre-vingts et quelques volumes, avec les lexiques correspondants, cela faisait une centaine d'ouvrages en tout. Le lendemain je me rendis chez M. Hirsch, trésorier de Monsieur le Grand Rabbin, le priant de me faire acheter les livres indiqués dans la liste.

— Je ne peux pas courir les librairies, me dit le brave homme. Dites-moi la valeur que cela représente. Je vous en donnerai le montant et vous les achèterez vous-même. Vous aurez soin de m'en apporter les factures, pour la régularité de mes écritures.

L'idée me parut excellente. La plus grande librairie classique de l'époque était celle de Garnier Frères. J'y allai et demandai à voir M. Garnier en personne.

— Que voulez-vous lui dire, mon garçon ? Je suis l'un des frères Garnier, me dit en souriant un personnage âgé, d'un très noble aspect.

— Je suis étudiant en lettres. J'ai besoin d'ouvrages classiques, mais je ne dispose pas de grands moyens d'achat.

— Qu'à cela ne tienne, mon petit ami.

Et appelant son caissier, il lui dit :

— Ce jeune étudiant a besoin de livres. Vous lui ferez sur ses achats le double de la remise que nous accordons aux auteurs eux-mêmes. (66 % de réduction).

Encouragé par cette aubaine, je fis la tournée des ducs, c'est-à-dire des grandes librairies : Larousse, Flammarion, Alcan Lévy, et parvins ainsi à acquérir le triple des volumes désignés par le professeur Ferdinand Buisson. M. Hirsch n'en croyait pas ses yeux. Zadoc Kahn, les Docteurs Schwartzfeld et Sonenfeld n'en revenaient pas. Seul Bigart rit jaune en voyant que l'on pouvait se passer de lui.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

En remettant à leurs destinataires les cartes d'Eugène Manuel, je me fis bien voir de leur part. Tous les professeurs faisaient preuve d'une bienveillante indulgence envers les étudiants étrangers qui venaient des pays lointains pour étancher à Paris leur soif d'apprendre et, comme on disait au Quartier Latin, pour boi(re)*l'eau* à la fontaine Molière. Personnellement, j'étais reçu chez eux dans l'intimité de leur cabinet de travail, véritable amoncellement de livres d'entre lesquels émergeait leur tête expressive, auréolée de gloire et de cheveux blancs qui inspiraient le respect et l'admiration.

Émile Faguet, au cours d'une conférence, expliqua que le mot *calamo* du latin *calami*, signifiait plume. Après la leçon, pendant que les étudiants évacuaient l'amphithéâtre Richelieu, je m'approchai timidement de la tribune et dis au professeur :

— Cher Maître, le mot *calamo* vient plutôt de l'arabe *calam* et signifie roseau. Les Arabes taillent en bec les tuyaux des roseaux et des plumes de gros volatiles, et s'en servent pour écrire. Le latin a donc emprunté ce mot à la langue arabe qui est sémitique, et par conséquent antérieure au latin et au grec qui en dérivent.

— Tiens, tiens, mais vous n'avez pas tort. Vous êtes plus savant que moi. Seriez-vous orfèvre, pardon, je veux dire Arabe ?

— Non, Maître. Je suis Turc de confession mosaïque. Mon nom est Sam Lévy.

— Lévy, en effet, est un nom plutôt biblique et par conséquent Israélite. Accompagnez-moi un peu.

Nous sortîmes de l'amphithéâtre sans interrompre l'entretien qui se poursuivit dans la rue. Faguet me questionna sur l'Orient, sur la campagne de Thessalie qui venait de finir et sur mille petites turqueries et choses exotiques dont un esprit vif et curieux comme le sien aimait bien être renseigné. Rue Gay Lussac il s'arrêta devant l'étal d'un boucher. Ce dernier était son frère avec qui il causa très gaiement, riant tous deux de bon cœur, car Faguet aimait les mots d'esprit.

De tous les professeurs qui étaient on ne peut plus condescendants, trois surtout m'honoraient d'une sympathie toute particulière et me recevaient chez eux, me prodiguant des conseils qui me furent très utiles. C'étaient, avec Émile Faguet, Ferdinand Buisson et le professeur d'éloquence Crouelé. Ce dernier avait dépassé l'âge canonique. Il continuait quand même à enseigner. J'arrivais toujours de bonne heure au cours et m'installais aux premières rangées qui étaient munies de pupitres sur lesquels on pouvait s'appuyer pour prendre des notes. Quand le professeur entrait, je l'aidais à se débarrasser de son châle. À la fin du cours, je lui portais sa serviette qui était un peu lourde pour lui.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Un dimanche matin—c'était le jour où il aimait me recevoir—il me dit à brûle pourpoint :

—Savez-vous lire ?

Je demeurai interloqué. Devant mon étonnement, il ajouta en souriant et me tendant les Fables de La Fontaine :

—Ouvrez à n'importe quelle page.

Je pris le livre et, tout intimidé, je l'ouvris, au petit bonheur, à la page 315. Je tombai sur la fable XVI du Livre septième : *Le chat, la belette et le petit lapin.*

—Lisez, mon garçon.

Tout penaud, je balbutiai :

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin...

— Non, mon jeune ami, je n'appelle pas ça savoir lire.

Et sans plus attendre, il débita toute la fable d'un trait. En disant "débita", c'est une façon de parler. Il récita, plutôt il rima, il mima la scène d'une manière incomparable, avec un art consommé de comédien. J'étais littéralement emballé en voyant évoluer sous mes yeux, tour à tour Madame la Belette, Jeannot Lapin et aussi Sa Majesté fourrée, Maître Raminagrobis, le saint homme.

Grappeminaud le bon apôtre
Qui, pour accorder les plaideurs,
Tout doux, les croqua l'un et l'autre.

— Maître, dis-je avec humilité, je voudrais bien apprendre à lire et, si possible, à parler et dire.

Il me donna un mot pour Nolté, doyen de l'Odéon qui professait un cours de diction suivi par ces dames de la haute bourgeoisie du faubourg Saint Germain. Ah! les heures délicieuses passées à écouter, ébloui, les conseils de ce prestigieux maître du verbe !

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Les spectacles du Théâtre Français me passionnaient au-delà de toute expression. J'y avais vu Got jouer *La joie fait peur*; Monnet Sully, dans *La Grève des forgerons* ; Albert Lambert, interpréter le Chevalier à la triste figure : *Don Quichotte*. Mais cela coûtait quarante sous, quelque chose comme quatre à cinq cents francs de nos jours.

Prenant mon courage à deux mains, j'allai frapper à la porte de Jules Claretie, administrateur de la Comédie Française et lui débitait le même compliment qu'au père Garnier. Il m'offrit un "billet de faveur" et m'engagea à le revoir de temps en temps. Je ne me le fis pas répéter et devins, si j'ose dire, un familier de la Maison de Molière, tout comme les abonnés du foyer, ne manquant pas une seule "première". La même scène se renouvela auprès de Paul Ginisty, administrateur de l'Odéon, et avec le même succès.

Il me restait une démarche à faire. Lors de mon premier voyage à Paris, Jules Simon qui vivait encore, m'avait fait autoriser à aller lire à la bibliothèque privée de l'Institut de France. Pourquoi ne demanderais-je pas la permission d'assister aux réceptions des nouveaux membres de l'Académie ? J'obtins aussi ce privilège que m'octroya Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de la docte assemblée. Je suis heureux de bénéficier encore aujourd'hui, après cinquante années de jouissance, du même privilège.

Donc, le logis, la table, l'étude, les livres, les distractions de l'esprit, rien ne me manquait. Je pouvais me considérer le plus favorisé étudiant ès-lettres de la Faculté de Paris.

Je dis " je pouvais ". Mais le proverbe dit : L'homme propose et le destin dispose. Hélas !...

Tout nous semble zéphyr, tout devient aquilon et fait s'écrouler comme château de cartes les projets les plus solidement bâtis. Ce fut mon cas. Par la félonie des hommes, le sort injuste m'a asséné les coups les plus rudes aux heures les plus inattendues de mon existence...

*

Le vendredi, 3 mars 1869, le gouvernement turc, désireux de se concilier la sympathie des Rayas, avait commencé à faire paraître à Salonique, une fois par semaine, un bulletin officiel bilingue (bulgare et ladino) intitulé

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Universitäts- und Landesbibliothek
Halle (Saale)

Selanik.[1] Cette publication n'eut qu'une durée éphémère. Les autorités lui substituèrent un organe en langue turque sous le même nom et qui finit de vivre lors de l'entrée des armées grecques à Salonique, le 12 octobre 1912.

C'est seulement en 1875, le premier novembre, que le journal *La Epoca*, organe de la classe éclairée de la communauté juive de Salonique, vit le jour et contribua grandement au réveil de la masse tombée en léthargie. *La Epoca* cessa de paraître lors de mon départ définitif de Salonique, le 6 juin 1911.

En 1889, le journal *El Telegrafo*, de Constantinople, publia un supplément, *El Instructor,* si mes souvenirs sont exacts, et organisa un concours littéraire. J'envoyai à ce périodique une nouvelle qui fut proclamée la meilleure production. Encouragé par ce premier succès, je traduisis des *Annales Politiques et Littéraires*, une chronique que Francisque Sarcey consacrait aux *Mains Galleuses* des ouvriers parisiens qui étaient très réputés pour leur habileté. Cette traduction fut également primée par *l'Instructor*. On en causa à la rédaction de *La Epoca* en exprimant le désir de publier des articles d'intérêt général. Cela n'entra pas dans l'oreille d'un sourd.

Le lendemain matin, en me rendant à l'école Terakki, je glissai sous la porte de notre imprimerie, à l'adresse de *La Epoca*, une chronique locale signée d'un pseudonyme. Elle fut publiée avec empressement. Je fis de même durant plusieurs semaines. Flatté de l'accueil réservé à mes envois, j'entrepris une campagne en faveur de la langue turque. La jeunesse israélite prit goût à la lecture de mes suggestions. Aidé par un groupe d'anciens élèves des écoles turques nous fondâmes un club littéraire qui reçut le nom de *İntibah* (Le Réveil). Des écrivains et des poètes de Salonique et de Constantinople nous offrirent leurs ouvrages dont nous entreprîmes la traduction. Les premières œuvres publiées ainsi dans *La Epoca* furent : *Désespoir*, de Mustafa Réchid bey, et *Leïla Hanum*, de mon cher ami, Osman Adil bey, mort pour la Turquie en 1912.

---

[1] A propos du journal multilingue *El Selanik,* je reproduis ci-bas, quelques paragraphes d'une étude que j'avais ébauchée à Salonique en 1917 et publiée plus tard en 1939 dans le journal *L'Aurore* du Caire, avec les trois titres suivants:

1) Le parler et la littérature judéo-espagnole, 24-8-1939.
2) La presse judéo-espagnole, ses débuts et son essor 31-8-1939.
3) La presse judéo-espagnole de Salonique, 13-9-1939.

En 1869, l'administration du vilayet de Salonique, fit paraître en quatre langues: turc, judéo-espagnol, grec et bulgare, les langues courantes en Macédoine, un organe bihebdomadaire, *El Selanik,* paraissant chaque lundi et jeudi. Journal d'information sur la politique extérieure et intérieure, *El Selanik* s'intéressait plus particulièrement au commerce, à l'agriculture et à l'élevage en Macédoine. À côté des articles d'intérêt public, il insérait des informations et notions scientifiques. Je n'ai pas vu des spécimens de cet organe dépassant la troisième année et si ma mémoire ne me trahit pas, (le rédacteur de la partie judéo-espagnole, était Jacob Uziel, (le grand-père de M. Baruh Uziel, l'actuel membre de la Kénésseth de Jérusalem, connu pour avoir été le premier investigateur hébraïque du Romancero espagnol.)
Isaac R. Molho

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Mon anonymat qui intriguait un peu la rédaction du journal et une partie des lecteurs, dura assez longtemps. Il prit fin au lendemain de mon entrée au service des Chemins de Fer Orientaux. Mon père et mes frères se déclarèrent très contents de ma collaboration qui fut alors rendue publique. Je posai aux miens une seule condition, celle de me laisser moderniser le journal au triple point de vue de la rédaction, de la présentation et surtout de l'administration. Celle-ci laissait beaucoup à désirer et je demandai à avoir sur ce chapitre les mains libres, ce qui fut accepté avec enthousiasme.

Je voyais *La Epoca* dans beaucoup de mains. Une foule de personnes de toutes les classes en parlaient. Je crus que tout le monde y était abonné. En consultant les livres, ma surprise fut immense de constater que nous avions quelques centaines de souscripteurs et autant de lecteurs au numéro. Il devait y avoir là un mystère. À ma demande, il me fut répondu que les familles se passaient le journal qui était en circulation toute la semaine. En outre, dans beaucoup de maisons, les voisins se réunissaient et faisaient des lectures en commun. Pour un abonné, il y avait huit à dix lecteurs ou auditeurs.

Tout de même la chose me parut bizarre. La communauté comptait plus de 20.000 familles sur lesquelles dix mille savaient lire, ce qui représentait 40.000 personnes. Le dixième de cette moitié au moins pouvait se payer le journal. Nous ne comptions pas même un cinquantième de souscripteurs. Oh, oui, il y avait là un mystère que je résolus d'élucider.

À cette époque lointaine, nos ateliers typographiques ne disposaient pas de machines rotatives. Nous avions des presses à bras imprimant un seul côté de la page et nécessitant par conséquent deux tirages successifs. Le premier était fait le jeudi soir et le second le vendredi matin. L'idée me vint de contrôler les opérations. Un jeudi soir, pendant que tout dormait dans la maison, je descendis à pas de loup au rez-de-chaussée et me glissai dans l'atelier des machines où le premier tirage était terminé. Je comptai les feuilles. Au lieu de 700 à 800 exemplaires, il y avait le double ! ! !... Je me trouvais donc en face d'un vol et ce vol devait être concerté !... Qui sait depuis combien de temps cela durait ?

Le lendemain à la première heure, j'alertai mon père et mes frères et les mis au courant du fait, plutôt du méfait, leur reprochant amèrement de n'avoir jamais songé à se rendre compte de la formidable disproportion qui existait entre le papier consommé et les journaux imprimés. Il fallait enquêter avec prudence pour surprendre les fraudeurs et les éliminer sans provoquer un gros scandale. Quand le chef mécanicien arriva, nous le convoquâmes au bureau. Placé devant le flagrant délit, il ne put opposer aucune dénégation. Sur notre promesse qu'aucune action judiciaire ne serait engagée, il se "mit à table" et nous dévoila tout le complot. Les coupables étaient au nombre de cinq. La

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

fraude remontait à une quinzaine de mois. Elle avait commencé avec la publication des feuilletons. Nous donnâmes aux voleurs un délai pour rembourser le montant de leurs détournements, après quoi ils furent remplacés un à un, sans réveiller les soupçons du personnel. Ils s'en allèrent sans rien dire, trop heureux de n'avoir pas été traînés en justice.

Mon frère aîné, qui était un excellent comptable, prit en mains le service des écritures. Nous récupérâmes la totalité des lecteurs qui ne se doutaient pas qu'ils recevaient le journal en fraude. Ce fut mon premier succès et le point de départ d'une série de réformes qui donnèrent à *La Epoca*, par la suite, la place d'honneur parmi toutes les publications judéo-espagnoles. Je tiens à rappeler ici que notre journal contribua à redonner le rang qui lui revenait, au ladino, à ce bel idiome calqué sur l'hébreu de la Bible. Malgré ses multiples défectuosités, provenant de la diversité des pays où il était usité, le ladino peut être considéré comme le plus beau, le plus suave, le plus expressif de tous les langages humains.

*

Tout individu doué tant soit peu de sentiment, nourrit des égards du respect et une tendresse sans égale pour celle qui l'a mis au monde. Sans vouloir prêcher pour ma paroisse, je puis affirmer que ma maman était une sainte d'une essence extrêmement rare. Par toutes ses antennes elle s'apparentait aux grandes femmes de la Bible : Sara, Rachel, Rebeca, Débora, Léa, Ruth et Esther dont elle portait le nom. Ce n'est pas seulement dans notre famille qu'on professait pour elle une adoration, mais tous ceux qui la connaissaient ou l'approchaient en subissaient le charme et l'aimaient sans réserve. Pour tout le monde, parents, amis et autres particuliers, elle était la *Tia Esther*. Aller chez *Tia Esther*, c'était aller chez le bon Dieu. Ceux qui venaient chez elle en larmes, s'en retournaient le sourire aux lèvres et l'espoir au cœur.

Mon père, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, était une sorte de factotum du Docteur Allatini qui lui confiait les missions charitables les plus délicates et confidentielles. Ma mère remplissait le même office auprès des dames Allatini et des familles alliées. Toutes l'entouraient de la plus haute considération.

Une tradition juive, vieille comme la Bible, voulait que les jeunes vierges de 17 à 18 ans fussent vouées à la *Houpa* (hyménée). En Turquie, les fiançailles étaient conclues après la fixation des conditions suivantes, âprement débattues : montant de la dot, catégorie du trousseau de la promise, régime conjugal ; en termes concrets tout était question d'argent. Et comme dans les classes moyennes, les parents notamment ceux qui avaient plusieurs filles à marier ne nageaient pas dans une grande aisance de trésorerie, on allait chez *Tia Esther*.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Inlassablement, après une enquête préliminaire discrètement menée, ma mère faisait la tournée du "quartier franc", en l'espèce, les dames Allatini, Fernandez Diaz, Misrachi, Bajona, Saïas, Tiano, et réunissait les contributions nécessaires. De son côté, mon père visitait les grands marchands de textiles : Mercado Jessua, Mochon Safarana, Mair Benveniste, Isaac Florentin, etc., pour ramasser les étoffes indispensables à la confection du trousseau. Les accordailles avaient alors lieu. Il est juste d'ajouter ici que le concours prêté pour assurer la fondation d'un foyer était considéré chez les Juifs comme une action pieuse. Je n'exagère pas en affirmant que mon père et ma mère se prêtaient de très bon cœur à l'accomplissement de ce genre de Mitzva. Grâce à eux, bon an mal an, plusieurs dizaines de couples pouvaient convoler en justes "noces".

Inutile de dire que ma mère en consacrant ses loisirs au bonheur des particuliers, ne négligeait pas la parenté qui était très étendue et, malheureusement, peu fortunée. Nous étions douze à la maison. Ma mère faisait faire régulièrement des achats pour nourrir et habiller vingt à vingt-cinq personnes. C'est nous, les enfants, qui étions les messagers de ses bonnes œuvres hebdomadaires.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

L'AFFAIRE DREYFUS

La campagne révisionniste — Au Quartier Latin — Le procès Zola — Épilogue de l'Affaire

Loin de moi l'outrecuidance de vouloir résumer en quelques pages la mémorable Affaire Dreyfus. Ce serait presque inconvénient de prétendre condenser dans un cadre aussi restreint une erreur judiciaire monstrueuse à laquelle des écrivains de talent ont consacré des centaines et des centaines de volumes, dans tous les idiomes, dans chaque pays.

Dans ce sombre chapitre, je vais, au gré du souvenir, essayer de poser quelques jalons d'une aventure extraordinaire qui ébranla la France, jusque dans ses fondements, mit en haleine l'univers civilisé et que j'eus l'heur et le malheur de vivre avec intensité.

Je n'irai pas par quatre chemins et dirai d'emblée que depuis Dagobert l'antisémitisme fleurit en France, tantôt avec virulence, tantôt avec atonie, mais sans discontinuité. Il remonte encore plus haut que Dagobert, à la naissance de Jésus-Christ et même avant. De génération en génération, il est injecté dans l'esprit et le cœur des chrétiens de tous les pays. Des prêtres blasphémateurs enseignent le catéchisme où il est écrit noir sur blanc que les Juifs ont tué Dieu.

Dans ses "réflexions sur les cultes", le grand historien S. Munk dit : "Dans les temps d'ignorance, les prêtres ont souvent répondu par l'exil, la prison, la torture, le bûcher. Ils agissaient en prêtres. Les gentilshommes répondaient par des coups d'épée. Ils parlaient en militaires, en hommes de glaive."

À mesure que les idées de civilisation progressaient, les instigateurs et bénéficiaires de l'antisémitisme, pour ne pas lâcher leur proie facile, inventaient toutes sortes de légendes et de prétextes, chargeant les Juifs des méfaits imaginaires les plus abominables, les vouant au mépris, à la haine, à l'exécration des masses ignorantes, fanatiques et sanguinaires.

On espérait que la Révolution de 1789 aurait assagi les hommes et fait de la belle devise : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, une réalité tangible. Il n'en fut rien, car l'Église était derrière. Craignant de perdre la prépondérance qu'il n'avait jamais cessé d'exercer, le goupillon encensait le sabre dont il avait

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

toujours été l'associé. D'échec en échec, on arriva aux désastres de 1870 qui n'apprirent rien à beaucoup de généraux de pronunciamiento. Ces derniers ne rêvaient que Revanche et, si paradoxal que cela puisse paraître, malgré son écrasement, le prestige de l'*armée invincible* n'avait pas diminué. Déroulède, Cassagnac, Rochefort l'entretenaient dans l'esprit de la masse simpliste, excitant cette dernière, la poussant au paroxysme et cherchant un bouc émissaire pour lui endosser la responsabilité des revers et des malheurs qui accablaient le pays.

> "... À cette atmosphère de chauvinisme exacerbé, soigneusement chauffé à blanc, écrit Charensol, Édouard Drumond offrit en pâture la lutte contre le judaïsme. Sa campagne antisémite qui lui rapportait des bénéfices substantiels, atteignit un degré de violence à peine croyable. Aux cris de : *La France aux Français*!, ce furent chaque jour des appels au pillage et au meurtre ... "

Lors de mon premier voyage à Paris, en septembre 1893, j'avais été épouvanté de la virulence des attaques contres les Juifs menées dans la *Libre Parole*. La feuille infâme était un vrai foyer de pestilence. Je courus chez mon tuteur, le Grand Rabbin Zadoc Kahn et lui dis :

— Éminence, j'arrive de Salonique où nous ne sommes pas habitués à entendre, à longueur de journée, des injures et des accusations contre les Juifs, comme celles que publient les journaux de Paris.

— En France, la presse est libre et les antisémites en abusent.

— En face de la *Libre Parole*, pourquoi les Juifs ne fondent-ils pas ouvertement, *La Vraie Parole* ? Parmi les Français, il doit y avoir des hommes de cœur, des savants, des écrivains de talent qui réprouvent l'antisémitisme et n'hésiteraient pas à le proclamer. Avec les moyens puissants dont vous pouvez disposer, *La Vraie Parole* non seulement combattrait les calomnies abominables déversées quotidiennement sur l'ensemble de la collectivité judaïque, mais laverait la France de l'opprobre qui rejaillit sur elle du fait de l'explosion d'une licence aussi dévergondée.

— Mon enfant, je vous remercie de votre suggestion. Vous n'êtes pas au courant des mœurs qui, en ce moment, font florès à Paris. Ce sont des soubresauts passagers ; cela se tassera, cela se tassera.

Hélas ! cela ne s'est pas tassé. La lèpre antisémitique faisait, au contraire, tâche d'huile. La pieuvre étendait ses tentacules dans tous les sens, dans toutes les classes de la Société. Des émules de Drumont opérèrent aussi en province. La presse pourrie d'un côté, le catéchisme de l'autre

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

empoisonnèrent à l'extrême toutes les couches de la nation française et c'est en un terrain bien fertile que tombèrent les premiers échos du crime de haute trahison qui n'était pas encore l'*Affaire Dreyfus*.

*
* *

Coïncidence bizarre ! À l'heure même où je faisais part de mes alarmes au Grand Rabbin Zadoc Kahn, le Deuxième Bureau du ministère de la Guerre (section du contre-espionnage appelé par euphémisme, "Service de Statistique") découvrit que l'ambassade d'Allemagne était en possession de documents concernant la défense nationale. Des filatures furent organisées qui ne donnèrent aucun résultat tangible. Dans les premiers mois de 1894, des agents adroitement camouflés, entretenus par le Deuxième Bureau à l'ambassade d'Allemagne, entre autres une femme de ménage, Madame Bastian, rapportèrent des débris de papiers très compromettants, dérobés dans la corbeille de l'attaché militaire allemand Schwarzkoppen. Les dits papiers se référaient à des dossiers secrets enfermés dans les coffres-forts de l'État-Major. Les chiffres étaient connus d'un petit nombre d'officiers supérieurs. Il y avait donc eu tentative de crime de haute trahison. Qui pouvait l'avoir commis ?

Des enquêtes commencèrent de la façon la plus discrète. En septembre 1894, le fameux "Service de Statistique" était dirigé par le lieutenant-colonel Sandherr, secondé par les commandants Henry et du Patty de Clam. Dès les premières investigations, étant donné la nature des pièces divulguées, on se rendit compte que le coupable devait être recherché parmi les officiers d'État-Major, plus spécialement parmi les stagiaires ayant passé par tous les bureaux.

J'ai rappelé plus haut que vers la fin du dix-neuvième siècle, les gens de robe noire et les hommes de glaive faisaient cause commune. Ils constituaient en France les deux pôles de l'antisémitisme. Ils englobaient tous les ennemis de la République dispersés dans les partis de la droite, qui siégeaient au parlement et à l'Académie française.

Or, parmi les stagiaires de l'État-Major, un seul, le capitaine d'artillerie, Alfred Dreyfus était Juif. Parbleu ! le voilà, le coupable, l'espion, le traître ! Ce ne pourrait être que lui, le déicide. Harro sur le baudet !

Sans penser qu'un acte de trahison ne pouvait être perpétré que par un individu besogneux ou sadique ; que le capitaine Alfred Dreyfus, officier pondéré, fier du choix de sa carrière, appartenait à une famille alsacienne aisée ; que ses parents avaient tout abandonné pour fuir la domination allemande, donnant ainsi la plus haute preuve de patriotisme français ; sans même

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

approfondir leur enquête ; se fiant aux appréciations des graphologues militaires amateurs ; ne tenant aucun compte des déclarations officielles des experts en écriture de la Banque de France qui disaient : "La lettre anonyme incriminée paraît être d'une personne autre que celle soupçonnée", les chefs de l'État-Major, tous les commandants militaires, antisémites, jésuites, échappés de sacristie opinèrent à l'unisson que le misérable, le bandit, l'ennemi c'était lui, lui seul, puisqu'il était Juif ...

En apprenant que les soupçons se portaient sur Dreyfus, le lieutenant-colonel Sandherr, brute galonnée, s'écria en se frappant le dolman : "J'aurais dû m'en douter, je me méfie de tous les Juifs". Plus tard, Maurice Barrès, de l'Académie française, enfant de chœur et porteur de ciboire avant d'être pubère, par conséquent imbécile intoxiqué de catéchisme, osera écrire ignominieusement : "Je n'ai pas besoin qu'on me dise pourquoi Dreyfus a trahi, que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race ... "

Peut-on être plus crétin que cet académicien qui tire ses conclusions de la queue de la comète ? ...

Tel est l'esprit qui régnait en France, en 1894, non seulement dans les rangs de l'armée, dans les milieux académiques et dans les cénacles prétendus intellectuels, mais dans les couches profondes de la masse stupide, saturée de communion, gorgée d'hostie, avaleuse de bondieuseries et autres dragées stupéfiantes, fragiles jouets entre les mains des prêtres maudits.

*
* *

À l'étranger, plus particulièrement dans les Balkans, en Turquie et dans les pays où les méthodes de la fameuse civilisation "chrétienne" ne faisaient pas la loi, la jeunesse israélite était à mille millions de lieues de se douter d'un tel état de choses. Dans les écoles de l'Alliance Israélite Universelle, on enseignait que le pays des Droits de l'Homme, de Hugo, de Lamartine, des encyclopédistes et de tous les classiques était un sanctuaire que l'on devait évoquer à deux genoux. La page UNE du premier livre de lecture distribué aux élèves, le *Petit Français*, si mes souvenirs sont fidèles, débutait par cette phrase magique : La France notre patrie est un beau pays". NOTRE PATRIE! Mais oui ! La France n'était-elle pas la seconde patrie de tous les hommes libres ? Sa devise ne portait-elle pas, flamboyants, les mots sacrés : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ ? Tous les écoliers israélites rêvaient de la France. La voir, embrasser son sol, c'était le vœu le plus cher qui gonflait le cœur et l'esprit de la jeunesse qui avait fréquenté les bancs des écoles A.I.U.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

En 1894, la ville de Salonique, comme le Grand Français, le général Sarrail, l'initiateur méconnu de la victoire alliée de 1918, me l'a déclaré, vingt ans plus tard, en 1915, Salonique, dis-je, était comparable, par sa culture latine, à une grande ville de province française. Quand le bruit s'y répandit qu'un crime abominable de haute trahison venait d'être perpétré à Paris et que le coupable était un Juif, oh ! alors la consternation fut générale. On s'abordait dans la rue avec l'angoisse peinte sur la figure. On n'osait pas s'interroger, on avait peur de parler à haute voix. Nous étions tous atterrés et nous rasions les murs en déambulant. Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse.

Les journaux confirmant l'affreuse nouvelle furent dévorés littéralement. Nous étions confus et furieux en même temps de penser qu'un Juif fût tombé si bas pour trahir le plus grand bien qu'on a au monde, la patrie, car, je l'avoue à ma honte, nous supposions que le fait était certain, qu'un Juif avait trahi, puisque, unanime, la presse française l'affirmait. Par un réflexe stupide, paradoxal, nous recherchions les feuilles extrémistes, les journaux antisémites qui déversaient des hottes d'ordures sur tous les Juifs, c'est-à-dire aussi sur nos têtes.

Nous versions des larmes de rage, ne voyant pas la possibilité de réagir contre nos propres sentiments.

C'est dans cette atmosphère de "préjugé défavorable" que nous suivîmes, les poings crispés, les diverses phases du procès Dreyfus. Le lundi, 15 octobre 1894, après une mise en scène carnavalesque qui se déroula dans le bureau du général de Boisdeffre, chef de l'État-Major, mise en scène montée par le fantoche commandant du Paty de Clame, le capitaine Alfred Dreyfus est mis en état d'arrestation. Le malheureux proteste avec la plus grande véhémence. La minute est extrêmement dramatique. Du Paty ayant préparé un revolver sur la table, le capitaine Dreyfus repousse l'arme avec indignation et crie d'une voix énergique, vibrante d'émotion et de sincérité : "Non! je ne veux pas me tuer. Je refuse de le faire, parce que je veux vivre pour établir mon innocence".

Il y eut un témoin de ce poignant cri du cœur ; de la ferme, virile et noble attitude dont fit preuve l'accusé au moment le plus tragique de son existence. Ce témoin fut le colonel Georges Picquart qui en demeura ébranlé, mais n'osa rien manifester sur le champ. Comme Dreyfus, Picquart était alsacien, voisin du village où fonctionnaient les usines de la famille du capitaine. Comme cette dernière, les Picquart avait fui la domination allemande et leur patriotisme était à toute épreuve. Par affinité de sentiments, par fierté nationale, par dignité individuelle, par analogie de sort, un germe de doute pénétra dans la pensée du colonel. Ce rudiment, cet embryon d'incertitude, ce premier linéament, véritable fil d'Ariane, allait servir de base à une structure différente de l'édifice fragile échafaudé autour de Dreyfus.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Ce premier doute est partagé par un autre témoin, le commandant Forzinetti, un Corse celui-là, gouverneur de la prison du Cherche-Midi où est incarcéré Dreyfus. Forzinetti, frappé du désespoir que manifeste l'accusé et de la sincérité de ses protestations, n'hésite pas à aller trouver le général de Boisdeffre chef de l'État-Major, et à lui déclarer :

—"Mon général, je crois que vous faites fausse route. La preuve matérielle de l'accusation me semble trop fragile en ce qui regarde le capitaine Dreyfus. Ce dernier est aussi innocent que moi."

De son côté, le gouverneur militaire de Paris, le général Saussier désirerait voir classer l'affaire, afin d'éviter des incidents et des complications éventuelles, politiques et diplomatiques. Qui sait si le général Mercier, ministre de la Guerre, tout en gardant la conviction que "le Juif" est coupable, ne se laissera pas toucher par les arguments du ministre des Affaires étrangères, concordant avec ceux du gouverneur militaire de Paris ?

Flairant ce danger qui contrarierait leur plan machiavélique, qui leur enlèverait pour ainsi dire le pain de la bouche, les meneurs de la presse antisémite qui tiennent le haut pavé : Drumont, dans la *Libre Parole* ; Rochefort, dans l'*Intransigeant* ; Paul de Cassagnac, dans l'*Autorité* ; les frères Simond, dans l'*Écho de Paris* ; l'immonde Arthur Meyer, dans le *Gaulois* ; le non moins sadique Syveton, président du Conseil municipal de Paris, suicidé pour avoir été surpris en train de poursuivre sa propre belle-fille, comme disait le *Matin*, de Buneau-Varilla, qui cultivait Pindare : *Me toun priapon stoun chieri* ; d'autres publicistes stercoraires se mirent à brailler contre les prétendus étouffeurs de la vérité, y compris Gabriel Hanotaux, ministre des Affaires étrangères ; Charles Dupuy, président du conseil et le Président de la République lui-même, Casimir Périer.

Le général Mercier qui était traité tous les jours de "moule", de "Ramollot", de "vieille baderne", se décida à ordonner l'instruction du procès de haute trahison. Le rapport fut déposé le 3 décembre 1894. Le 19, les débats s'ouvrirent au Cherche-Midi devant le Conseil de guerre auquel l'accusation cacha des documents susceptibles de prouver l'innocence de Dreyfus, et leur substitua des pièces fabriquées. Maître Demange, le courageux défenseur de l'accusé, déclarera plus tard que si on lui avait ouvert les vrais dossiers, comme la loi l'ordonnait, il eût aisément établi l'inanité des documents faux et obtenu haut la main l'acquittement de son client.

Trois jours après l'ouverture du procès, le 22 décembre 1894, le capitaine Alfred Dreyfus était condamné illégalement au maximum de la peine : dégradation militaire ; déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée. La presse, unanime, flétrit "le traître". Ce fut le scandale judiciaire le

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

plus inconcevable qui se puisse imaginer. L'appareil de justice de la France se couvrit ce jour-là d'opprobre aux yeux de l'univers civilisé.

Cette tare ne s'effacera jamais de ses annales qui connurent autrefois tant de pages glorieuses.

L'inique et odieuse sentence fut exécutée le 5 janvier 1895, à 9 heures du matin, devant l'École Militaire, en présence de 4000 soldats. L'adjudant Bouxin arracha à Dreyfus ses galons et brisa son sabre. En défilant sur le front des troupes, au milieu des cris de mort et des injures sauvages de la foule imbécile, assoiffée de vengeance, Dreyfus dégradé ne cesse de clamer : "*Soldats, on dégrade un innocent ! Vive la France ! Vive l'Armée ! Sur la tête de ma femme et de mes enfants, je jure que je ne suis pas coupable !*"

Ce spectacle atroce ne laissa pas d'impressionner les rares Français assez libres pour s'étonner de la véhémence et de la sincérité d'une telle protestation. Plus d'un rentra chez lui singulièrement troublé. De toute la presse servile, deux seules voix firent exception et eurent le courage de s'élever contre la vilenie de la foule: celles de Jean Ajalbert et de Fernand Vanderem.

Est-ce en ma qualité de Juif ? Est-ce à cause de mon appartenance à la race ignoblement décriée par l'académicien Maurice Barrès ? Je ne sais. Le fait est que tout en vivant, à cette date honnie, à trois mille kilomètres de Paris, j'eus la même opinion que Vanderem et Ajalbert ; je crus fermement à l'innocence totale du capitaine Alfred Dreyfus. En lisant les détails de la funèbre cérémonie, j'eus des velléités de meurtre. Ce jour-là, enfermé dans ma bibliothèque de la rue Saadi Lévy, y cachant ma honte, je pleurai comme un enfant, je maudis la France, je maudis la chrétienté, je maudis l'humanité.

I.

LA CAMPAGNE RÉVISIONNISTE

Deux années se passèrent. L'*Affaire* sembla reléguée au troisième plan. On n'entendait plus parler du capitaine Alfred Dreyfus. Ce dernier, embarqué, en février 1895, pour les Îles-du-Salut, fut interné à l'Île-du-Diable, lieu désigné pour sa déportation. Écœuré de la déchéance de la presse française, Casimir Périer démissionna de la présidence de la République où il fut remplacé par Félix Faure. Peu à peu, l'oubli se fit, en apparence, sur cette histoire d'espionnage qui avait tenu en haleine l'opinion des deux continents. Seule, la famille du condamné, persuadée de son innocence, va s'efforcer de la faire éclater. Des parents, des Alsaciens très chatouilleux à l'endroit du patriotisme, des amis qui connurent de près Alfred Dreyfus se joignirent à la femme et au frère de la victime de l'abominable déni de justice.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Il y eut surtout un poète israélite, détaché de tout ce qui concerne la foi et l'idée de congrégation, mais doué d'une sensibilité rare. La fibre originelle se réveilla en lui. Il se considéra atteint par les attaques hystériques et les cris sauvages des ennemis d'Israël. Ce poète était un jeune esthète qui promenait sa prose, ses poèmes, sa nostalgie et son monocle, de cénacle en cénacle, de revue d'avant-garde en recueil décadent. Son nom : Bernard Lazare. Il se découvrit Juif, et par conséquent solidaire de la collectivité sans défense, insultée matin et soir par une bande de coquins.

Un court examen de la question, doublé d'une intuition qui ne trompe jamais, lui permit d'acquérir la certitude que le capitaine était innocent. Il alla voir la famille Dreyfus et se mit à son entière disposition. Ayant réuni, de concert avec Mathieu Dreyfus, frère du martyr, un premier dossier, il le montra à quelques personnalités alsaciennes dont le vice-président du Sénat, Scheurer Kestner. Tous se déclarèrent prêts à seconder les efforts des partisans de la malheureuse victime.

Fort de ces encouragements, Bernard Lazare rendit visite à Joseph Reinach, ancien officier d'ordonnance du général de Gallifet, historien illustre, homme politique de tout premier ordre et d'une dignité de caractère qui en imposait aux plus guindés des nobles. Son oncle, le Baron de Reinach, mort sans enfants, ayant laissé dix millions de francs-or, ses frères et lui abandonnèrent aux pauvres de Paris un héritage dont ils ignoraient l'origine.

Comme Bernard Lazare, Joseph Reinach, en sa qualité de Juif, avait été très affecté par la campagne sans vergogne de la presse antisémite. La lecture du dossier Dreyfus le remua profondément. Il félicita Bernard Lazare de sa généreuse initiative, lui offrit sa collaboration totale et l'engagea à soumettre le dossier à l'appréciation des directeurs des grands quotidiens. Cette mission fut accomplie avec la plus parfaite discrétion, mais sans succès. Seul le *Figaro* se déclara prêt à marcher à fond. La plupart des journaux demandèrent à réfléchir. Bernard Lazare et Joseph Reinach ne se découragèrent pas. Bien au contraire. Dans la carence des uns et les réticences des autres, ils puisèrent des raisons majeures de lutter et ils continuèrent à amasser une documentation de plus en plus complète.

Parallèlement au travail de ces deux courageux Français, travail que je qualifierai d'"action civile", une enquête analogue est poursuivie par un autre partisan de Dreyfus, un officier supérieur celui-là, qui mène, pour ainsi dire, une "action militaire". Cet officier n'est autre que le colonel Georges Picquart qui, le lundi, 15 octobre 1894 avait introduit Dreyfus dans le bureau du général de Boisdeffre, où eut lieu la scène extrêmement dramatique dont j'ai déjà parlé.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Six mois après la condamnation du capitaine Dreyfus, au mois de juillet 1895, Picquart fut placé à la tête du "service de statistique", en remplacement du colonel Sandherr qui ne s'était pas gêné de déclarer ouvertement que Dreyfus était coupable parce que "Juif". Picquart, lui, était toujours travaillé par la pénible impression qu'il avait éprouvée lors du premier interrogatoire du capitaine dans le bureau du général de Boisdeffre. Les accents véhéments de sincère indignation l'avaient ému et il ne pouvait l'oublier.

Quand il eut pris la direction du "service spécial", Picquart reçut du chef de l'État-Major l'ordre de continuer ses investigations sur l'"Affaire". Il s'attela à l'œuvre, en prenant toutes les précautions que commandait un cas aussi délicat. Les agents postés à l'ambassade d'Allemagne continuaient d'apporter des débris de papiers dérobés, que des spécialistes analysaient minutieusement. Un jour, il vit entrer dans son bureau l'adjudant Lauth, le front soucieux. Il lui remit un texte. C'était une carte télégramme, un "petit bleu", comme on disait alors. Il était parvenu à le reconstituer en collectionnant, assemblant et tournant en tous sens ses bouts de papier dont la couleur bleue avait retenu son attention. C'était une dépêche adressée par Schwartkoppen à un officier français, le commandant Esterhazy.

Ce fut le "Petit Bleu" providentiel, véritable fil d'Ariane qui allait conduire, à travers des luttes homériques et mille péripéties dramatiques qui faillirent faire sombrer l'honneur de la France, à la révision du procès Dreyfus. Cette révision permit de réparer une injustice scandaleuse, la plus monstrueuse de tous les siècles. Cette erreur judiciaire laisse encore, après cinquante ans, des relents de pourriture dont on ressent, hélas! les effets méphitiques.

Au premier abord, le colonel Picquart se demanda si l'on ne se trouvait pas en présence d'un nouvel amorçage de trahison. Il ordonna qu'une enquête très discrète fût ouverte sur le commandant Esterhazy. Les rapports confidentiels qu'il reçut furent déplorables. Viveur, buveur, jouisseur, joueur, esclave de tous les vices, Esterhazy est criblé de dettes. Il court de gourgandine en gourgandine. Ayant abandonné sa femme et ses enfants, il vit avec une ancienne fille soumise, Madame Pays, et cherche à se procurer de l'argent par tous les moyens. Par l'entremise d'hommes politiques et d'officiers amis, il s'efforce d'entrer au ministère de la Guerre, voire même au "Service de Statistique".

Esterhazy était stagiaire, comme Dreyfus, à l'État-Major l'année d'avant
Mais, alors ? … Serait-il possible ? …

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Après un moment de réflexion, Picquart ouvre une armoire de fer où se trouve enfermé le "dossier secret" du procès Dreyfus, qui n'avait pas été détruit malgré les ordres formels donnés par le général Mercier, ministre de la Guerre. Le destin a de ces fatalités !

Picquart prend le fac-simile du "Bordereau" pièce maîtresse sur laquelle fut basée la condamnation du 22 décembre 1894. Il voudrait en comparer l'écriture avec celle d'Esterhazy. Il lui faut pour cela des documents écrits de la main du drôle de commandant. Comment s'en procurer ? Ici intervient le hasard maître de tout. Picquart est l'ami d'un banquier turc, Abram de Castro. Ce dernier a vu dans le *Matin* la reproduction photographique du bordereau qui était inconnu de public. Il en fut ébloui, car il crut s'apercevoir que l'écriture ressemblait diantrement à celle d'un de ses clients, un officier du nom d'Esterhazy. Il découpa le document du journal et le plaça entre plusieurs lettres du commandant. Il n'y avait pas à s'y méprendre. L'écriture était la même...

Troublé par cette découverte, Abram de Castro qui, il est inutile de le dire, ne croit pas à la culpabilité de Dreyfus et est épouvanté de l'agitation de la presse anti-juive, va trouver le colonel Picquart et lui fait part de sa découverte. Il lui soumet les lettres qu'il a en sa possession. Les deux amis examinent les textes. Le doute n'est plus possible. Ils y voient non pas une simple similitude, mais une identité absolue. Nonobstant sa présomption favorable à l'innocence de Dreyfus, le colonel n'arrive pas à dominer la stupéfaction qu'il éprouve de cette découverte. De Castro et lui s'apitoient sur le sort lamentable de l'enmuré de l'Île-du-Diable. Sur son honneur de soldat, de Français, d'homme libre, Picquart jure de travailler à faire réparer la flagrante injustice.

Cela se passait vers la fin du mois de juillet 1895. Le général de Boisdeffre se trouvait à Vichy d'où il rentra le 5 août. Le colonel va l'attendre à la gare et le met illico au courant de ses recherches. Il en parle aussi à son chef immédiat, le général Gonse, et insiste pour que l'État-Major intervienne et agisse. Il fait aussi part de la situation à son conseiller, Maître Louis Leblois, adjoint au maire du VII^e arrondissement, qu'il consultait fréquemment.

Maître Leblois n'est nullement étonné de la conviction inébranlable de son client, relative à l'innocence de Dreyfus. Il en a lui-même la certitude intuitive, à tel point qu'il va trouver incontinent le vice-président du Sénat et l'adjure d'entamer une action révisionniste. Scheurer-Kestner n'hésite pas à se placer à la tête de ceux qu'on a appelé les "Dreyfusards" et auxquels il recommande la modération. Il fait office de régulateur, freinant les plus ardents, intervenant auprès du gouvernement, rendant visite au Président Félix Faure, s'efforçant de faire partager sa conviction aux ministres et autres officiels.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Après la visite aux directeurs des journaux, Joseph Reinach et Bernard Lazare conviennent de soumettre le "dossier" aux grands écrivains. Ces Messieurs qui veulent ménager leurs "petits intérêts", se montrent réservés. Un seul, le plus illustre, le plus populaire d'entre eux, Émile Zola s'enthousiasme, autant que le *Figaro*, et offre spontanément son concours inconditionnel, jetant dans le plateau de la balance de Thémis tout le poids de son talent et de son immense prestige.

*
* *

Des rumeurs étranges commencent à circuler. Les bruits les plus discordants sont colportés. Les premiers foyers d'où part le vacarme ce sont les bureaux de l'État-Major, sous le prétexte fallacieux de ne pas donner lieu à des complications internationales, plus exactement pour masquer les fautes graves commises par plusieurs officiers. Responsables à tous les échelons de la hiérarchie militaire, ces derniers se laissent aller à des complicités déshonorantes pour eux-mêmes, pour l'armée et pour le pays.

Ouvertement ou sous des noms d'emprunt, les dirigeants de l'armée établissent une collusion avec les journaux anti-juifs, ce qui détermine leur tendance. La presse pourrie, haineuse, attaque en bloc les partisans de Dreyfus avec une violence, voire même avec une témérité extrêmes. Elle crée la légende du "Syndicat de trahison" qui aurait à sa tête Joseph Reinach, Bernard Lazare et Mathieu Dreyfus, tous trois soutenus par l'or des Rothschild.

Du côté militaire, les chefs de l'État-Major s'en prennent au colonel Picquart qui détient les fils de toutes les manœuvres auxquelles des généraux se livrent pour accabler un innocent et innocenter un officier coupable de haute trahison. Le colonel est d'abord éloigné de Paris ; puis on lui confie des missions périlleuses dans l'espoir de ne pas le voir revenir et d'étouffer ainsi sa voix. Ces mêmes généraux font mieux, c'est-à-dire pis encore. Ils accusent Picquart de forfaiture et tentent de lui faire subir le même sort que Dreyfus. Le général de Pellieux ose acquitter le commandant Esterhazy contre qui Mathieu Dreyfus dépose une plainte, l'accusant de trahison. Tout l'État-Major, tous les chefs militaires, tous les officiers, aveuglés, sauf le colonel Picquart, sont aux côtés de cet affreux traître que le prince d'Orléans, fantoche prétentieux, n'hésitera pas à serrer théâtralement dans ses bras, au sortir du Palais de Justice. Picquart est même arrêté et traduit devant un Conseil de guerre.

En troisième lieu, les journaux infâmes intimident le gouvernement, se livrant à des insinuations odieuses sur le compte de Scheurer-Kestner. Ils apeurent les sénateurs qui ne renouvellent pas le mandat de leur vice-président. C'est alors qu'Émile Zola paraît en scène. Sous le titre *Une âme de cristal*, il

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

donne au *Figaro* une chronique dans laquelle il magnifie en termes impérissables la conscience de Scheurer-Kestner. La cassure se produit aussitôt. Le pays est divisé en deux camps et c'est la course vertigineuse à l'abîme de la France, patrie des Encyclopédies. La LIBERTÉ, article premier de la charte des *Droits de l'Homme* tangue d'une façon terriblement dangereuse. Quels sont les meneurs des combats ?

D'un côté, l'armée avec à sa tête le ministre de la Guerre en personne et tout l'État-Major, soutenus par le clergé qui éclaire et orchestre les plus violents polémistes. De l'autre, des Israélites, des publicistes, des avocats, des professeurs, des hommes politiques. Les dreyfusards n'ont pas pour eux l'opinion publique, mais ils finiront par la conquérir de haute lutte, et par voir triompher leur juste cause. Un à un viendront se joindre à eux des journalistes éminents, des savants de premier plan, tout ce que la France compte d'intellectuels purs, d'écrivains indépendants, d'artistes pris d'idéal.

Une déconvenue au début : Le *Figaro* qui avait inauguré avec un courage admirable la campagne révisionniste flanche tout à coup. Les actions de la Société sont entre les mains des prêtres, des cléricaux, du parti des ducs qui siègent à l'Institut et de toute la racaille de la droite. Ces détenteurs jettent leurs paquets sur le carreau de la Bourse. De 1453 francs, les valeurs dégringolent en quelques jours, à 320 francs. C'est la faillite. Du jour au lendemain, le *Figaro* tourne casaque et se met à hurler avec les loups. Croyant sauver la face, il conserve la collaboration d'Anatole France qui y publiera la série savoureuse des *Troublions*, dans laquelle il stigmatise, à la manière de Bergeret, et de façon magistrale, la jésuitière des thuriféraires de la "chose jugée".

La défection honteuse du *Figaro* n'est qu'un épisode plus nuisible au journal qu'à la cause Dreyfus. En november 1897, Vaughan, administrateur dégoutté de l'*Intransigeant,* fonde l'*Aurore*-avec Georges Clémenceau comme rédacteur en chef. Octave Mirbeau, Bernard Lazare, Lucien Descaves, Francis de Pressensé, Gustave Geffroy, Pierre Quillard, Urbain Gohier, d'autres encore et non des moindres, sont ses principaux collaborateurs.

De son côté, Laurent Thailhade fonde *Les Droits de l'Homme* ; le sénateur Yves Guyot prend les rennes du *Siècle*. Jaurès et toute la brillante pléiade de "*La Petite République*" viennent à la rescousse. Le *Radical,* la *Lanterne, le Rappel,* le *Parti Ouvrier,* la *Fronde* de Séderine, etc., etc., suppléant le *Figaro* défaillant et défaitiste. Et nous arrivons à l'immortel "J'ACCUSE", de Zola qui, le 13 janvier 1898 éclata, comme le fit quarante-six années après, la bombe atomique de Nagazaki, secouant la France comme un prunier, ébranlant la conscience universelle.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Avec son acuité de perception, sa prescience coutumière, le rédacteur en chef de l'*Aurore* se rendit compte de l'effet formidable que le catapulteux projectile allait produire. Comme tous les journaux du matin, l'*Aurore* était mise sous presse à minuit. Elle tirait je crois à 80.000 exemplaires. Clémenceau ordonna de préparer un tirage supplémentaire de UN MILLION ET DEMI d'exemplaires, et de mobiliser un millier de camelots.

Le 13 janvier, comme tous les autres jours, les gens achetèrent leur journal habituel. Dans la matinée on commença à parler de la "bombe Zola". Les Parisiens voulaient tous connaître le fameux pamphlet. D'heure en heure, la curiosité alla en augmentant. A cinq heures du soir, la nuit était tombée. Les mille camelots se trouvaient déjà aux abords de l'imprimerie, rue du Croissant, et dans les artères avoisinantes. Ayant reçu chacun un copieux paquet de journaux, ils s'éparpillèrent dans les rues de la capitale aux cris de L'AURORE ! Lisez L'AURORE! *J'Accuse*, dans l'AURORE ! Zola et [l'AURORE ! L'AURORE !] l'AURORE ! l'AURORE! ! !...

Dans la nuit sombre, ces appels réitérés allaient en s'amplifiant, résonnant gravement, saturant l'atmosphère. Les passants se précipitaient, arrachaient la feuille, s'approchaient des réverbères et, hâtivement, fiévreusement se plongeaient dans la lecture. Les camelots épuisaient les stocks de journaux en un clin d'œil. Ils faisaient ensuite la navette entre l'imprimerie, les cafés, les restaurants et les salles de spectacles. Devant les maisons, les locataires haut perchés descendaient quatre à quatre, achetaient et remontaient en courant les étages. À sept heures, tout était vendu. Le journal coûtait un sou ; à huit heures, on le demandait à un franc ; à neuf heures, il y avait preneurs à cinq francs. Entre dix heures et minuit, dans les endroits publics, on payait jusqu'à dix francs-or pour entendre la lecture que des consommateurs de bonne volonté consentaient à faire à des groupes de plusieurs personnes. Aucune publication au monde ne peut se flatter d'avoir connu un succès aussi éclatant que celui remporté par l'*Aurore* du 13 janvier 1898, contenant le célèbre réquisitoire : *J'Accuse* de Zola.

Cette *Lettre ouverte au Président de la République* ouvrit la marche au fameux "Procès Zola" qui préluda à la révision du Procès Dreyfus. À une moindre échelle, *Le Siècle,* de Yves Guyot, connut aussi une grande vogue avec la controverse très curieuse et instructive entre Joseph Reinach et Basile ! (Ferdinand Brunetière) de l'Académie Française.

AU QUARTIER LATIN

J'ai raconté par ailleurs mon deuxième voyage à Paris où je suis arrivé le 27 septembre 1897 pour poursuivre des études universitaires, et comment j'avais organisé ma vie d'étudiant. J'ignorais tout ce qui s'était passé depuis

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

1894. Cela me fut appris par Bernard Lazare lui-même qui me recevait dans son "grenier" de la rue Jeanne-Hachette. L'atmosphère du Quartier Latin commençait à devenir étouffante. Le virus de la politique contaminait la jeunesse des écoles. Celle-ci, habilement flagornée par la presse pourrie, se donnait des airs d'arbitre, se croyant appelée à jouer un rôle d'importance dans les destinées de la République. Elle était de plus intoxiquée par l'antisémitisme et très montée contre les Juifs.

Sans rien négliger de mes études, je ne tardai pas, comme on dit, à me "mettre à la page" des intrigues du quartier. Je me liai avec des compatriotes tous les soirs chez une accorte marchande de journaux où nous pouvions nous tenir au courant des événements. Inutile de dire que la campagne en faveur de la révision du procès Dreyfus me passionnait au plus haut point et je la suivais pas à pas.

J'avoue que la lecture de la presse antisémite me faisait une peine cruelle. Le rouge me montait au visage et j'en avais le cœur labouré. J'arrivais frais émoulu de Salonique où Israël était roi et où nul n'osait prononcer avec mépris le nom du moindre Israélite. Et ici, à Paris, la ville lumière, les journaux mangeaient du Juif à toutes les pages, à toutes les sauces ! Les expressions "sale Juif", "youpin" et autres aménités du même acabit couraient les rues. Personne, pas même les Juifs ne songeait à les relever. *Qu'es aco*? Mon sang se mit à bouillir.

Dans le courant du mois d'octobre, les murs du quartier se couvrirent de larges affiches annonçant que l'Association des Étudiants Chrétiens organisait, au préau du collège Jappy, le dimanche, 10 novembre, un "*meeting de protestation contre les complices*". Le placard ajoutait: "Monsieur Joseph Reinach a été spécialement invité".

Je ne connaissais pas Joseph Reinach. Dans ma naïveté congénitale, je crus que "l'invité spécial" assisterait à la réunion. C'eût été pour moi une excellente occasion de me présenter à lui. Dans cet espoir, le dimanche, 10 novembre 1897, je me rendis de bonne heure au lieu du meeting et demandai humblement la permission d'y assister.

— Mais, Monsieur, me dit un cerbère, l'entrée est libre. Il suffit de verser un droit de 50 centimes.

Je payai un demi franc et entrai dans le préau où je me trouvai pris dans une souricière. La cour du lycée regorgeait d'éphèbes, tous des cadets d'Action Française. L'ambiance était chauffée à bloc. Le Comité organisateur avait à sa tête Monsieur Millevoye, non pas le poète exquis, mais le directeur de *La Patrie*, député du quatrième arrondissement, un individu sec, long comme un jour sans pain.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

L'orateur le plus bouillant, le plus violent et tonitruant fut le nommé Guérard. Il avait été témoin dans le duel tragique au cours duquel le marquis de Morès tua traîtreusement le capitaine Mayer. Ce fougueux antisémite hurla comme un possédé : "Les Juifs ont un pied à Londres, un pied à Francfort, un pied à Paris. Tous les Français doivent s'unir contre ceux qui résident chez nous et les chasser du territoire ... " (Applaudissements frénétiques ; cris hystériques : À bas les Juifs! Mort aux Juifs ! ! ! ...)

Hors de moi, perdant presque le contrôle de mes mouvements, j'escaladai la tribune et me plantant devant l'orateur, je lui criai, à la grande stupéfaction de l'auditoire :

— Monsieur, je suis étudiant étranger et Juif, De nombreux jeunes gens, Russes, Polonais, Roumains, Autrichiens, Grecs, Turcs, etc., sont dans mon cas. Voudriez-vous les voir chasser demain ?

— Mais, Monsieur, il ne s'agit pas de vous.

— Veuillez alors avoir le courage de préciser votre pensée du haut de cette tribune.

L'assistance commença à donner des signes manifestes d'impatience. Jules Guérin, secrétaire de Drumont s'approcha et de sa voix rauque, éraillée éructa : "Les Juifs, il faut les massacrer tous, sans pitié".

— Je suis Israélite, commencez, m'écriai-je.

— Vous êtes Israélite? ah, pardon ...

Des murmures, des protestations se firent entendre, des gros mots éclatèrent, le tumulte enfla et au bout d'un quart d'heure de vociférations, d'injures grossières, le meeting se trouva interrompu. Bien entendu, nul n'osa se livrer à des voies de fait. Millevoye lui-même m'accompagna jusqu'au boulevard, essayant de m'expliquer que la France ceci, la France cela, etc ...

Le lendemain, 11 novembre 1897, par la voie de *l'Univers Israélite,* j'adressai un "Appel" à tous les étudiants juifs sans exception, les conviant "à nous liguer, non pas pour crier : À bas les chrétiens, ce qui eût été notre droit de riposte, mais à nous coaliser pour le bon motif, pour essayer, par tous les moyens licites, de prouver qu'il peut y avoir des gens malhonnêtes dans tous les camps. Nous devons agir, concluais-je, et répondre du tac au tac aux manifestations grotesques des ennemis de notre race. À tout prix, il nous faut sortir de notre réserve, de ce mutisme si faussement interprété et qui nous vaut tous les jours des injures, des humiliations et de la honte ... Et si, en dernier ressort, il nous faut avoir recours aux *argumentum bacolinum*, (la matraque), et bien, nous nous résignerons à user du bâton ... "

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Passons sur le volumineux courrier que me valut la publication de ma lettre. Des étudiants, des associations, des œuvres et des personnalités israélites, Zadoc Kahn en tête, des pasteurs protestants, des ecclésiastiques catholiques dont l'illustre Abbé Loyson le grand philosophe Anatole Leroy-Beaulieu, d'autres professeurs encore approuvèrent mon "Appel". *L'Union des Anciens Élèves Juifs des Lycées* organisa même une réception avec discours et vin d'honneur. Mais de tout cela il ne resta que des *verba* et des *scripta*. Aucune initiative sérieuse et cohérente ne fut prise. Cela ne m'empêcha pas de continuer à faire ce que j'estimais être du devoir de tout Juif digne de ce titre que j'ai toujours considéré comme honorable.

*
* *

En même temps qu'à la Sorbonne, je m'étais fait inscrire à la Faculté de Droit où je suivais spécialement des cours de législation musulmane et d'économie politique. Cette dernière matière était enseignée par Paul Beauregard, député du quatorzième arrondissement, droitier, et par conséquent anti-dreyfusard notoire. C'était son droit, mais il manquait de tact en affichant ses opinions politiques pour plaire à ses auditeurs, presque tous des "fils à papa".

Le vendredi, 6 décembre 1897, Paul Beauregard vint à parler du coefficient intellectuel des diverses races humaines : blanche, noire, jaune, et de leurs affinités.

— Et la race juive, Et les Juifs ? Et les Juifs ? glapirent en chœur les "fils à papa". Ces salauds ne rataient pas une seule occasion de faire et dire des stupidités. Voyant que Monsieur Beauregard se taisait et oubliait qu'à son poste d'honneur il était et devait rester professeur, je me levai et me substituant à lui, répondis aux perturbateurs :

— Les Juifs, Messieurs, sont comme tous leurs concitoyens respectifs de toutes les couleurs et de n'importe quelle confession. Ils différent seulement des crétins et des races de vipères.

— Monsieur, intervint alors rageusement le professeur, c'est à moi seul à prendre ici la parole.

— Vous n'avez pas pourtant usé de ce droit, répliquai-je vertement. Comme je n'ai pas les mêmes raisons que vous de me ménager les sympathies des manifestants, j'ai parlé en votre lieu et place.

— À la porte! À la porte! dégoisèrent les Messieurs pommadés.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

— Celui qui est capable de me mettre à la porte n'a qu'à venir me le dire à un mètre cinquante …

Ah ! Messeigneurs, quel boucan ! Nous étions plusieurs centaines dans le grand amphithéâtre. Tous parlaient, gesticulaient, chahutaient à la fois. Le maître, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, se couvrit et disparut par la petite porte dérobée derrière le paravent. Les étudiants, déconfits vidèrent la place en scandant à *mezza voce* : Faisons les Juifs ! Faisons les Juifs ! Conspuons les Juifs ! À bas les Juifs ! … C'est tout ce qu'ils savaient faire …

Nul n'eut la malencontreuse idée de me regarder dans le blanc des yeux. Je devais être bien laid à voir. Mes lèvres se plissaient amèrement en voyant le vil troupeau s'engouffrer dans la tortueuse galerie de Harley, et gagner la rue. Pauvre France ! Si nous étions une dizaine de Saloniciens résolus au quartier, qu'est ce que les toutous de Baskerville auraient pris de temps en temps pour leur rhum ?

Cette scène tragi-burlesque se déroula entre neuf et dix heures du matin. A quatre heures de l'après-midi, l'*Éclair* organe du soir du chéquard Ernest Judet qui essayait de faire risette à la jeunesse des écoles, publiait l'entrefilet suivant, aussi controuvé que jésuitique :

> "Pendant le cours d'Économie politique de Monsieur Beauregard, un léger incident a fourni aux étudiants de la Faculté de Droit le prétexte d'une manifestation. Le professeur ayant oublié les Juifs dans l'énumération des divers peuples du globe, un auditeur s'est levé pour protester au nom des Israélites. Le professeur a fait observer que lui seul avait droit à la parole dans l'amphithéâtre et cette déclaration a provoqué de délirantes acclamations." Poush ! …

Voilà comment Ernest Judet écrivait, en 1897, l'histoire qu'il faisait gober aux gogos. Le même soir, j'adressai au journaliste faussaire un long démenti qu'il dut publier le lendemain sans commentaires. Dans ma lettre, je relatai les faits tels qu'ils s'étaient déroulés. La semaine suivante, le doyen de la Faculté, entouré du Comité des professeurs, vint prévenir les étudiants que s'ils se livraient à des manifestations intempestives comme celles du 16, le cours d'Économie politique serait supprimé jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Je fus seul à applaudir ces paroles judicieuses.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

L'élan était donné. Désormais la campagne révisionniste m'accapare, me possède tout entier. Hors les heures de cours à la Sorbonne, au Collège de France et à la Faculté de Droit, tout mon temps est consacré aux manifestations pour ou contre Dreyfus ; aux meetings organisés par les uns et par les autres, recevant des coups durs, distribuant des horions, rentrant presque tous les soirs à deux heures du matin, harassé, les vêtements en lambeaux, le melon cabossé, le cuir chevelu tuméfié, souvent aussi la figure et les mains en sang, ce qui ne m'empêchait pas d'être debout à six heures, pour réparer les outrages de mes guenilles et piocher les leçons.

J'étais parvenu à avoir des entrées à l'*Aurore*, à la *Petite République*, à la *Fronde*, aux *Droits de l'Homme,* au *Siècle*, sans compter les publications juives. J'eus ainsi l'occasion de voir et connaître de près la crème des intellectuels dreyfusards qui sauvaient l'honneur de la France, par opposition aux traîneurs de sabre, aux publicistes échappés de sacristie et autres cléricaux académiciens ou académisants, plats valets qui déconsidéraient cet admirable pays.

Un soir, au sortir d'une grande manifestation qui eut lieu au Tivoli Vox Hall, sous la présidence de Jaurès, plusieurs centaines de Jeunes Dreyfusards nous longions les boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, en scandant, sur l'air des lampions : "Vive Zola ! Vive Zola !" J'étais par hasard en première file et, comme les camarades, je donnais du ballant à une hampe surmontée d'un grand drapeau rouge, quand, place Danton, je me sentis le cou entouré de deux bras. Croyant qu'un adversaire voulait, par un croc-en-jambe, me flanquer par terre et me piétiner, je fis une brusque volte-face. Devant moi, une voix chevrotante d'émotion susurra :

— Sam ! Sam ! c'est moi, Albert Gattegno !

C'était, en effet, l'étudiant dentiste, Albert Gattegno, de Salonique, un garçon calme, pacifique, faible, pusillanime même.

— Que fais-tu là, malheureux, à une heure si tardive ? Rentre te coucher, mon ami.

— Je travaillais chez un camarade. En entendant crier : Vive Zola ! Je suis descendu quatre à quatre pour prendre part à la manifestation. Je t'ai vu…

Le pauvre garçon, les yeux ruisselant de larmes, se mit à crier de toute la force de ses fragiles poumons : "Vive Zola ! Vive Zola !"…

*

* *

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Les antisémites étaient capables de tout, notamment quand ils se trouvaient en nombre et qu'ils savaient ne rencontrer devant eux aucune résistance, car, il faut le dire, à tort ou à raison, les Juifs de France préféraient "rester chez eux". Le catéchisme et le jésuitisme autorisaient tous les méfaits. Ils ne prêchaient même, quand il s'agissait d'en faire voir aux Juifs. La cupidité aidant, toutes les lâchetés, tous les crimes sont possibles. Ravaillac a bien tué Henri IV ; Caseiro, poignardé Carnot ; Vaillant, lancé la bombe en plein Palais Bourbon. Nous avons vu ce qui faillit arriver, en 1936, au grand patriote, au plus grand des Français, à l'homme à la conscience de cristal, Léon Blum.

À l'époque dont je parle, l'homme dont tout le monde s'occupait le plus en France était Mathieu Dreyfus. Il remuait ciel et terre pour arracher son malheureux frère à l'opprobre dont on le chargeait, à l'exécration à laquelle une séquelle infâme le vouait. Il cognait à toutes les portes, allait partout, on n'entendait que lui, son nom figurait tous les jours dans toutes les gazettes, sa photo aussi. Un vulgaire imbécile, un individu soudoyé par l'État-Major, par les chefs de l'antisémitisme, par les professeurs de catéchisme, par des prêtres envoûtés, pouvait le surprendre dans la rue et lui faire un mauvais coup.

Je me fis alors la réflexion simpliste suivante : Personne ne me connaît à Paris et n'attend rien de moi. Si je viens à disparaître, nul ne s'en souciera, et ne s'en apercevra même pas. Nous sommes bien peu de chose. Au surplus, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Si nous faisons un bon exemple, cela donnera à réfléchir à quelques uns. Donc, sans en parler à âme qui vive, sans surtout le laisser voir à lui-même, ni éveiller le moindre soupçon, je m'instituai, de mon propre chef, le *kawass* (garde de corps) de Mathieu Dreyfus. Ce dernier sortait de chez lui vers neuf heures du matin. À huit heures et demie, je flânais déjà dans sa rue, l'œil à la porte de sa demeure. Aussitôt qu'il mettait le nez dehors, j'était à ses trousses, ne le perdant pas de vue, prêt à sauter à la gorge de celui qui ferait mine de l'aborder avec de mauvaises intentions. Ma tête aurait pu rouler à terre, mais pas la première. Durant des semaines et des semaines je le suivis comme son ombre, matin et soir.

Le croira-t-on ? Mathieu Dreyfus avait l'habitude d'aller toujours à pied, d'un pas mesuré. Sa photo s'étalait en première page des journaux illustrés. Il devrait être connu comme le loup blanc. Pourtant, tant que dura ma filature, nul passant ne s'avisa de le dévisager. Je fus quitte pour négliger quelques cours, mais j'appris à connaître Paris, et constatai pertinemment que la meilleure façon de se cacher, le seul moyen de se rendre invisible est de se faire voir partout, de se mêler à la foule anonyme qui se renouvelle dans tous les sens, minute après minute.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

LE PROCÈS ZOLA

La vérité est en marche
Rien ne saurait l'arrêter
Émile Zola

J'ai parlé dans le deuxième round, du vacarme assourdissant provoqué par la publication dans l'*Aurore* du 13 janvier 1898, de la lettre accusatrice de Zola. Durant plusieurs jours, dans la rue, à l'atelier, en famille, on ne parla que de Zola, de l'*Aurore*, de Clémenceau. Si l'opinion publique croyait encore à la trahison du capitaine Dreyfus, l'attaque brusquée de Zola, en soulevant les plus terribles remous, n'en toucha pas moins profondément bien des consciences jusque là indécises, ébranlant les plus hésitantes. Toute la France vivait dans un chaos, les citoyens voltaient sur le cratère d'un volcan.

Les polémiques se poursuivirent dans la presse et au Parlement à une cadence accélérée, durant toute une semaine. Le gouvernement refusa d'entamer toute discussion susceptible d'ouvrir la porte à la révision. "*Il n'y pas d'Affaire Dreyfus*", osa proclamer Méline qui s'accrocha désespérément à la "chose jugée". Le but de Zola et de Clémenceau est précisément aux antipodes de cette conception stupide. La "chose" a été mal jugée ; il y a donc une *Affaire* Dreyfus. La mêlée devient épique. La presse pourrie veut faire croire que toute la nation est unanime à refuser de mettre en doute le verdict rendu par les "Sept" qui ont condamné le traître. L'*Intran*. la *Patrie*, la *Libre Parole*, d'autres satellites et caudataires publient tous les jours des lettres venant de tous les coins du pays, flétrissant les ennemis de l'armée, les perturbateurs de l'ordre, les partisans du "syndicat de trahison", etc., etc.

La plupart de ces attestations sont apocryphes ou arrangées par la rédaction des journaux. Et comme la blague ne perd jamais ses droits en France, on assista à des facéties hilarantes. On vit un beau matin s'étaler en première page, dans l'*Intransigeant* une soi-disant protestation véhémente de la population marseillaise, signée de tous les membres du *Comité National de Défense de la Patrie*: Marchis, Sièges, Unbelan, Vascag, Atandum, etc. Le marquis de Rochefort, déclara triomphalement que tous les Français devaient s'incliner devant les vœux d'aussi nobles patriotes.

De son côté, le même jour, la *Libre Parole* qui ne demeurait jamais en reste, publiait une éloquente mise en demeure adressée au parti "des Juifs", le rendant responsable des malheurs qui allaient s'abattre sur la "race maudite". C'était signé : Harrif, président du *Groupe de Balagny Réformé*, dont la décision de passer à l'action, disait Drumont, était péremptoire et redoutable.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Le lendemain, *La Petite République* de Jaurès, *l'Aurore* de Clémenceau, *Les Droits de l'Homme*, donnaient la traduction en clair suivante des signatures des *manifestes* incendiaires, publiés en caractères d'affiche, en première page des feuilles des leaders antisémites: *Marquis, tu es un bel âne, va caquer à Endoume*. (Endoume était le dépotoir de Marseille, l'endroit où l'on traitait les ordures des égouts collecteurs).

Quant au fameux Comité du *Groupe National de Balagny Réformé*, c'étaient ni plus ni moins les internés de l'asile d'aliénés de la localité de Balagny (Seine).

Il est facile d'imaginer les éclats de rire des Parisiens, en prenant connaissance du tour pendable qui avait été joué à Rochefort et Drumont et la tête que firent les deux infaillibles oracles. Et comme le rire désarme, beaucoup de Français revinrent à un jugement un peu plus sain de la comédie antisémite dont ils étaient les dupes et dont l'honneur de la France faisait les frais.

*
* *

Trêve des plaisanteries. Sous la poussée de l'opinion de la presse et du Parlement, le gouvernement se vit contraint de traduire en cours d'assise Émile Zola et Perrenx, gérant de l'*Aurore*. Le 6 février 1898, trois semaines après la publication de la lettre *J'Accuse*, au milieu d'une effervescence populaire portée au paroxysme, le procès est ouvert au Palais de Justice.

Les débats ouvraient à midi et demi. Dès deux heures du matin, par un froid de douze degrés sous zéro, je faisais la queue devant la porte réservée à l'entrée du public. À deux heures du matin nous étions déjà une vingtaine de personnes, dont plusieurs clochards qui vendront leur tour, le lendemain matin, au prix de l'or. Nous sommes là, debouts, serrés les uns contre les autres. D'heure en heure, la queue augmente et va se prolonger jusque sur les quais de la Seine. À l'ouverture des portes, après neuf heures d'attente, les premiers arrivants nous pénétrons dans le prétoire, dans une sorte de box où nous nous installons tant bien que mal et continuons à attendre dans une atmosphère douce, bien chauffée.

Enfin, midi et demi. Au banc de la défense sont assis Maître Labori, défenseur de Zola, à la voix de stentor ; les frères Georges et Albert Clémenceau qui représentent Perrenx, gérant de l'*Aurore* ; et Maître Mornard, au nom de la famille Dreyfus.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Le gouvernement avait pris la précaution de circonscrire étroitement les débats, espérant naïvement faire condamner Zola en cinq secs, sans laisser toucher au fond du procès Dreyfus. Le Conseiller Delegorgue qui dirigeait servilement les débats, âme damnée de l'État-Major, avait reçu l'ordre formel de ne pas laisser dévier l'assignation. Mais il avait compté sans la ténacité de Zola, sans la fougue superbe de Maître Labori, sans l'habilité des frères Clémenceau et surtout sans le manque de sang froid des militaires à pronunciamiento qui se montrèrent au-dessous de tout, heureusement pour la cause sainte de la justice et de la vérité.

Dès la première audience, l'État-Major, le gouvernement et Delegorgue comprirent qu'ils avaient affaire à forte partie. La condamnation ne s'obtenait pas aussi aisément que les antidreyfusards l'avaient espéré. Alors se produisirent des faits, des actes indignes des Français, des scandales qui soulevèrent la conscience universelle. Je me hâte de proclamer qu'en ces heures tragiques et cruciales pour la France, Zola, Labori, et Clémenceau concoururent, bien plus que jadis Jeanne-d'Arc, à empêcher l'honneur, le prestige de la patrie des Droits de l'Homme de sombrer lamentablement.

Les officiers félons, les ligues anti-juives, les cléricaux de tous crins, se voyant perdus, organisèrent des "incidents spontanés" à l'intérieur et à l'extérieur du tribunal. Le tumulte du prétoire n'est pas moins significatif que les rumeurs sinistres du dehors. Des camelots sont mobilisés à cent sous par jour pour venir manifester, fomenter des bagarres, acclamer les militaires, lapider les partisans de Dreyfus, conspuer les Juifs, hurler comme des chacals, braver, menacer et passer aux voies de fait.

La voiture de Zola qui conduisait le héros au Palais le ramenait chez lui, rue de Bruxelles, était toujours encadrée d'une douzaine d'agents de la paix. J'ai vu, de mes propres yeux vu, ce que l'on appelle vu, ces mêmes agents, tout en courant au pas gymnastique, montrer le poing à l'illustre Français, l'agonir de sottises, cependant qu'une grêle de projectiles brisait les vitres du véhicule, risquant de blesser grièvement les usagers, le cocher et aussi les défenseurs du convoi. Ces scènes honteuses, ignobles se renouvelaient tous les jours.

Le 7 février, grâce à l'intervention de Séverine qui me présenta au Maître Labori, il me fut possible d'obtenir une entrée de faveur. Les jours suivants il me fallut recourir à des ruses d'apache pour me faufiler dans la salle d'audience. Il m'arriva même de traverser un vestiaire, d'endosser une robe d'avocat et de pénétrer avec des stagiaires, distribuant du "cher confrère" et des poignées de main à droite et à gauche, le bout de barbe au menton me donnant l'air d'avoir le double de mes vingt ans d'âge. Tous les soirs, à la fin de l'audience, nous nous précipitions vers Zola, Labori, Clémenceau, serrant avec effusion les mains des dreyfusards, nous mettant inconditionnellement à leur entière disposition.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

J'eus maintes fois l'impression que dans le petit camp des dreyfusards nous étions plus résolus, plus dynamiques que les stipendiés et prêts à passer des paroles aux actes. Nos adversaires qui puaient les mercenaires, comptaient avec le coup de marteau annonçant la fin de la séance. Sur dix coups reçus dans les bagarres, nous en rendions facilement le triple et plus.

*

* *

Malgré le sempiternel leitmotiv du président Delegorgue : "La question ne sera pas posée", elle le fut et comment ! par le général d'apparat de Pelliux qui mit les deux pieds dans le plat en prononçant son fameux : "Allons-y !" O ! les passionnantes dépositions que nous eûmes alors l'heur et le malheur d'entendre ! Quoi de plus dramatique au monde que la confrontation entre le colonel Picquart, modèle accompli de l'officier de carrière classique français, pétri de noblesse naturelle, incarnant toute la beauté et la grandeur de l'uniforme d'un côté, et le fantoche de capitaine, le carnavalesque Henry, prototype du reître, soudard, menteur et faussaire. Picquart lui tournait le dos, ne s'abaissant pas à dévisager un être si faux, si fuyant, si vulgaire.

Tout à coup, Picquart entendit siffler à ses oreilles les mots :

— *Vous en avez menti, mon colonel ! …*

Comme piqué par un cent de vipères, le colonel fit une brusque embardée, esquissa un pas vers le lâche, crispa ses poings, répugnant à l'idée de salir sa main propre en la portant sur la figure sale, décomposée, livide du triste insulteur qui demeurait debout, soliveau rongé par les termites, plus mort que vif, l'écrasa de toute la hauteur de son regard méprisant, et fièrement, drapé de dignité, il reprit sa position première.

Les témoins de cette scène olympienne en demeurèrent galvanisés. Ils avaient assisté, en une minute historique, à un spectacle d'une ampleur épique. En se dominant, le colonel Picquart sortait encore plus ennobli de la terrible épreuve et tout l'État-Major guignolesque dont Henry était le diabolique porte-parole s'enlisait dans la fange, avec ses bottes, ses sabres et ses galons dont l'écrivain Aragon retraça toute l'humiliante laideur. Henri n'allait pas du reste tarder à se suicider, ce qui ne suffit pas à laver toute son infamie. Le parti de la vérité tout en demeurant encore inférieur en nombre, enregistra ce jour-là une manche de taille.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

J'abrège, car, ainsi que je l'ai dit au début de ce chapitre, on peut écrire cent, cinq cents pages, sans en dépasser le seuil. Joseph Reinach à lui seul a essayé, en sept volumes, de condenser cette douloureuse histoire, la plus douloureuse de la justice française qui en a reçu une tache indélébile *ad eternam*. Il en a à peine jalonné la préface. Je passe donc sur les dépositions vibrantes, lumineuses, irradiantes, profondément émouvantes aussi, de Scheurer-Kestner, de Jaurès, d'Anatole France, de Maître Démange, de Me Leblois et de tant d'autres professeurs éminents, hommes politiques, écrivains illustres, tous dreyfusards désintéressés ; je passe aussi sur les pitoyables élucubrations des officiers d'État-Major ayant à leur tête des généraux dégénérés, ministres de la Guerre inconscients et autres créatures ridicules, sinistres et malfaisantes, têtes de pipe ou de massacres des innocents, abreuvés au filtre maléfique du catéchisme.

Un jury de vingt-quatre citoyens déshonora à jamais cette burlesque institution, en condamnant à dix jours de prison Émile Zola qui acquit, grâce à ce verdict, le titre symbolique de premier et glorieux citoyen du monde. Car, de toutes les directions de la rose des vents, les messages de félicitations, les gerbes de fleurs, les cadeaux de valeur, les dons précieux, les souvenirs les plus inestimables ne cessèrent de pleuvoir au numéro 26, de la rue de Bruxelles, emplissant toutes les pièces, débordant les paliers et les escaliers, de tous les étages du vaste hôtel particulier du Grand Français, du célèbre romancier, de l'homme de cœur illustre parmi les plus illustres apôtres de la vérité.

Je me rappelle avoir admiré dans la salle de billard du troisième étage, une immense gerbe de fleurs envoyée par les dames de Sydney (Australie) pesant cinquante kilos. Tenez vous bien : le vase, les fleurs, les branches vertes, le tout peint avec beaucoup de naturel, était en or massif et la boîte qui le contenait constituait un chef-d'œuvre artistique. Vous vous en rendez compte ! …

*
* *

La ville de Salonique se distingua aussi en ces heures historiques. Par le canal de *La Epoca* et du *Journal de Salonique,* je la tenais, au jour le jour, au courant de tout ce qui se passait à Paris autour de l'Affaires Dreyfus. Plusieurs fois par semaine, j'envoyais aussi des lots de journaux dreyfusards : *Aurore, Siècle, Fronde, Petite République* qui étaient distribués gracieusement dans les cafés, les brasseries, les clubs et les salons. Curieux par essence, assoiffés de nouvelles, Juifs d'abord, les Séfardis se passionnaient à l'endroit de l'*Affaire* qu'ils connaissaient par le menu et suivaient de près heure après heure.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

L'inique et absurde condamnation de Zola les atterra tous. À l'instar des dames de Sydney, les Saloniciens eurent une inspiration des plus heureuses. Ils préparèrent un grand album de trente-deux pages qu'ils firent décorer par le professeur Zambelli, un de plus célèbres coloristes, sinon le plus célèbre de toute l'Italie, qui se trouvait à Salonique. Les trente-deux pages de l'album, sur une marge de plusieurs centimètres, furent enluminées de motifs orientaux : Hanoums exquises, minarets élégants, muezzins au belvédère, caïques légers fendant l'eau, derviches tourneurs, rabbins à la barbe de fleuve, popes haut mitrés, imams au turban vert ou blanc, femmes juives en costumes bibliques, cafés turc en plein air, marchands de turqueries, tours, mosquées, églises, synagogues, moucharabiehs, couchers de soleil, firmaments étoilés, clairs de lune et mille autres sujets subjectifs et suggestifs délicieusement coloriés. Un véritable enchantement ornemental. Le professeur Zambelli lui-même déclarait qu'il avait rarement réussi un ensemble aussi harmonieux, aussi vivant et expressif.

Sur la première page, une très belle adresse en vers lamartiniens, hommage émouvant, magnifiait le beau geste de Zola, geste digne d'admiration, exemple de courage civique sublime, de sacrifice et de dévouement à la Vérité, à la Justice, au Droit imprescriptible, qui doivent guider la société humaine, condamnée sans cela à disparaître.

Les trente et une pages étaient couvertes de signatures et de réflexions en turc, en grec, en bulgare, en judéo-espagnol, en hébreu, en français, en italien, en anglais, en allemand, etc., transcrites par tout ce que Salonique comptait de notabilités, de représentants de toutes les classes de la société. Les fonctionnaires, depuis le gouverneur général jusqu'au plus humble scribe ; les agents consulaires, Monsieur Veillet-Dufrèche en tête ; Monsieur Naggiar, vice-consul ; les corps constitués sans distinction de confession ou de nationalité ; les industriels et commerçants ; le corps enseignant des écoles officielles et privées ; le haut commandement militaire, les officiers supérieurs et subalternes, bref, tout ce qui formait l'élite de la population tint à honneur de figurer parmi les attestataires qui dépassaient le nombre de cinq mille.

L'album, très richement relié par l'artiste arménien Kérovpé Maxudian, placé dans un emboîtage luxueux, fut apporté à Paris par mon camarade Sam Carasso, collaborateur de nos journaux. Avant de le remettre à Zola, nous jugeâmes opportun de faire voir le chef d'œuvre à quelques personnalités. Ce furent d'abord les familles Dreyfus et Hadamard, Monsieur et Madame Mathieu Dreyfus ; les membres de ces deux familles demeuraient en admiration devant la merveille que Salonique avait su imaginer pour offrir en hommage au Grand Français qui symbolisait la Vérité et la Justice. Tous voulaient embrasser les milliers de signatures et pleuraient d'émotion.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Le Grand Rabbin Zadoc Kahn fut enthousiasmé de la finesse du travail exécuté par le professeur Zambelli. Les Docteurs Schwartzfeld et Sonenfeld marchaient de surprise en surprise en tournant les pages de l'album ; Madame la baronne de Hirsch de même. Après avoir été chez Clémenceau, chez Yves Guyot, chez Bernard Lazare, nous nous rendîmes chez Séverine. La grande prêtresse demeura saisie en voyant le superbe travail que Salonique venait de produire. Elle posa l'album sur un tabouret avec infiniment de respect, se mit à genoux sur un coussin et durant de longues, très longues minutes, en des poses héraldiques, tourna et retourna une à une les pages, restant enamourée devant chaque enluminure, laissant échapper des acclamations admiratives. L'émotion nous rendait tous muets. En refermant la précieuse relique, Séverine nous embrassa en disant :

— Je serai avec vous au moment de la remise à Zola de cet inestimable présent.

Et elle écrivit elle-même au Maître pour lui annoncer notre visite que Zola fixa au jeudi, 10 mai 1898, à 11 heures du matin.

*
* *

Le jour de la remise, nous étions une douzaine de personnes : Séverine, Vaughan, Laurent Tailhade, Yves Guyot, Bernard Lazare, Maître Labori, les Drs. Joseph Zadoc et Jésua, Maître André-Lévy Oulman, Sénor Saporta, Sam Carasso et moi. L'accueil que nous réservèrent Monsieur et Madame Zola est difficile à décrire. Quelle joie manifestèrent nos illustres hôtes ! Avec quel amour ils reçurent l'album, le déplièrent et se plongèrent dans la plus béate contemplation. En tournant la dernière page et fermant le volume comme à regret, Zola, les yeux baignés de larmes, nous dit :

> — "Mes amis, j'ai reçu jusqu'à ce jour beaucoup de marques d'estime, énormément de lettres, un très grand nombre de présents. Rien ne vaut un souvenir aussi précieux que ce magnifique album. Qui a eu la première idée de cet inestimable envoi ? Qui dois-je en remercier ? Je tiens à exprimer toute ma sympathie qui me va droit au cœur et me réconforte de bien de misères. Je voudrais les embrasser tous. Demain ou après-demain je vous adresserai un petit mot avec une prière de le communiquer à mes amis inconnus de Salonique".

Ce disant, le maître de céans nous embrassa "les deux Sam" sur les deux joues. Minute pathétique ! Les quatorze nous étions remués jusqu'aux entrailles. Tous les événements qui s'étaient produits depuis quatre ans, escortés de la sarabande d'intrigues ourdies par une séquelle d'officiers falots,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

félons et frelons, avec la complicité d'une tourbe innommable de journalistes véreux, tarés, traîtres, passa devant nos yeux, en une vision dantesque, comme un film tragique. Un silence poignant s'en suivit.

Deux jours plus tard, nous recevions le billet suivant :

Messieurs,

Veuillez dire à tous les habitants de Salonique qui ont mis leur signature sur l'Album que vous m'avez offert en leur nom, veuillez dire à tous vos compatriotes combien j'ai été touché et fier de cet hommage au milieu de la lutte amère que je soutiens encore.

Cet Album où toutes les croyances religieuses se coudoient, cet Album avec sa richesse, avec ses miniatures délicates où resplendit le soleil de l'Orient, m'apporte, comme dans un flot de lumière, du réconfort et du courage.

Merci de ne pas désespérer, de croire avec moi à la vérité, à la justice.

Mais surtout ne désespérez pas de la FRANCE. Elle est toujours la grande nation généreuse, vous verrez qu'elle étonnera prochainement le monde par le réveil de son âme, où la passion des nobles causes, n'a pas cessé de brûler.

Je vous embrasse fraternellement. Paris, 14 Mai, 1898.

La bataille de Gog contre Magog, inlassablement poursuivie par les amis de Dreyfus et Zola brisa tous les obstacles que les ennemis acharnés de la lumière dressaient devant les justiciers indomptables. Les galonnés qui accumulaient les faux et les mensonges, qui rêvaient de coup d'État, furent vaincus par les vrais fils de la Révolution de 1789 qui déchirèrent tous les voiles des ténèbres et mirent par terre les ensoutannés, les cagoulards, les jésuites convoqués successivement, déposant leur conscience au vestiaire ; ils agissaient par esprit de corps et raisonnaient par ordre. Ils furent néanmoins battus à plate couture, lamentablement. Les écuries d'Augias, une fois balayées de fond en comble, permirent, finalement de redonner son visage rayonnant à la France qui faillit perdre toutes ses plumes, tout son panache, et voir effacé son glorieux passé.

Le 12 juillet 1904, la Cour de Cassation de Paris, toutes Chambres réunies, rendait son arrêt définitif cassant le verdict honteux de Rennes et réhabilitant l'innocent, c'est-à-dire condamnant ses juges militaires, juges

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

partiaux qui déshonoraient l'uniforme français. Ce fut dix années, jour pour jour, après la découverte du crime de trahison perpétré par Esterhazy et imputé à Dreyfus.

Enfin, le 4 juin 1908, les cendres de Zola furent transférées au Panthéon dans une ambiance d'épopée, en présence de l'élite intellectuelle de la vraie France, au milieu de cérémonies grandioses que le colonel Picquart devenu général, et le capitaine Dreyfus promu colonel semblaient présider.

Dans son remarquable ouvrage *Les derniers jours de Jérusalem,* le comte Cleignard de Solcy établit un parallèle entre la plupart des événements de la Révolution française et la mémorable guerre de la Judée contre Rome. Je souhaite que la résistance surnaturelle et victorieuse opposée, cent soixante années après 1789, par une poignées de descendants judéens des héros antiques, aux hordes de six pays ennemis, opérant simultanément sous la conduite d'un septième en déliquescence, démontre péremptoirement aux Français de 1950 qu'Israël est toujours digne d'entrer en paragon avec n'importe quel autre peuple du globe, et d'apporter sa contribution efficace au progrès et au bonheur de l'humanité, à la paix universelle.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

ANNEXE

*LE DR. THÉODORE HERZL ET ABDUL HAMID**

LA PETITE HISTOIRE

Neuilly, le 20 octobre 1949

Mon cher confrère,

Je viens de livre, dans le numéro du 21 octobre courant, l'intéressante notice dans laquelle notre cher maître, mon excellent confrère et ami le professeur Abraham Galante évoque le séjour à Istanbul et la visite du Dr. Herzl au Sultan Abdül Hamid. Cet épisode de la vie du grand leader sioniste qui a failli être funeste à celle du vénérable locum tenens, Rébi Moché Alévy, eut un épilogue qui mérite d'être connu.

Je me trouvais, sur hasard, à Istanbul lors de l'arrivée de mon éminent ami à qui je rendais régulièrement visite toutes les fois que je passais par Vienne. J'estimais donc de mon devoir d'aller le voir au Péra-Palace, où il voulut me retenir à déjeuner. Au cours du repas j'appris que le Palais avait mis à la disposition du célèbre voyageur quatre "mihmandar". Connaissant les méfaits des "hafiés", je me permis de recommander à mon amphitryon de se méfier des amabilités de l'entourage officiel qui l'encadrait.

Le soir du même jour je quittai Constantinople et retournai à Salonique. Quelque temps après, je dus me rendre à Paris où celle qui devait devenir la collaboratrice et la compagne de ma vie suivait des cours à la Sorbonne. Au retour, je m'arrêtai à Vienne et ma première visite fut pour le Dr Herzl au siège de la *Neue Freie Presse* dont il était le directeur politique.

— Vous rappellez-vous vos appréhensions de Constantinople, me dit-il, en entrant dans son bureau directorial. Voyez ce que le Sultan m'a offert.

---

*Paru dans *L'Étoile du Levant,* 18 novembre 1949.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Ce disant, il sortit d'une petite vitrine un superbe étui contenant une admirable parure en brillants pour chemise de gala. Au beau milieu du prestigieux écrin il y avait une splendide épingle de cravate d'une grandeur démesurée, ornée d'une émeraude translucide d'une rare beauté.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je avec une certaine naïveté.

— Mais, voyons, c'est une épingle de cravate.

— Non, Docteur. Ce bijou m'a tout l'air d'être un petit "handjer" fait non pas pour être placé verticalement sur un attribut vestimentaire, mais enfoncé horizontalement dans la gorge d'un ennemi.

— Oh, vous, toujours avec vos paradoxes et vos métaphores…

— Dans lesquels je préfère me complaire mieux que vous dans vos illusions sur les sympathies hamidiennes.

Et nous parlâmes d'autre chose, du beau temps et de la pluie.

Le jeudi soir suivant je revenais à Salonique. Le lendemain, vendredi, devait paraître *La Epoca* que je dirigeais. En première page, en tête de la chronique numéro un, j'annonçais, entre deux filets, ma visite, à Vienne, au Dr Herzl, promettant d'en parler longuement le vendredi suivant.

Quatre jours plus tard, le mardi, le gouverneur général du vilayet, Hasan Fehmi pacha, recevait de Constantinople une dépêche chiffrés ainsi conçue :

> Le journal *La Epoca* ayant annoncé la publication d'un entretien que son directeur a eu, à Vienne, avec la chef abhorré de la doctrine eabhorrée et si néfaste aux intérêts vitaux de l'empire, suspendez (*héman*) ledit journal "sine die".

Mon frère aîné, Daout Effendi Lévy, directeur du bureau des Passeports, était aussi le secrétaire particulier de Hasan Fehmi pacha. Tous les matins avant de se rendre à son bureau, il allait passer une heure de temps auprès du gouverneur général. Ce dernier, en voyant entrer Daout Effendi, lui demande :

— As-tu pris connaissance de la dépêche arrivée ce matin et concernant *La Epoca* ?

— Pas encore Excellence.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Mon frère courut chez le directeur de l' "Evrak Kalémi" et en revint blême.

Le Vali qui s'en aperçut lui dit :

— J'ai câblé à Constantinople que j'ai donné des ordre au journal de ne rien publier, ajoutant que je ne voyais pas l'opportunité de suspendre la publication d'un hebdomadaire qui n'avait commis aucune irrégularité, Dites à Monsieur Lévy de venir me voir. (Les Turcs appelaient mon frère Daout Effendi qui était fonctionnaire d'État, et moi Monsieur Lévy, parce que je portais chapeau et une petite moustache retroussée à la française).

Le jour même, j'allais remercier Hasan Fehmi Pasha qui me témoignait beaucoup de sympathie et nous fournissait les nouvelles politiques que je transmettais à la *Neue Freie Presse* de Vienne ; au *Temps* de Paris et au *New-York Herald.*

Comme de juste, je mis le Dr Herzl au courant de la portée de ce qu'il qualifiait de *paradoxes* et de *métaphores*. Par retour du courrier nous reçûmes une lettre inquiète, nous demandant des détails et des précisions sur *l' extraordinaire événement.*

Quelques jours après, le Dr Herzl s'alitait et succombait à la suite d'une maladie stupide.

Je me suis demandé quelles mains impies avaient retranché de la correspondance et des *Mémoires* du grand leader sioniste, nos lettres relatives à sa fameuse visite au Sultan Abdul Hamid.

Recevez, mon cher confrère etc…

Sam Lévy

Ex-directeur des *Cahiers Séfardies.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

TABLE DES MATIÈRES

Introduction par Rifat Bali 5

Sam Lévy: Miroir du siècle par Isaac R. Molho 7

Mes Mémoires 13

1880-1890 33

1890-1900 53

Trois épisodes de la vie juive de Salonique 71

Mes Mémoires - II 87

L'Affaire Dreyfus 105

Le Dr. Théodore Herzl et Abdul Hamid 133

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

01 SA 3111

ULB Halle
002 858 800

3

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

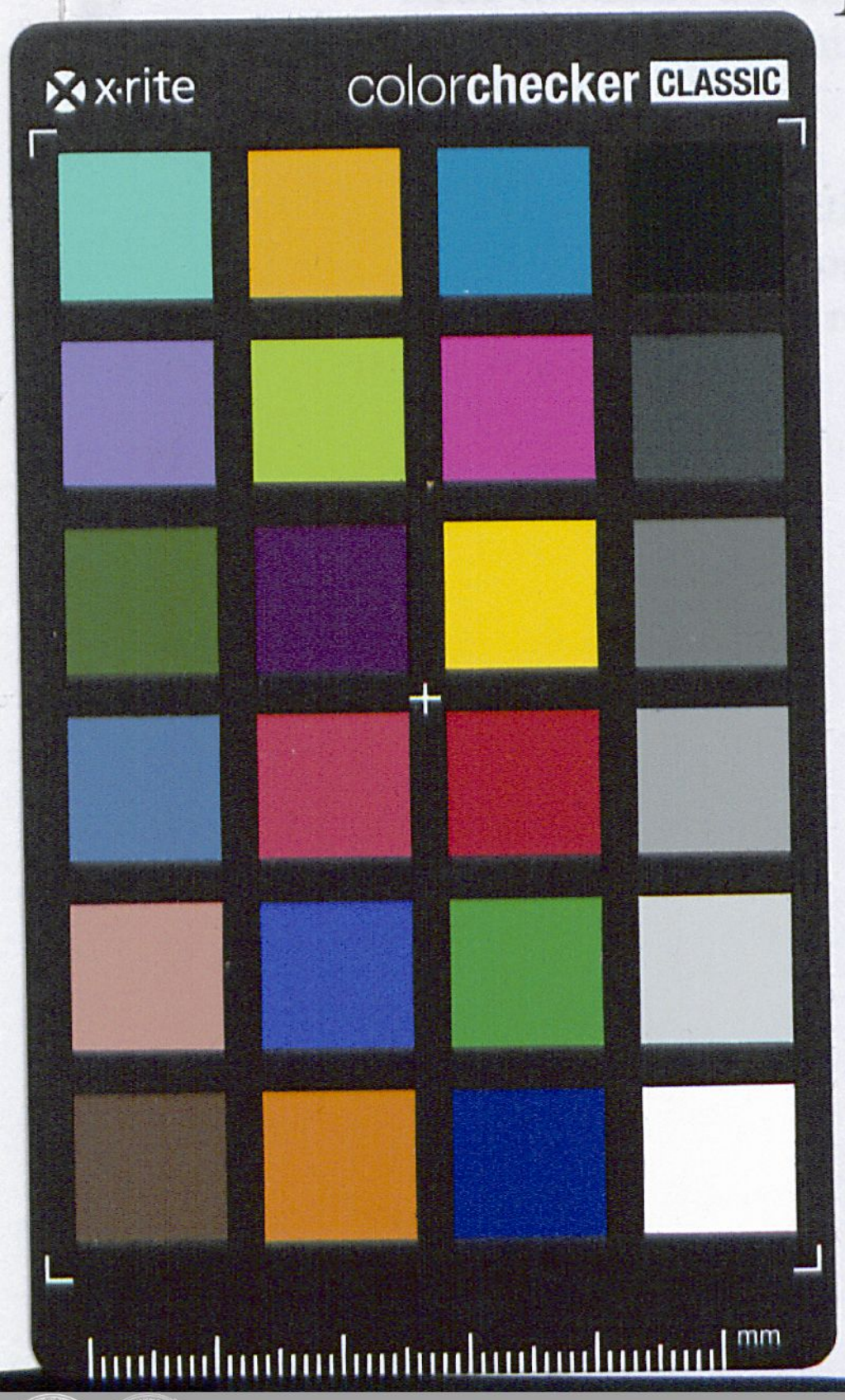
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18

Sam LÉVY

SALONIQUE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

•

MÉMOIRES



LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-1192015415-328113239-18